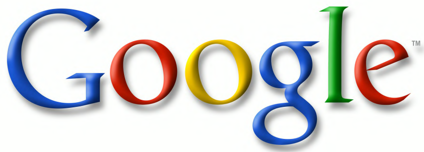



SE TAIRE ET FAIRE


SE TAIRE ET FAIRE

LES PREMIERS SIÈCLES
DE L'HISTOIRE
DE
POLOGNE

PAR

ADAM MICKIEWICZ

Traduit du polonais par les fils de l'auteur

SUR LE MANUSCRIT INÉDIT



PARIS
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG
16, RUE DE TOURNON, 16

1868

LES PREMIERS SIÈCLES

DE L'HISTOIRE

DE POLOGNE

Imprimé par Charles Noblet, rue Soufflot, 18

LES PREMIERS SIÈCLES
DE L'HISTOIRE
DE
POLOGNE

PAR

ADAM MICKIEWICZ

Traduit du polonais par les fils de l'auteur

SUR LE MANUSCRIT INÉDIT



PARIS
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG
16, RUE DE TOURNON, 16

1868

3-26-28

INTRODUCTION.

Mon père eut un moment la pensée de se consacrer à l'histoire de son pays. Ses devoirs d'émigré l'appelèrent bientôt à une autre mission. Du haut d'une chaire du Collége de France, il initia l'Occident à l'esprit et aux tendances de sa race, au mouvement littéraire et aux aspirations politiques et religieuses des Slaves. Mêlé ensuite aux actions où se trouvaient en jeu les destinées de sa patrie, il ne retrouva plus les loisirs qu'exige une laborieuse reconstruction du passé.

De cette phase de ses travaux il est resté des fragments historiques dont nous offrons au public la traduction. Ils portent sur les migrations des peuples, point qui aujourd'hui encore divise le plus les auteurs, et sur ces commencements de la nation

polonaise que nous voyons servir de thèse à une polémique passionnée.

Ce n'est, à la vérité, qu'un premier jet. L'auteur, s'il eût revu ces pages, les aurait peut-être modifiées à certains égards. Cependant nous croyons que, telles qu'elles sont, elles ne seront pas inutiles. S'il eût donné la dernière main à son œuvre, il l'aurait sans doute enrichie de détails précieux; mais l'idée-mère y apparaît déjà avec une clarté si grande qu'on peut, là et dans son *Cours slave*, trouver le fil conducteur nécessaire pour parcourir avec sûreté nos annales.

La même bonne foi et ce vif sentiment de la justice quand même qui caractérisent nos chroniques nationales, sont comme l'âme de ce travail. Mon père blâmait fortement ce nationalisme étroit et aveugle, qui fait de l'intérêt et du succès le critérium moral de l'historien. Le mal d'une nation ne saurait jamais faire le bien d'une autre. Les mauvais moyens employés dans un but louable vous en éloignent, alors même qu'ils semblent vous en avoir rapprochés davantage. Une nation finit toujours par recueillir le fruit de son dévouement ou par expier chèrement les injustices en apparence les plus lucratives. Enfin, mon père estimait que la plus grande somme de vérités repose dans la tradition.

Il était très-contraire à cette critique allemande qui préfère à la légende la mieux établie le témoignage écrit le plus insignifiant. Nier l'existence des personnages anté-historiques, et ne voir que des fables dans la vie qu'on en raconte, parce qu'elle ne s'appuie sur aucun document notarié, est tout aussi déraisonnable que si l'on contestait qu'il y ait eu des naissances aux époques où l'inscription sur des registres réguliers n'existait pas encore.

Il nous a semblé que la publication des premiers siècles de notre histoire présentait surtout de l'opportunité dans un moment où nos ennemis, s'étant emparés de notre présent, et se croyant maîtres de notre avenir, s'essaient à nous ravir notre passé! Une autre considération recommande notre histoire à l'attention publique.

Un grand artiste allemand, en dépeignant une de ces batailles qui décident du sort de l'humanité, a représenté les morts des deux armées répétant dans les airs leur lutte terrestre. Mais c'est surtout avant d'être tranchées sur un champ de bataille que les causes s'agitent dans une sphère supérieure. En étudiant quelles sont les positions qui sont le plus disputées théoriquement, on saurait à l'avance où le péril va se déclarer d'abord.

La lumière ne jaillit forcément pas plus du choc

des idées que du choc des bataillons. Grâce au libre arbitre humain, le mensonge obtient parfois des succès dans le domaine intellectuel comme la violence dans le monde matériel. Néanmoins, le champ de l'esprit est plus difficile à garder dans la sujétion qu'une province, l'insurrection y réussit plus aisément, les récalcitrants y échappent mieux aux conversions forcées, les triomphes du mal y sont de plus courte durée, enfin certaines défaites de l'erreur y sont irréparables.

La polémique historique nous augure aujourd'hui de graves événements. La lutte entre Polonais et Russes, interrompue sur la terre, se continue dans le monde de l'esprit. La Russie y dispose également de forces nombreuses. Cependant elle n'est pas autant à l'aise qu'elle le fut au dix-huitième siècle. Elle eut alors la bonne fortune de séduire, à de rares exceptions près, les écrivains qui donnaient le ton à l'Europe. Aujourd'hui elle est obligée d'être elle-même son propre apologiste : cela lui réussit beaucoup moins. Voltaire demandait à Catherine II et aux seigneurs de sa cour les documents sur lesquels il jugea l'histoire du Nord. Maintenant il n'y a pas d'écrivain de quelque valeur qui ignore combien en Russie les sources officielles sont frelatées. A cette époque, les progrès

gigantesques de cet empire de fraîche date imposaient à la plupart des auteurs. Le phénomène était si nouvean qu'il n'effrayait pas encore. Cette avalanche qui grandissait à vue d'œil n'allait-elle pas s'effondrer sans laisser de traces ? Personne ne faisait l'effort de rechercher où elle s'était formée, ni quelle était exactement sa force de projection ; on n'éprouvait le désir ni de trop approfondir le présent, ni de remonter trop haut dans le passé.

Or, surtout depuis ces années dernières, l'histoire des origines slaves, qu'on dédaignait il y a un siècle, commence à captiver les esprits. Les notions superficielles, dont on s'est contenté si longtemps, ne suffisent plus pour expliquer cette continuité dans l'envahissement qui caractérise la marche de la Russie. Semblables aux Égyptiens qui se préoccupent à peine des monceaux de sable sous lesquels le vent du désert enterre leurs villes, les cabinets européens voudraient oublier qu'aucune pyramide ne retardera même d'une heure le fléau. — Mais la Russie anéantira bientôt cette quiétude séculaire par la fréquence et la violence des coups qu'elle frappe.

En train de niveler la Pologne pour pouvoir se précipiter d'un seul bond sur l'Europe, de transformer les peuplades lointaines de l'Asie en avant-

garde de sa future armée des Indes, elle flatte l'ambition allemande de ce partage du monde qu'Alexandre Ier offrait à Napoléon Ier. Les Grecs et les Slaves de la Turquie attendent d'elle leur salut. Les hommes d'État, forcés à chaque éventualité de songer à ce que dira la cour de Saint-Pétersbourg, s'étonnent du poids dont elle pèse sur leurs épaules. Les historiens s'alarment et demandent au passé de ces hordes dévastatrices le secret de leur avenir.

C'est aux Polonais que l'Europe est principalement redevable d'être avertie. Les peuples qui fermeraient durablement l'oreille aux enseignements que nous avons tirés de la plus douloureuse expérience, finiraient par voir le tzarisme aux portes des Byzances de la civilisation moderne.

Il y a quelque mérite aux Polonais d'ajouter, au langage vivant de leur martyre, les leçons puisées dans la méditation du passé et de dégager la vérité du peu de matériaux sauvés de leur naufrage.

Si l'on veut se faire une idée de la manière dont l'Europe fut peuplée par l'Asie, qu'on voie comment l'Amérique le fut par l'Europe. Au moment des migrations asiatiques, il y avait assurément en Europe des populations autochthones, de même qu'on en trouva par-delà l'Atlantique lors de la découverte du Nouveau-Monde. Tantôt il y a eu mélange

des races survenues avec les races anciennes, et tantôt absorption; mais l'élément asiatique est resté prépondérant en Europe, comme l'élément européen en Amérique.

Mon père note trois grandes migrations asiatiques : d'abord, celle des Pélasges, des Sicules, des Indous et des Slaves, antérieure à l'époque d'Abraham, plus tard celle des Celtes, Kymris, Letons et Indo-Germains, enfin celle des peuples destructeurs, tels que les Scythes, les Huns et les Tartares.

Ne peut-on point signaler, avec quelque analogie, dans l'autre hémisphère, les expéditions des Italiens, des Espagnols, des Portugais et des Français, antérieures à la Réforme, emportant avec elles sur une terre vierge les pures traditions du moyen âge, plus tard les colons anglo-saxons, s'en allant constituer de jeunes États sur la base des nouvelles idées religieuses, dont la vieille Europe ne supportait point à leur gré une suffisante application, et enfin n'a-t-on point vu surgir de la désorganisation européenne, comme autrefois de la désorganisation asiatique, des âmes vraiment mongoles, sans souci des vieilles traditions ni des nouvelles idées religieuses, mais poussées par l'adoration de leur propre individualité, et même de temps à autre des armées conquérantes, envoyées par-delà les mers, faute d'un con-

venable emploi continental, tellement qu'à la longue les deux premières migrations, faisant trève à leurs luttes intestines, s'unirent pour repousser les invasions et fermer l'Amérique à l'immixtion européenne, de même que l'Europe s'était unie pour barrer le passage aux hordes asiatiques.

Il ne conviendrait point de forcer les comparaisons. Nous croyons pourtant que l'examen des phénomènes sociaux qui se sont produits depuis l'ère chrétienne peuvent servir à faire comprendre ce qui s'est passé dans les premières périodes de l'humanité. Il est par exemple tel problème ethnographique relativement à l'apparition de telle race loin de son centre principal, à la présence simultanée de populations identiques aux quatre coins du continent, qui peut se trouver expliqué par les courses de telle ou telle race européenne d'un bout à l'autre du continent américain, par des mélanges singuliers de peuples, par des mariages de contrées, par des alluvions restées comme des oasis au milieu de populations complétement différentes.

En opposition aux doctrines de Niebuhr qui niait l'existence de Romulus et de Numa, ce qui ne tendait à rien moins qu'à supposer un grand effet sans cause, mon père croyait que nul État ne naît sur la terre que par une idée nouvelle manifestée par de

grands hommes. Aussi voyait-il dans les Lechs les créateurs de l'organisation politique de notre nation, et dans les martyrs que consacre notre légende, les auteurs de la transformation religieuse chez les Slaves.

Bien que la Pologne ait été évoquée assez tard à l'action politique et qu'elle se soit placée en dehors des divers courants historiques qui influencèrent les autres États de l'Europe, si l'on voulait chercher dans le passé de la France, par exemple, la caractéristique des dynasties polonaises, on pourrait signaler quelque analogie entre les Lechs et les Mérovingiens, tandis que c'est aux Carlovingiens qu'il faudrait comparer les Piasts. La trempe extraordinaire de leur esprit, leurs conquêtes retentissantes et le rayonnement de leur gloire entourent les Boleslas de l'éclat dont brillent en Occident les Pépin et les Charlemagne. Ces rois réalisent en eux l'unité nationale, ils poursuivent d'instinct l'expansion de la patrie jusqu'à ses limites naturelles, que leur activité débordante leur fait dépasser quelquefois. Enfin, ils enrichissent le plus la légende nationale. Il s'en est fallu de peu que mon père ne parcourût jusqu'au bout cette période de nos annales : il s'arrêta à Casimir le Juste. Quelques règnes de plus et il arrivait au dernier des Piasts, à Casimir le

Grand. Après Casimir, Louis de Hongrie sert de transition à l'avénement des Jagellons, ces Capétiens de la Pologne, qui ouvrent pour elle l'ère de la prospérité la plus grande et que mon père apprécie longuement dans un autre de ses ouvrages (1). A cette lacune près, l'œuvre actuelle offre en quelque sorte le tableau de toute la Pologne primitive.

Mon père aimait à remonter aux sources mêmes, à nos précieuses chroniques nationales. Pour le plan de son ouvrage, il paraît s'être servi de Naruszewicz. Dans l'étude des origines slaves, il a tenu un grand compte des opinions du comte Jean Potocki, qu'il considérait comme notre plus grand historien polonais, parce que le premier, à l'instar d'Hérodote, il étudia l'histoire moins dans les infolios que dans les voyages, recherchant dans l'âme des peuples leurs traditions vivantes.

Ces fragments ont déjà aidé plus d'une fois en manuscrit dans la composition de divers travaux ethnographiques. La trace, par exemple, en est visible dans le *Texte explicatif pour servir à l'intelligence de l'ancienne Pologne* (avec atlas publié par M. Félix

(1) *Histoire populaire de Pologne*, vol. gr. in-18, Paris, 1867. La partie la plus ancienne de nos fastes ne formant qu'un court chapitre dans cette histoire populaire, le présent volume sur les *Premiers siècles* peut en être considéré comme un préambule; les deux ouvrages se complètent l'un l'autre.

Wrotnowski en 1850). L'auteur y déclare du reste que, dans l'exposé du mouvement des races, il a suivi les idées d'Adam Mickiewicz.

Ce travail, qui date de 1837, a été sans doute interrompu par le départ de mon père pour la Suisse, où il avait été nommé professeur à l'Académie de Lausanne.

Mon frère Alexandre, que nous avons perdu, avait commencé cette traduction; nous l'avons révisée et achevée.

LADISLAS MICKIEWICZ.

24 décembre 1867.

LIVRE I.

LES SLAVES DEPUIS LEUR SORTIE D'ASIE

Jusqu'au temps de Lech, de Czech et de Rus ou Ruryk.

Du fond de l'Asie, avant l'époque d'Abraham, il sortit une race née de la postérité de Japhet et que dans la suite on appela la race slave. C'était un peuple blanc, avec le front haut, le crâne arrondi, le nez droit et d'une longueur moyenne, l'œil bleu, la chevelure blonde, monté sur de longues jambes et large d'épaules, appelé au labour et à la chasse. Dans la race slave, comme dans les autres principales races, il y avait à côté de la blanche une seconde lignée d'hommes à l'œil noir et à la chevelure brune, moins nombreux, plus petits de taille, plus sauvages, moins laboureurs et plus chasseurs. Les Slaves, en se rendant dans les contrées qui leur étaient destinées, emportèrent de dessous la tente des patriarches les données religieuses immémoriales : d'un Dieu créateur du monde, d'un esprit qui, devenu mauvais,

lutte avec Dieu; du bonheur primitif de l'homme et de son ancienne puissance, de sa chute, et par conséquent du besoin d'implorer Dieu par des sacrifices; enfin de l'espoir d'un avenir meilleur. Tout ce trésor de traditions était déposé dans la mémoire des vieillards. Aussi le plus vieux patriarche devenait-il la loi vivante, car il possédait le mieux la connaissance du bien et du mal, du passé et de l'avenir. A sa mort, ce n'était pas son fils, mais un autre vieillard, le chef d'une autre famille, qui devait le remplacer. Il ne pouvait donc jamais se former parmi le peuple une autorité héréditaire, qui liât durablement les générations. La descendance des patriarches s'étendait non par bandes ni par hordes, mais lentement par familles séparées. Toutes les fois qu'il se trouvait une place favorable au labourage, un certain nombre de familles s'y installaient, puis elles poussaient des rejetons qui devenaient de nouvelles colonies. C'est de la sorte qu'au bout de plusieurs siècles d'accroissement, après avoir passé les montagnes du Caucase, traversé les steppes du littoral de la mer Caspienne et de la mer Noire, et franchi les fleuves du Kur, du Volga et du Don, les Slaves parvinrent jusqu'au Dniepr. Il en resta, il est vrai, dans les montagnes et dans les steppes un petit nombre, transformés en montagnards et en pasteurs; mais la souche principale, en qualité d'agricole, avança vers des terres propres à la culture; ayant occupé sur les bords du Dniepr une partie du territoire de la future Moscovie, elle finit par passer ce fleuve, puis se répandit dans divers sens tout le long de l'Europe, au nord et au couchant.

Jetons un coup d'œil sur la terre qui devait devenir la patrie des Slaves.

En tirant à travers l'Europe une ligne, d'une part depuis l'embouchure du Dniepr vers sa source et jusqu'à la mer Baltique, de l'autre depuis Trieste jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, on a un immense rectangle coupé presque au milieu par les Carpathes. Dans la direction de la mer Noire et de la mer Méditerranée se développe un pays montagneux avec différentes expositions et climats, riche en minéraux et en vignobles. Le versant qui regarde la Baltique domine une vaste plaine uniforme, creusée en son milieu, et que des parois relevées ferment à peu près entièrement vers le Dniepr. Les Carpathes, tout en s'abaissant vers le sud, détachent le plateau Volynien que, comme un bras, ils allongent vers le nord. Depuis la Prusse, le littoral de la Baltique, en s'élargissant et en s'élevant au fur et à mesure qu'il s'éloigne de la mer, incline vers la Volynie le grand plateau finlando-russien. Ces remparts naturels se composent de roches d'ancienne formation; la vallée intermédiaire est remplie de terre tertiaire, recouverte de terre végétale, et, d'endroits en endroits, parsemée de pierres qui ont roulé des bords de la Baltique. Au milieu de cette vallée se dessinent plusieurs chaînes de montagnes moins importantes, crayeuses, et qui unissent le nord du continent aux Carpathes.

Les cours d'eau prennent leur source dans ces rochers et ces plateaux qui en même temps leur impriment une direction. Si, en suivant la crête des Carpathes depuis la Silésie jusque vers la mer Noire, à une hauteur telle que le regard embrasse toute la contrée, on se tourne vers la

Baltique, on apercevra d'abord sur la gauche l'Oder, qui, s'élançant des confins de la Silésie, puis, inclinant au nord-ouest, s'en va se jeter dans la Baltique ; non loin de la source de ce fleuve, la Vistule se dirige du côté opposé, vers la droite, et rencontrant le boulevard des Lysogory, le contourne, et obliquant à gauche, coule tortueusement vers Danzig. A quelques dizaines de lieues des sources de la Vistule, le San, se précipitant vers les Lysogory, se réunit à la Vistule, avec laquelle il forme ainsi un triangle de la base duquel s'échappent une quinzaine de rivières plus petites. Au-delà des sources du San, les Carpathes projettent une saillie qui s'élance de la chaîne principale, et qui, en s'aplanissant, constitue le plateau volynio-podolien. Le Dniestr, séparé du San par cette saillie, court à droite, enfermé entre le pied des Carpathes et la Volynie, recueille les eaux des rivières de cette région et les porte dans la mer Noire. Ainsi, presque toutes les eaux des Carpathes se dirigent vers la Vistule et le Dniestr. Le plateau volynio-podolien, uni aux Carpathes par une gorge étroite et peu sensible, mais isolé de toutes autres parts, crée un nouveau système de cours d'eau. Toutes ses rivières, telles que le Bug, le Horyn, le Zbrucz, etc., dans différentes directions et en forme d'éventail, affluent, les unes dans le Dniestr, les autres dans la Vistule, d'autres encore dans la vallée de Pinsk où le Prypec surtout entraîne dans son courant les rivières vers le Dniepr. Au-delà de la vallée du Prypec, le sol s'élève et, un peu plus au nord, il donne naissance à des rivières qui, de nouveau, en forme d'éventail, cherchent une issue, vers cette vallée,

ou vers la mer Baltique. La contrée qui avoisine la Baltique crée un quatrième système d'eaux. Semblable à un rempart large et plat, serpentant à des distances inégales, elle s'étend de Dunabourg à Grodno, presque en ligne droite, depuis Grodno incline vers la mer, à travers les provinces de Prusse et de Grande-Pologne, et s'abaisse jusqu'à la Vistule, interrompue seulement en quelques endroits par les grands fleuves de la Dzwina, du Niemen, de la Vistule, détournant et refoulant toutes les simples rivières. Sur ce large rempart, les eaux, n'ayant point une descente facile, créent des lacs d'où s'élancent des rivières et des torrents, soit dans la vallée intermédiaire, soit vers la mer Baltique.

Si, en revenant vers le milieu des Carpathes, on pouvait s'élever au-dessus de leurs cimes, assez haut dans les airs pour saisir de l'œil le plus lointain horizon, on apercevrait à droite, vers le Dniepr et la mer Noire, un ciel clair et serein, un sol plat et uniforme. C'est le grand chemin d'Asie en Europe. Par le steppe déboisé, semblable à une mer de verdure, ont rampé différentes espèces de serpents, entre autres des *polosy* de plusieurs coudées. Les scorpions, moins nombreux, se sont accrochés aux joncs des rives et aux rochers. Dans les endroits élevés et plus secs des masses de tarentules se tiennent chacune au fond de son trou. Mais tout reptile et insecte en s'avançant vers l'Europe perd de sa fécondité habituelle et devient moins venimeux. Le plus nombreux des insectes et le plus dangereux pour les plantes, la sauterelle voile l'horizon de ses larges nuages. Éclose dans les *steppes* d'Asie, elle traverse parfois dans son vol

avec le vent du midi et du levant la mer Caspienne, et plus souvent, franchissant l'isthme caucasien, elle se dirige par les bords de la mer Noire vers le Dniepr et dévore, en passant, des steppes entiers. Elle y enterre sa semence, d'où sortent de nouvelles bandes qui, franchissant rivières et montagnes, cheminent paresseusement vers le centre de l'Europe, et une fois que les ailes leur ont poussé, s'aventurent même jusqu'à la Vistule et à l'Elbe. Dans de plus hautes couches aériennes, règne également le mouvement continuel des oiseaux voyageurs; l'outarde, au vol lourd et terre-à-terre, les bandes innombrables d'étourneaux, les détachements de cigognes et d'oies sauvages, et au plus haut les cordons de grues à peine visibles. Il y a beaucoup moins de quadrupèdes; les lièvres, les renards et une espèce de chèvres sauvages agitent seuls l'herbe épaisse. Les troupes de chevaux sauvages paissent, et les loups errent dans les joncs et les oseraies au bord des rivières.

En promenant son regard plus loin vers le plateau volynio-podolien et vers le haut-pays, c'est un tableau nouveau et varié qui se présente. Le sol ne cesse de s'élever; ici et là on aperçoit des bouquets de chênes qui, toujours plus nombreux, créent de grandes et belles chênaies. Sur les confins de la Volynie et en Podolie, la forêt pleine de tertres et de rochers, à chaque pas plus variée, abonde en hêtres, peupliers, charmes et coudriers. De là le regard s'abaisse sur la vallée du Prypec, d'un vert sombre à cause de l'épaisseur de ses bois et de ses buissons, miroitante par les eaux de ses marais. C'est le chemin principal des quadrupèdes, c'est par

là que du fond du nord-est de la Russie arrivaient les ours, les sangliers, les élans, les cerfs, les taureaux sauvages, les bisons. De là s'étend à travers la Lithuanie vers la Mazovie, presque sans interruption, la forêt de Bialowieza, noircie de pins et de sapins, dont les restes que la hache n'a point touchés servent jusqu'à présent d'asile aux bisons. Au milieu, se déroule et brille l'eau bleue de la Wilia, le Niemen aux teintes d'acier, et plus loin la blonde Vistule; sur le bord des rivières, de vertes prairies et de nombreuses colonies de castors sont entourées de bosquets de bouleaux et d'aulnes.

Levons de nouveau les yeux vers le littoral de la Baltique. Au sommet d'un rempart long et aplati étincelle une rangée de vitres aquatiques. Cent lacs depuis la Finlande jusqu'au Goplo s'étalent à la file les uns des autres au couchant, comme des miroirs de différente grandeur; des bois de diverses essences les ombragent; au nord il n'y a que le sapin et le bouleau. Dans cette contrée, outre les animaux et les oiseaux que nous avons mentionnés, errent de nombreux quadrupèdes et oiseaux de passage. Au-dessus de la mer tournoient incessamment les oiseaux aquatiques, le renne accourt dans les bois, et plus haut vers le nord s'égarent parfois les souris voyageuses, ces sauterelles septentrionales qui par masses de plusieurs millions s'avancent dans des directions déterminées.

Le climat de ces vastes contrées est tempéré; du midi au nord il varie insensiblement, selon les positions géographiques. C'est pourquoi, tant parmi les plantes que parmi les animaux, il est difficile de tracer une ligne de

démarcation. Différentes espèces s'établissent ensemble, puis s'aventurent loin de leurs centres habituels. L'air est sain, calme, traversé par des vents étendus, uniformes, plus violents dans les steppes, plus doux vers le couchant. Les tempêtes et les ouragans sont rares. Il ne s'y produit que peu de tremblements de terre et dans une même direction d'Asie en Europe. Les quatre saisons de l'année, avec leurs caractères nets et distincts, se succèdent uniformément. Le printemps est plein de mouvement, de vie et de fraîcheur, à cause du dégel subit des eaux, de l'épanouissement des arbres et du passage des oiseaux. L'été est court, mais suffisant pour que les fruits mûrissent. L'automne est long ; il couvre fréquemment les vallées de brouillards, et, en desséchant et dispersant les feuilles, revêt les bois d'une teinte singulière. Dès le commencement de l'hiver, tout l'espace depuis l'Oder jusqu'au-delà du Dniepr se transforme en une plaine uniforme, blanche, neigeuse, sur laquelle se détachent les vertes forêts de sapins. L'air s'assombrit alors de nuées de noirs oiseaux, tels que les corbeaux et les corneilles.

Si nous tournons les yeux de l'autre côté des Carpathes vers le midi, vers la mer Noire et l'Adriatique, l'aspect du ciel et de la terre change ; le climat y est plus chaud, garanti contre le nord par une muraille de rochers. Les vallées, séparées par des montagnes, diffèrent entre elles quant à l'état de l'air et quant aux produits. Le sol est plus riche en métaux et en minéraux.

Pendant que les Slaves s'établissaient lentement des deux côtés des Carpathes, il survint en Asie, dans la

capitale du genre humain, un grand événement moral. On y eut la croyance que Dieu créateur du monde avait parlé à l'un des patriarches et conclu avec lui une alliance, qu'il avait lui-même fixé certaines cérémonies par lesquelles on devait l'honorer, révélé au patriarche de grands mystères d'avenir, promis à une race élue un empire universel et un roi immortel. Depuis cette époque la race, qui avait eu foi aux paroles de la Divinité, dut organiser son état social en conformité avec ces paroles. Le patriarche, confident de Dieu, devint père et chef, non plus seulement d'une famille, mais de toutes les tribus de sa race. Sa famille, choisie pour honorer la Divinité et pour commander au peuple, était appelée à créer le Sacerdoce et la Royauté.

La race, qui avait hérité de ce trésor d'idées, resta en Asie; mais d'autres patriarches, avec d'autres races, emportant quelques fragments des idées et des traditions nouvelles et le secret de certains rites, se dirigèrent vers d'autres contrées du monde, vers l'Europe. Cette seconde migration des peuples différait de la première : déjà de grandes hordes avançaient rapidement sous la direction de chefs particuliers; déjà l'imagination, éveillée par de grandes espérances, poussait aux grands actes, faisait naître l'attente de grands événements; enfin les entreprises puisaient une nouvelle force dans la confiance en l'aide de Dieu, de qui la révélation était rapportée par de fraîches traditions. Les principaux peuples de cette seconde migration furent : les Thraces, les Celtes, les Kimrys, et aussi les peuplades appelées indo-germaniques, d'où sortirent plus tard les Germains. Une

partie de ces peuples demeura au Caucase, le reste se répandit en Europe, et se fractionna de nouveau en deux masses principales : la première prit sa route vers l'Occident, par le versant méridional des Carpathes, au travers des pays qui sont aujourd'hui la Moldavie, la Valachie, l'Illyrie; la seconde remonta le cours du Dniepr, puis se bifurqua, d'un côté déboucha dans la presqu'île scandinave, de l'autre suivit le rempart semé de lacs qui surplombe la mer Baltique et se dirigea vers le fond de l'Europe ; elle troubla l'Occident par de fréquentes incursions et finit par s'y établir.

Les Slaves, jusqu'alors divisés en familles et en tribus, n'avaient pas de nom national commun. Leur dénomination la plus ancienne et la plus générale semble avoir été celle de Sères, Syriens ou Serbes ; les diverses tribus avaient de plus leurs désignations particulières. Dans l'Asie-Mineure où était restée une partie de leurs colonies, ils étaient appelés par les Grecs Hénètes, Cariens, Paphlagoniens ; sur les bords du Dniepr et du Dniestr, ils étaient connus sous le nom de Gètes; plus tard, au nord de la Baltique et sur le golfe Adriatique apparaît le nom de Vénètes, ou Vinides. Cette race passive et infortunée, écrasée par des peuples moralement supérieurs , et par suite mieux organisés socialement, commence à subir l'esclavage qui, durant de longs siècles, sera sa destinée. Aujourd'hui encore on peut voir, sur les plus anciens monuments égyptiens, des Syriens enlevés d'Asie, et enchaînés au char du vainqueur; le caractère slave de leur physionomie est aisément reconnaissable. Chez les Grecs également, le nom des épais

Cariens et de Syriens était synonyme d'esclaves; puis, en Italie, leur nom national donna naissance chez les Romains aux mots *servus*, *servire*.

Les Slaves, coupés de l'Asie, refoulés vers les frontières de l'Europe, et accablés, subirènt la loi des vainqueurs, et quelquefois se mêlèrent avec eux. C'est ainsi que se formèrent sur les bords de la mer Noire les Tyro-Gètes, et plus tard les Massa-Gètes. Sur les bords de la mer Baltique, plusieurs peuples de la seconde migration restèrent pareillement çà et là parmi les Slaves, soit comme colons, soit comme dominateurs. La Slavie se réfugia donc dans la vallée centrale, aujourd'hui Russie-Noire, Lithuanie, Mazovie et Grande-Pologne; elle y eut désormais, au milieu de forêts impraticables et de marécages, son siége principal, moins connu et partant plus sûr; de là, elle renforçait ses colonies détruites, ou bien en essaimait peu à peu de nouvelles.

Jusqu'alors les Slaves avaient conservé leur ancienne religion. Les étrangers s'étonnaient de trouver chez eux des notions pures sur la Divinité; ils leur attribuaient une connaissance plus approfondie des grands mystères, ils s'émerveillaient de leur foi inébranlable en l'immortalité de l'âme, et même ils répandirent la fable que cette race était immortelle. Mais si les Slaves conservaient fidèlement les vérités, ils n'avaient pas la force de les développer et de les compléter; avec le temps leurs conceptions religieuses se dégradèrent, leurs rites se brouillèrent et se faussèrent.

Outre les dogmes religieux, les Slaves possédaient un certain nombre de connaissances traditionnelles qui suf-

fisaient aux besoins de leur vie sociale. Ils avaient apporté avec eux diverses espèces de blé, ils savaient faire des instruments aratoires en pierre, en bois et en cuivre. Les premiers, ils surent construire des maisons en bois; ils connaissaient l'art de tisser des draps épais pour les vêtements.

Dans la fondation des colonies, ils observaient des règles qui sont communes à tous les peuples anciens. Dès qu'une terre avait été choisie pour être habitée, on interrogeait la Divinité au moyen de présages ou *czudy*. On faisait ensuite autour de l'emplacement un sillon avec la charrue, et la limite ainsi marquée s'appelait *czudo*. Tous ceux qui demeuraient au-delà étaient pour la colonie des *cudzy*, des hôtes : on n'attachait pas encore au mot *cudzy*, qui veut dire *étranger*, la signification d'ennemi. A l'intérieur de la terre délimitée, il y avait d'abord un endroit consacré, situé communément dans un bois, et appelé *uroczysko*, le *Palatin* slave. On y accomplissait les sacrifices à la Divinité, on consultait les augures ou *uroks*, on y jugeait les affaires ou *roks* (assigner le *rok* signifiait citer en justice). C'est de là qu'on envoyait les *wici* pour convoquer au conseil les colons éloignés. A côté de l'*uroczysko* était le *horodyszcze*, lieu bordé d'un fossé et d'une palissade, *Capitole* slave, siége de l'autorité et de la défense. Enfin la troisième partie de la colonie était composée des tombeaux, appelés *zale* (regrets), ou *zgliszcze* (ruines) et *kurhany* (tertres) ; certaines tribus y brûlaient, d'autres y ensevelissaient leurs morts. Les *horodyszcze*, comme les établissements les plus anciens des peuples primitifs, avaient cinq ouver-

tures ou portes. Les sanctuaires, situés à l'extrémité de la colonie, s'appelaient *kontyny;* on y publiait les lois, *zakony.*

Lorsque la colonie était suffisamment peuplée et couverte de constructions, elle envoyait un nouvel essaim pour fonder une *swoboda*, ou nouvelle colonie. Ceux qui s'éloignaient formaient, presque toujours à une même distance de l'ancien établissement, de nouveaux *uroczysko*, *horodyszcze*, et *zale*. C'est ainsi que, depuis l'Asie jusque vers les Alpes et l'embouchure de l'Elbe, la Slavie semblait couvrir toute la terre d'une série continue de fourmilières. Quelques-unes de ces colonies disparurent au choc de peuples étrangers. Les colons, dispersés, campaient dans les steppes, se confondaient avec les montagnards, ou bien, lorsqu'ils s'étaient engagés trop loin de leur centre principal, ils formaient des établissements particuliers, dégénéraient avec le temps, retombaient à l'état sauvage et adoptaient un genre de vie étranger.

A peine les Celtes et les Kimrys s'étaient-ils précipités des deux côtés de la Slavie, c'est-à-dire par le versant transcarpathien et par le littoral de la Baltique, en laissant çà et là de faibles débris, qu'une nouvelle et troisième migration s'ébranla d'Asie, à la suite d'une nouvelle révolution morale. Il s'y était élevé de faux patriarches, des prophètes de mensonges, qui, soit en inventant de nouvelles révélations de Dieu, soit en rapportant à eux-mêmes la révélation donnée à Abraham, induisirent en erreur des hordes nombreuses et se mirent à leur tête. Cette domination universelle, promise dans un

sens mystique à la race hébraïque, ils voulaient, eux, l'atteindre immédiatement; cette royauté future du fils d'Abraham, ils essayaient de l'attribuer à leur personne. Le principal caractère de ces patriarches était l'orgueil, une activité fébrile et la fureur. Les peuples trompés par eux, exclusivement pasteurs, portent le cachet particulier d'une imagination déréglée, de la férocité dans les mœurs, et d'une frénésie momentanée dans les actes. La première migration peut être appelée passive et pénitente; c'est à elle qu'appartiennent les Slaves, les Indous, les Pélages, les Sicules. La seconde se compose de nations qui ont renié leurs croyances, et qui sont pleines de vie et d'activité, mais dévoyées. Quant à la troisième migration, son caractère est exclusivement celui de la rébellion; elle est révolutionnaire, dans le sens du mot latin *revolvere*, elle ramène en arrière le genre humain, elle respirait uniquement la destruction : ses principales races sont les Skiles, les Tatars et les Arabes, et nous verrons son caractère développé avec le plus de netteté dans les Huns. Nous avons comparé les premières colonies à des fourmilières qui peu à peu se répandent dans diverses directions en s'établissant laborieusement. Les secondes passaient comme des essaims d'abeilles, ou comme des bandes d'oiseaux et d'animaux à la recherche de pâture et d'endroits où faire leurs nids; les troisièmes, de temps en temps, fondaient en foule comme les sauterelles, ou comme les souris voyageuses dont le but, les routes et la direction sont un grand mystère.

Les premières hordes des peuples dévastateurs furent les Saks, Skiles, Skolotes. Accourus des steppes de la

mer Caspienne, ils firent disparaître les restes des Slaves nomades, chassèrent les Kimrys et les Trères, ils se déployèrent depuis le Volga et le Don jusqu'au Danube, et, remontant le Dniepr et le Don, où ils trouvèrent les Slaves agricoles, ils les dominèrent et vécurent à leurs dépens. Cette horde, maîtresse un moment de toute l'Asie, perdit bientôt les pays qu'elle avait conquis. En errant dans les steppes durant de longs siècles, elle laissait après elle le nom de Scythes jusqu'à ce que peu à peu elle eût été détruite par ses propres discordes, les expéditions d'Alexandre le Grand, et l'invasion des peuples caucasiens et scandinaves.

Nous avons vu que, de la seconde migration, il était resté au Caucase la portion la plus belliqueuse et la plus sauvage de ces races de cavaliers, tandis qu'une autre, également brave, cavalière, et à cheveux blonds, s'était fixée dans les montagnes de la Scandinavie. Les premiers étaient appelés Arias, Azes, Askes; les autres prirent plus tard principalement le nom de Goths. Longtemps les Azes, pressés par les Scythes, et les Goths par les Finnois, n'osèrent pas se montrer dans les vallées ni sur les bords de la mer; mais dès que la Scythie fut affaiblie, ils fondirent sur elle, en dispersèrent et écrasèrent les débris, puis ils se heurtèrent enfin contre la Slavie. Les Arias ou Mèdes, longtemps indépendants dans les montagnes, développèrent leur état social. Il résulta des anciennes traditions sur les rapports immédiats des hommes avec la Divinité, que les hommes privilégiés de cette grâce divine s'arrogèrent le pouvoir royal héréditaire; et plus tard la confusion et la corruption de ces idées

firent reconnaître les familles royales comme apparentées avec Dieu, et tirant leur origine des dieux. Ceux qui étaient les plus proches du roi, les guerriers qui avaient des alliances de sang avec lui, se considéraient comme une classe privilégiée. C'est ainsi que ce peuple s'accoutuma à regarder les autres races comme inférieures, comme étrangères, comme esclaves, et il employait à son service les Scythes, les Slaves et les Kimrys réduits en esclavage. Les Mèdes cavaliers, armés de lances, connaissaient déjà le fer, faisaient aussi des armes défensives, savaient fabriquer des boucliers durs en osier, et des armes pour eux et leurs montures avec la corne du sabot de cheval. Après avoir refoulé les Scythes dans les steppes, ils se rapprochèrent des Carpathes; d'un côté de ces montagnes, ils subjuguèrent sur les bords du Danube les Slaves Gètes et le reste des Celtes, Bastarnes, Illyriens, et au-delà des Carpathes, sur le plateau podolien, les diverses tribus slaves jusqu'au-delà de la Vistule.

Les Mèdes nomades étaient peu nombreux, tous guerriers et cavaliers; ils amenaient avec eux un petit nombre de femmes hardies et exercées au combat à l'égal des hommes. Longtemps maîtres de la Slavie, ils commencèrent à se mêler avec leurs sujets, les Slaves et les Syriens, et prirent le nom de Sarmates que se donnaient déjà les Caucasiens. Depuis lors tout le pays, nommé autrefois Scythie à cause de la horde dominante, s'appela Sarmatie.

Cependant les anciens frères des Sarmates, lesquels avaient colonisé la Scandinavie, commencèrent à s'a-

battre d'outre mer, comme des oiseaux aquatiques, sur la ligne des lacs de la Baltique, et à y inquiéter les Slaves Vinides, et les restes des Prusso-Letons (Letoniens, Letons, Latins) de la race des Celto-Kimrys; en même temps parcourant le continent, ils subjuguaient les Finnois. La peuplade destructrice des Finnois, après la défaite des hordes principales, était tombée dans l'impuissance et la faiblesse habituelle aux peuples destructeurs. Les Goths n'eurent pas de peine à les vaincre, ils s'avancèrent par le plateau du Prypec vers le midi, et descendirent du côté de la mer en occupant la Volynie et la Podolie. Ils y rencontrèrent les Sarmates qui, considérablement affaiblis par leurs guerres et par l'effet du mélange avec une race étrangère, ne purent résister aux nouveaux arrivants.

Le peuple blond des Goths, de haute taille et vigoureux, était sorti jadis de l'Asie en même temps que les Mèdes ou Sarmates aux cheveux noirs. Il avait emporté les mêmes traditions religieuses et il avait constitué un état social semblable à celui des Sarmates. Mais différent par ses dispositions physiques, et établi dans des pays d'un autre climat et d'une autre situation, il se développa plus fortement et se modifia d'une manière notable. C'était le propre de tous les anciens peuples, éloignés de leur demeure primitive, de dégénérer et de se corrompre. Les idées religieuses, n'étant pas renforcées par une nouvelle révélation, mais étant sevrées de la tradition pure, s'altéraient et devenaient grossières; l'esprit s'affaissait vers la terre, vers la matière, et s'égarait de nouveau *dans le* culte de la matière, de la nature.

De là provient l'influence si prononcée du tempérament, du climat et des localités sur les mythologies. Les Goths, comme tous les hommes aux cheveux clairs, n'avaient pas l'imagination inflammable, variée, violente, propre aux hommes à cheveux noirs de l'Orient, aux habitants des montagnes et des vallées exposées au feu du soleil; mais, en revanche, leur imagination était plus étendue, plus forte, plus féconde; ils se cherchaient donc des endroits plus agréables, lointains, spacieux brumeux, graves. Alors que les sentiments des peuples caucasiens étaient tour à tour orageux ou tranquilles comme la mer Noire, débordants ou desséchés comme la mer Caspienne, les Scandes, au contraire, aimèrent la Baltique, profonde comme leurs sentiments, d'une couleur uniforme et éternellement bercée de larges vagues par des vents continus. La végétation variée du Caucase est excessivement prompte à mûrir et à se faner; tandis que pendant des siècles grisonnent les mousses, verdoient les épaisses bruyères, et noircissent en grandissant peu à peu les hauts sapins scandinaves. Ces mêmes caractères se reflètent dans la végétation spirituelle des septentrionaux. Les hommes, durant les longs mois d'hiver, renfermés dans les maisons, ou bien traversant des neiges uniformes et des solitudes à la chasse des bêtes féroces, poursuivant les poissons sur la mer brumeuse et froide, ont beaucoup de temps pour réfléchir et songer; d'où chez les Goths tant de bardes, tant de poëtes. Les anciens souvenirs de l'Orient et les actions héroïques postérieures mariés ensemble dans les chants, ont enfanté un immense monde mythologique dont les

formes fantastiques ressemblent aux brouillards des montagnes et dont le ton imite les rafales de la mer Baltique. Les Goths regardaient comme provenant d'Asie la race de leur dieu Odin, la race de ses enfants et celle des demi-dieux azes. Des demi-dieux descendaient les rois, et de ceux-ci les guerriers, suivant une généalogie ininterrompue et soigneusement conservée.

Imbu de tant de souvenirs, élevé par une si grande poésie, relié par les généalogies, le peuple des Goths constitua une nation, dans toute l'acception du terme, une nation particulière, distincte des étrangers; et l'unité et la force de la nation se personnifiaient dans l'autorité, dans les rois. En effet, nulle part chez les Barbares les rois n'eurent autant de faveur, autant d'autorité, que chez les Goths. Si la famille régnante s'éteignait, on cherchait et l'on appelait de loin les légitimes successeurs. Pourtant, l'autorité héréditaire des rois n'était aucunement arbitraire; car elle était tempérée par la religion, par les mœurs, et par le respect pour la nation soumise, mais apparentée.

Les Goths, vainqueurs des Sarmates, s'unirent aisément avec eux comme avec un ancien peuple frère, et bientôt ils les absorbèrent au point que le nom des Sarmates se perdit. Dès lors, les puissants chefs des Goths étendirent leur domination depuis l'embouchure du Dniepr jusqu'à la mer Baltique, sur tout le plateau du Prypec, et sur la plaine de la Vistule, au-delà de laquelle habitaient les Germains qui pressaient les Slaves.

La grandeur des Goths fut de courte durée. Une nouvelle nuée de peuplades destructrices, connue sous le nom

de Huns, plus formidable que toutes les autres, s'ébranla d'Asie. C'était un peuple de stature basse, le teint jaune, les pommettes saillantes, les yeux petits et bridés, les jambes courtes, plus propres au cheval qu'à la marche. Les Huns sont d'un caractère silencieux, traitable, craintif, porté à l'esclavage; et, même là où ils sont libres et peu nombreux, ils ont coutume de se choisir de suite un chef, et ils ne peuvent vivre sans lui. Durant de longs siècles, ils errèrent en hordes séparées entre le Baykal, l'Aral, Khiva et la mer de Chine. Enfin, il se trouva un chef qui, après avoir proclamé qu'il était appelé par Dieu à commander au monde, réduisit à l'obéissance les khans moins puissants, rassembla toutes les hordes, et se précipita, avec une multitude de plusieurs millions, par la route que suivent les sauterelles, par les bords de la mer Caspienne, les steppes du Don et du Dniepr, le long du Dniestr et du Danube. Cette tourbe de peuplades, saisie de la fureur de la destruction, se forma sur elle-même une idée monstrueuse, et crut qu'elle était issue de mauvais esprits, de l'union de bêtes et de sorcières. Leur roi, digne de sa nation, sentait si bien sa mission, qu'il se donnait le nom de *Fléau de Dieu*, envoyé pour punir le monde.

A la vue des Huns, l'épouvante saisit et les Goths et les Romains. Rien ne put résister à l'avalanche qui entraînait avec elle des hordes d'une autre race, qu'elle avait déracinées en route et emportées. La majeure partie des Goths se soumit, et le reste s'enfuit devant eux et obtint un refuge dans les frontières de l'Empire romain. Le roi des Huns commandait à tous les rois et à toutes

les peuplades, depuis le Danube jusqu'au golfe de Finlande et à l'embouchure de l'Elbe. Il établit son principal siége sur les bords du Danube, dans les steppes de la Pannonie, recherchant les grands pâturages et les eaux; il ne put donc pas détruire totalement les Slaves qui, dans leurs forêts profondes et leurs marécages, reconnaissaient sa domination, mais réussirent à échapper à ses pillages. Plus d'une fois Attila marcha contre l'Empire romain, traversa l'Italie et une partie de la Gaule, renversa des villes immenses, extermina ou emmena la population; mais, semblable à la sauterelle, il ne put s'établir dans les pays cultivés et peuplés; il revint à Tybisk, et, maître de villes innombrables, il fit construire des huttes en bois, façonnées suivant des procédés d'architecture inconnus aux Grecs et aux Romains. C'est dans ce camp, semblable sans doute aux villes slaves en bois, qu'Attila demeurait; il employait les Slaves au travail de la terre, à la construction et au service domestique, et les Goths et les Sarmates aux expéditions militaires.

Attila avait la même autorité sur son peuple que l'homme sur une meute de chasse. Après sa mort, ses fils voulurent se partager sa propriété, c'est-à-dire les rois et les nations : la discorde éclata et enfin, après un combat terrible, les Huns furent vaincus. Bientôt, comme les anciens Scythes, comme toutes les nations de ce genre et avec cette mission, une fois qu'ils eurent été brisés, ils se mêlèrent avec les races étrangères, s'établirent parmi elles, ou se mirent à leur service; quelques-uns reprirent le chemin de leur patrie et le nom effrayant des Huns disparut tout à fait.

La Slavie respira quelque peu et elle réapparut de dessous l'alluvion des peuples étrangers, comme de dessous la neige. Déjà les Goths étaient refoulés par les Huns; une partie des Goths s'était enfoncée dans l'Empire d'Orient sur le Danube; l'autre, après avoir chassé devant soi les Germains, portait ses ravages dans l'Empire romain d'Occident. Le reste des Huns avait fui plus loin au nord et dans les steppes du sud-est, en laissant la Slavie libre de tous côtés, mais coupée par endroits, mélangée d'une race étrangère. Sur les steppes de la mer Noire et de la mer Caspienne, foulés par tant de peuples, le vestige des Syriens, des Goths, des Slaves, s'efface, et les communications de la Slavie avec l'Asie sont rompues. Au nord, depuis les monts Ourals jusqu'à la Finlande, les débris des Finnois et des Huns étaient soit établis, soit errants comme les étangs qui demeurent après un grand débordement. Dans le pays situé au-delà des lacs, là où depuis longtemps déjà les Kimrys et les Celtes se maintenaient parmi les Vénèdes, ceux-ci furent complétement dominés, et les Scandinaves, mêlés avec les Celto-Kimrys, formèrent une race étrangère à la Slavie. Ce ne fut qu'au-delà des Carpathes sur les rives du Danube, et vers la Germanie aux bords de l'Oder et de l'Elbe, que les frontières restèrent ouvertes aux colonies.

Le passage et le long séjour de tant de hordes étrangères dut laisser trace et sur le sol, et dans les esprits, et dans les mœurs des indigènes. Depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire on voyait, au milieu des forêts, des routes où les bois brûlés, les *horodyszcze* détruits, témoignaient du passage des Goths; des deux côtés des

Carpathes, les Huns laissèrent une dévastation plus énorme : çà et là des champs entiers couverts d'ossements d'animaux et d'hommes, et de grands tertres, étaient les uniques souvenirs des grandes batailles et des exploits des héros. Les Slaves se refusaient toujours à s'éloigner de leurs établissements, ils ne se sauvaient pas en hordes devant le vainqueur ni ne se précipitaient en foule sur ses pas. Pourtant quelques-uns participaient individuellement ou avec leurs familles aux fréquents combats entre les hordes étrangères; ils acquéraient l'esprit militaire, s'exerçaient aux armes; et, cet esprit et cet exercice, ils les généralisaient parmi leurs propres compatriotes. C'est notamment sur leurs frontières, sur les bords du Danube, de l'Elbe et de l'Oder, où les combats avec les étrangers étaient plus fréquents, et où le bruit des armes ne cessait de retentir, c'est là que s'éveilla d'abord l'esprit militaire des Slaves, au midi chez de plus grandes masses, au nord chez de vaillantes tribus détachées. Au midi, sur le Danube inférieur, les anciennes tribus slaves avaient été définitivement subjuguées par un peuple asiatique peu nombreux; ce peuple se mêla avec les Slaves, reçut leur langue et leurs mœurs, et constitua un État, le royaume de Bulgarie, le premier État slave qui bientôt menaça l'Empire d'Orient. Au-delà du Danube s'étendaient les frontières de cet empire, ravagées par les fréquentes invasions des Barbares; les Slaves commencèrent à s'avancer et à développer leur système de *horodyszcze*. Ils ne s'élançaient pas tout d'un coup dans une contrée lointaine, mais peu à peu, progressant pas à pas, ils pénétrèrent dans la Ma-

cédoine et l'Épire. Lorsqu'ils trouvaient un peup
étranger, ils l'exterminaient impitoyablement, plantai
les hommes sur le pal, tuant les femmes à coup de hach
écrasant les enfants contre les pierres, semblables au
fourmis qui dévorent à l'entour de leurs demeures to
les autres insectes. Bientôt cette terrible invasion attei
gnit l'Illyrie et même le littoral de l'Adriatique. Parfo
les Slaves sortaient de leurs nouvelles colonies pour ra
vager la Grèce et l'Italie ; mais ces expéditions, no
conformes à l'esprit national, duraient peu, et les gue
riers revenaient vite chez eux. Au contraire, quand i
s'étaient une fois fortifiés et établis dans un endroit, i
y restaient toujours, et se laissaient anéantir plut
que de changer de place.

Bien que les Slaves commencent déjà à faire la guerr
jusqu'ici leur arme est plutôt aratoire que guerrière ; i
ressemblent moins à des soldats qu'à des gens envoy
pour défricher des forêts. Ils allaient au combat à pie
demi-nus ; ils attaquaient l'ennemi avec la hache,
bâton et la pique, employaient rarement le bouclier, r
connaissaient pas d'autre genre d'armes et étaient im
propres à la cavalerie.

Les démêlés avec les peuples étrangers et les guerr
de plus en plus fréquentes firent naître le besoin d
Conseils non plus seulement familiaux, mais encore p
litiques, et communs à beaucoup de *horodyszcze*. On r
connut aussi la nécessité de créer une autorité qui dir
geât les mouvements militaires. Cependant ces Consei
d'un nouveau genre avaient lieu suivant leur ancie
usage patriarcal. De même que, dans la vie domestiq

ordinaire, la concorde règne communément entre les enfants, de même aussi dans les Conseils des tribus entières on chercha la concorde et l'unanimité. Si quelqu'un s'opposait à la majorité, on le considérait comme un enfant entêté; on mettait le feu à sa maison, ou bien on lui donnait des coups de bâton jusqu'à ce qu'il changeât de conviction et se soumît à l'avis général. Car les Conseils résultaient d'un besoin momentané, ils ne décidaient pas un grand nombre d'objets, et se terminaient vite. On voit les chefs, que les Slaves des bords du Danube commencent à se choisir, sous le nom de *Pan* et *Zupan*, déposer, lors de la conclusion de la paix, l'autorité qui ne leur a été confiée que pour le temps de guerre.

Les anciens noms des tribus slaves, attachés à plusieurs peuplades, se sont conservés jusqu'à nos jours dans cette nation opiniâtre et immobile. Le nom de *Syrbes*, qui est le plus ancien, existe sur les bords de l'Elbe et dans quelques contrées qu'arrose le Danube. Aujourd'hui encore les Hénètes, Vinides, ou Vénètes, sur les bords de l'Adriatique, au-delà de l'Oder et près de l'embouchure de la Vistule, témoignent d'une antique parenté avec l'Asie; le souvenir de leur séjour sur le littoral de la Baltique, s'est conservé dans le nom de mer Baltique ou Vinidique. Les Grecs qui maintenant apprennent à connaître de plus près la Slavie, en appellent les peuples, en général, Antes ou Slaves; mais ces deux noms signifiaient la même chose, ces deux formes appartenaient à une même langue, provenaient d'une même souche; et la dénomination commune de *Slaves* devient de plus en plus universelle.

Nous voyons déjà la Slavie délivrée des hordes étrangères; déjà quelques-unes de ses tribus sont appelées à la vie politique; déjà elles sont armées et redoutées de leurs voisins; et cependant, alors même, pèse sur cette race malheureuse l'ancien arrêt de leur esclavage. Comme jadis les Syriens et les Cariens étaient, à l'instar des nègres actuels, les esclaves antiques, ainsi la Slavie va fournir au moyen âge des esclaves, et le nom national des Slaves, nom qui dans leur langue maternelle signifie *gloire*, doit, chez tous les peuples chrétiens, devenir l'expression de l'esclavage : *esclavon*, *esclave*, *slavo*, *sclave*, *slave*.

Et en cela rien d'étonnant. Les peuples chrétiens s'organisent en corps politiques, en États, quand la Slavie est encore éparpillée en tribus et en *horodyszcze* particuliers. L'ancienne religion patriarcale ne peut pas arriver à former une hiérarchie, une église, elle ne peut pas produire l'idée de l'unité. Là où il n'y a pas d'église, il n'y a pas d'autorité morale, stable et certaine, pas de sentiment national universel. Sans religion révélée et sans autorité, la race slave s'étendait comme sans cœur et sans tête, comme un polype fécond et ramifié, cloué à terre, mais non comme un être supérieurement organisé et qui a des mouvements indépendants. Les Slaves ne pouvaient pas créer d'eux-mêmes un État, mais ils commençaient à sentir de plus en plus généralement et de plus en plus fortement le besoin d'une nouvelle force, d'une nouvelle idée, d'une nouvelle existence.

Cette force nouvelle, la Slavie la recevra des deux extrémités du monde, de deux races étrangères destinées

à se fondre avec les Slaves et à former deux corps politiques dans lesquels doivent entrer, l'une venant du midi et l'autre du nord, deux âmes différentes; c'est du Caucase et de la Scandinavie que jailliront vers la Slavie ces deux ruisseaux de force organisatrice, et de Constantinople et de Rome que deux âmes descendront dans cette double organisation.

Le Caucase est situé sur la grande route de l'Europe à l'Asie, entre les mers Noire et Caspienne. Ses cimes s'élèvent au-dessus d'un pays de neiges éternelles. Parmi les sommets moins élevés il y a un grand nombre de fertiles vallées, et au pied des monts, du côté du nord et du midi, s'étendent les steppes. Aussi, les climats et les produits du Caucase sont immensément variés, et plus d'un peuple a cherché dans ses vallées un lieu de séjour ou de refuge momentané. Il y resta une partie des Syriens; ensuite s'y établirent les Arias ou Mèdes, appelés aussi Aspes et Azes; plus d'une fois aussi des hordes nomades y pénétrèrent. Mais les principaux maîtres du Caucase étaient les Arias ou Mèdes, divisés en nombreuses tribus. Au bord de la mer Noire, dans les lieux appelés jadis Colchide, demeuraient les Kerkètes, qui se donnaient le nom d'Adygues et Adzigues; sur les montagnes du milieu habitait la principale branche des Arias, et, de l'autre côté, aux bords de la mer Caspienne, les Legs ou Lechs. Le mot Lag ou Lach et Lech, Lek, signifie, dans les langues caucasiennes, un homme, un guerrier, un combattant; ce n'était donc pas le nom national d'une seule tribu, mais le titre d'honneur de plusieurs des plus braves tribus qui demeuraient dans la partie sud-

est du Caucase. Les histoires arméniennes, appuyées sur d'anciennes traditions orientales, et les chroniques géorgiennes disent qu'Alexandre le Grand eut à lutter avec les Lachs, et établit des rois parmi eux. Dans les premières années de l'ère chrétienne, les Romains aussi connaissaient les Legs des bords de la Caspienne. Plus tard, une partie de ces tribus traversa le Caucase, et étendit sa domination sur les Arias; puis elle descendit vers la mer Noire, où sur les deux rives du Phase (l'Iron ou Rioni d'aujourd'hui), elle fonda, dans le voisinage des Kerkètes, un État que les Grecs appelèrent Lazie.

Les Lazes ont occupé une position immensément importante dans l'antiquité, dans les siècles de l'extension des peuples; le Caucase était la forteresse centrale et la clef des deux parties du monde. Alors c'était surtout du côté du Don et du Volga que les peuples nomades menaçaient l'Orient, et le Caucase n'offre guère de passage, surtout pour une horde à cheval.

Il y a trois routes : une longeant la Caspienne, facile à barrer dans les environs du Derbent actuel; une autre par la vallée de Tiflis, que des portes suffiraient à fermer près de Dariel; une troisième, sur le rivage de la mer Noire, rencontre des obstacles dans le cours du Phase. Les Lazes devinrent maîtres de tous ces passages, et furent, par conséquent, les *portiers* de l'Orient; c'est ainsi, en effet, qu'ils s'appelaient eux-mêmes. L'empire perse des Sassanides et l'empire romano-grec, qui tous deux redoutaient également les hordes nomades, tournèrent leur attention vers ces portes fameuses, et ils les garnissaient de leurs soldats, ou

ils chargeaient les Lazes de les garder. Justinien, dans ses luttes avec les Perses, s'efforça spécialement de se concilier et de s'attacher les montagnards du Caucase ; il répandait parmi eux la foi chrétienne, payait généreusement leurs guerriers, et envoyait à leurs rois des couronnes. Malheureusement, l'Église grecque a toujours été sans énergie dans sa propagande, et nulle part elle n'a su éveiller l'esprit religieux ; aussi les montagnards, baptisés à plusieurs reprises, retombaient dans le paganisme ou montraient peu de zèle religieux. Les rapines et brigandages des fonctionnaires impériaux achevaient de dégoûter les Lazes de la Grèce, et, d'un autre côté, la puissance des Perses les menaçait d'un égal péril. Les Lazes se trouvèrent dans une situation fort difficile et dangereuse, ayant d'un côté les hordes nomades au nord, et de l'autre deux empires hostiles, à l'est et au midi.

Le principal siége des Lazes était sur l'un et sur l'autre bord du Phase. Auprès d'eux, dans la Cabardie d'aujourd'hui, demeuraient les Kerkètes, les Adzigues, et plus haut, dans les montagnes, les tribus des Ires, Mèdes, Azes. Une partie de ces Mèdes réunie avec les Adzigues sortit de ses demeures, forma, comme nous l'avons vu, parmi les Slaves, les Syro-Mèdes et les Jazigues, puis disparut confondue avec les Goths. Le reste du peuple, qui n'avait pas quitté le Caucase, se soumit à la domination des Lazes, et était connu des Grecs sous le nom de Zygues, Zyches, Zèches, Cèches.

L'état social des Lazes était semblable à celui des Sarmates et des Goths. Ils avaient une famille royale du

milieu de laquelle ils se choisissaient des souverains. La nation était constituée à proprement parler par les Lechs, c'est-à-dire par les guerriers, occupés exclusivement de la guerre. Les esclaves gratifiés par les Lechs de la liberté, ou bien les gens employés au service domestique composaient une caste inférieure : quant au peuple qui cultivait la terre et faisait paître le bétail, il payait par des présents la protection des Lechs, et restait dans une grande dépendance. Les Lechs étaient de haute taille, blancs, le crâne haut, le front presque carré, les yeux et les cheveux noirs, le nez aquilin. Un cou large, épais, et leur menton allongé donnaient à leur figure quelque chose de menaçant et de léonin. Ils étaient peu nombreux, mais vaillants dans le combat, très-fiers et vains de leur puissance peu considérable ; prompts aux grandes entreprises, mais très-mobiles dans leurs projets. Un jour, après avoir écouté avec applaudissements le discours d'un orateur, ils décident unanimement de s'unir avec les Perses contre les Grecs, et, à cette même séance, ils accueillent avec d'aussi vifs applaudissements les paroles d'un second orateur, et ils prennent, conformément à son avis, la résolution unanime de s'unir avec les Grecs contre les Perses.

Tandis que les empereurs de Byzance liaient ainsi des rapports avec la Lazie de la mer Noire, d'un autre côté, ils ne perdaient pas de vue les tribus Lazes, qui habitaient aux bords de la mer Caspienne. Parmi ces tribus, les Awares ou Obriens étaient les premiers par le nombre et par le courage. Ils ne tardèrent pas à leur demander secours contre les hordes nomades des

Turcs. Les Awares, tour à tour vainqueurs et vaincus, serrés de plus en plus près, ayant pris dans une longue guerre le goût des voyages lointains, résolurent de chercher de nouveaux et plus sûrs établissements, et leur horde tout entière se mit en route vers l'Europe avec les guerriers et le peuple. En se portant au-delà de la mer Noire, ils prirent avec eux une partie des guerriers Lazes et Dayniens ou Cèches, et ainsi augmentés en nombre, ils allèrent par la route ordinaire des nations asiatiques, par le Kouban, le Don et le Dniepr, vers les Carpathes.

Cependant l'état politique de l'Orient changea, et par là changea aussi la situation des peuples restés dans le Caucase. Le royaume des Lazes, affaibli par la sortie d'une partie considérable des guerriers, privé de liens et de secours du côté de l'empire grec qui s'écroulait, pressé par les Perses, les Arméniens, les Géorgiens, s'amoindrit et disparut. Il ne resta que le souvenir de son existeuce sur la terre qui fut longtemps appelée Lazie, et maintenant Lazique; on retrouve des traces lazes dans des noms de montagnes, de rivières et de villages, qui subsistent jusqu'aujourd'hui. Il y a encore, dans ces contrées, la rivière Lesken (dans la grande Cabardie), le mont Lagast ou Lachat (près de Kedela), la petite ville de Ka-Lach, les deux rivières Lachwa (en Cartlie), Les-Gor (en grande Cabardie), la rivière Lechkura (en Cartalinie), le village de Latz (sur le Fiagiam, dans le pays des Ossètes), etc., etc. Tous ces endroits sont actuellement peuplés par des tribus étrangères. Le reste des Lazes, tombé à l'état sauvage, s'est retiré de son ancien pays et erre plus loin, à l'ouest et au midi, parmi

les Turcs et les Tatars, près de la rivière de Kars.

Les anciens voisins des Lazes, les Ires, les Azes, appelés aussi plus tard Alains, descendirent souvent encore de leurs montagnes dans les steppes, et envoyèrent en Europe plus d'une horde; aujourd'hui leurs débris restés à la même place ont conservé leur antique appellation d'Ires, et les étrangers les nomment Osses, Ossètes, Assiétiniens. De même les Adzigues, fréquemment maîtres des steppes, et derechef refoulés dans les montagnes, n'ont pas changé jusqu'à nos jours de demeures ni de nom. Les étrangers les appellent Czerkiesses (Kerkètes). Et même on retrouve jusqu'à présent l'antique peuplade des Zan, qui, au temps de Justinien, habitait dans le voisinage des Lechs, mais qui à présent est expulsée des montagnes, et qui se maintient au nombre de quelques dizaines de familles.

Tous ces peuples conservent toujours le même état social que nous avons vu chez eux au temps des Lazes. Après avoir négligé la religion chrétienne, sans accepter le mahométisme, ils perdirent leurs rois, mais ne se soumirent pas au despotisme des pachas. Il en résulte que leurs anciennes castes, que la religion seule aurait pu fondre et unifier, ou bien renverser, se sont pétrifiées dans l'immobilité. Les princes, la noblesse, les affranchis et les paysans restent entre eux dans les anciens rapports ; ils ne s'unissent jamais par les liens du sang. La destinée semble les avoir conservés comme un Herculanum politique, souvenir de l'état gothique de la société.

De l'autre côté du Caucase, aux bords de la mer Cas-

pienne, les plus anciennes et les plus belliqueuses peuplades des Lechs, telles que les Awares, les Tehariens, les Didiens, les Akoucziens, etc., coupées de la mer Noire après la chute du royaume des Lazes, achevèrent de retomber dans la barbarie et se fusionnèrent avec les peuplades turques et mongoles; mais elles n'ont cessé d'être indépendantes et vivent de brigandages. Les étrangers du nord les appellent Lesghiniens, ceux de l'ouest Lugen et Leschen, les Arméniens et les Géorgiens Leks et Lechs; quant à eux-mêmes, ils n'ont pas de nom national général, car ils ne forment pas une nation. Chaque tribu prend un nom différent; cependant ils donnent jusqu'à présent aux guerriers le titre de Lechs, Leks.

Quittons maintenant le Caucase, et suivons cette horde qui en est sortie et qui se porte vers la Slavie.

Les guerriers, ou *Lachta Obrzymska*, Lazes et Leks, passèrent le Danube, occupèrent tout le pays d'au-delà des Carpathes, et s'enfoncèrent dans la Pannonie.

Les Slaves ressentirent plus douloureusement que jamais ce nouveau coup politique. Ils commençaient précisément à respirer plus librement depuis la retraite de leurs maîtres étrangers; ils ne faisaient, sur les bords du Danube qu'essayer leurs forces, et s'ils n'agissaient pas encore de leur propre impulsion, du moins ils résistaient à l'action étrangère; or voici que tout à coup il leur tombait sur les épaules un nouvel hôte, plus lourd que les anciens. Les Goths et les Huns, semblables à des régiments en garnison, dépouillaient les Slaves et dévoraient leurs biens; mais les Awares, comme plus tard les Européens en Amérique et chez les Nègres,

changeaient les indigènes eux-mêmes en esclaves, en bêtes de somme. Ils attelaient hommes et femmes aux voitures et, les poussant à coups de fouet, parcouraient ainsi les *horodyszcze*. Par leur taille, leur courage et leur cruauté, ils effrayèrent tellement les Slaves que le nom d'Aware, d'Obre, et d'Obrzym, géant fabuleux, est resté jusqu'à présent dans la langue comme un vestige de l'ancienne épouvante des tribus slaves. Les Goths et les Huns ruinaient le pays sur leur passage; les Awares s'y implantèrent : car il devenait de plus en plus difficile aux hordes de parcourir l'Europe; déjà les Awares se rencontrèrent en Bavière avec les Germains, peuple vaillant, sédentaire, chrétien et constitué en État. Après des combats opiniâtres, ne pouvant triompher des Germains, ils durent se retirer vers la Pannonie, et la rivière Lech, en Bavière, semble marquer le terme extrême de leurs excursions.

Une partie de la *Lachta* de la tribu des Lechs et Lazes rebrousse vers les Carpathes, en remontant les rivières Wag et Arwa. On retrouve partout leurs traces dans les noms des localités. Depuis la ville d'Owar, les villages de Delach et de Nedlesz sur le Wag, nous trouvons plus loin, au bord de l'Arwa, Lestin, Legota, puis une seconde et une troisième Lehota, et sur le Wag Likawa, une seconde Likawa, Liskowa. Non loin des sources du Wag, jaillit le Poprad, qui court des Carpathes vers le nord. Sur la droite du Poprad est situé le village de Lengwart, la ville de Lentschau; plus loin, près du ruisseau Torisz, Laczno; en suivant le cours de l'eau on trouve, tout près du Poprad, Leszno et

Uj-Leszno; plus bas, à gauche, Landock, Lachnica; à droite, Leszczina, Legnawa, Leluchow. C'est à un point culminant des Carpathes, dans les environs du Krenpak (où fut plus tard le comté de Zips), qu'une ancienne tradition rapporte que les Lechs trouvèrent un nid d'aigles, l'oiseau national du Caucase; tirant de ce fait un heureux augure, ils fondèrent en cet endroit une ville qui fût leur siége principal, Gniazdo (aujourd'hui Kniesen); puis ils s'étendirent sur les deux versants du Krenpak. C'est le long du Poprad que l'on trouve le plus de leurs traces : sur la rive gauche *Szlachtowa*, *Oblazy*, plus bas *Lazy*, puis de nouveau *Lazy*, auxquels répondent Lazy, sur le Danube, et plus loin *Laza*, dans les environs de Nowy-Targ. Toutes les localités qui viennent d'être dénommées se trouvent dans un circuit de dix milles autour de l'ancien Gnesen. Plus loin, à gauche, dans le comté de Zywiec, près de la rivière Sala, il y a *Ladziele;* sur la route qui mène de là à la rivière Skava, on trouve *Lekawica* et *Lachowice*, entre Kalwarya et Cracovie, la vallée de Lencze, et plus loin le village de *Lencze*. En se dirigeant à droite vers la Wisloka, nous trouvons sur ses deux rives Lazy, et un peu plus haut *Lazany;* puis, sur le Wislok, *Ladzin*, et dans les environs *Szlachcenie*. Enfin, en allant des sources du San à l'endroit où la rivière Hoczewka tombe dans le San, on voit la ville de Lisko, plus loin le village *Osada-Liska*, et derrière, à peu de distance, *Liszna*. A partir de Przemysl, où le San fait un détour, si nous tirons une ligne par Mosciska jusqu'à Grudek, nous rencontrons *Laczki*, *Laczkowa Wola*, *Laszki*, et, sur la route de Mosciska à Santok,

Laszki Zawionzane. En revenant à Przemysl et descendant le San, nous avons sur la rivière Wisznia *Lazy*, et, tout auprès du lac Moszczan, *Laszki;* plus bas, près de Sieniawa, Lezakow, et enfin sur la rive gauche du San *Lezaysk.* (Sur le San encore, près de Sanok et de Liszna, il y a trois villages nommés Leszczawa, et un autre qui s'appelle Leszczawka *Lachowa*). Je n'énumère pas les nombreux endroits de ce pays appelés Lety, Letownie Ludiez, Luzy, Luchy, Zaluzy, etc., qui, bien qu'évidemment ils ne soient pas slaves, n'ont pas cependant une étymologie léchite manifeste. (Il est à remarquer qu'entre Wieliczka et Dobrzyce on trouve Lazawy et Wola Podlazanska). Ainsi donc du Krenpack, de l'ancien Gnesen, les Lechs descendaient dans les vallées le long des bords du Poprad, des deux Dunajec, du Wislok et de la Wisloka, du San et de la Sala, jusqu'à la Vistule et au-delà de la Vistule; et à droite et à gauche, ils s'élançaient vers les montagnes de la Silésie et vers le Bug. On trouve aussi en Silésie Lazy, sur la route de Bielica, et au-delà d'Oswiecim, entre les lacs, Lenzyw, puis au-delà du San, aux environs de Tyszowce, la ville de Laszczow et le village de Lachowce. Le nom même de Silésie n'est pas slave mais léchite.

Les Lachs trouvèrent la Slavie dans l'état où l'avaient laissée les Huns, c'est-à-dire éparpillée et divisée. Les tribus-frontières, séparées de la branche principale, tourmentées par les invasions des voisins, se donnèrent des noms d'animaux, suivant l'usage des peuples dégénérés et qui deviennent sauvages. Telle fut sur l'Oder la tribu des Loups (Wilzes), connus des Slaves pour leur

cruauté; les *Terribles* (Lutyces); aux bords de l'Elbe, la tribu des Souris (Misnie); et dans les forêts de la Polésie les Turs, ou taureaux sauvages. Le reste des tribus, dans la vallée de la Polésie et dans la plaine centrale, prirent des noms de montagnes, de rivières, de forêts, de champs, etc. Ainsi les habitants des montagnes (*chreptes*, *chrabotes*) s'appelaient Chrobates; les colonies des vallées (dolina), Doléniens; celles des forêts (drzewa), Drewlaniens; celles des endroits fourrés de broussailles (krzewina), Krywiczaniens. Il en résulte que, quand les localités étaient semblables, des noms semblables se trouvaient portés par des peuples très-éloignés l'un de l'autre.

D'abord les Lechs fondirent sur les Chrobates dans les Carpathes et autour des Carpathes, ainsi que sur les Polaniens, habitants des champs entre la Vistule et le Bug. Il était facile de se rendre maître de ces pays. Les Lechs avaient déjà leur nid, leur capitale, foyer et siége de l'autorité; ils avaient, suivant l'ancien usage caucasien, un seul chef (roi), qui donnait au pouvoir l'unité et dirigeait leurs mouvements; enfin ils composaient une seule caste guerrière nombreuse, que l'on pouvait ébranler en masse et jeter sur tel point qu'il fallait. En outre, d'un aspect terrible, d'une taille énorme, à cheval, bien armés, ils mirent facilement en fuite un peuple divisé, à pied et demi-nu.

Histoire mythique des Slaves sous les Lechs.

Les traditions les plus reculées ont conservé le souvenir du roi Lech qui, venu soit de Colchide, soit d'Illyrie ou de Moravie, était, suivant les Bohêmes, le frère cadet de Czech, et qui fonda Gnesen, après avoir choisi l'aigle blanc pour emblème de la nation. Dans cette courte légende mythique, le peuple a renfermé la véritable histoire abrégée de l'ancienne patrie de Lech, de son séjour sur le Danube, de sa séparation d'avec les Bohêmes, de la fondation du premier Gnesen, qu'on a plus tard confondu à tort avec le second Gnesen de la Grande-Pologne, et enfin du rapide essor d'aigle de ce peuple cavalier.

Il est habituel à tous les montagnards, chaque fois qu'ils trouvent un peuple sans défense dans les plaines, de fondre sur lui et de s'aventurer au loin dans leur course s'ils ne trouvent pas de résistance. Les Lechs s'emparèrent rapidement de tout le triangle situé entre le San et la Vistule; ils passèrent la Vistule, et, laissant à leur droite les grandes forêts qui formaient la frontière de la Polésie, peu accessibles à la cavalerie, ils s'étendirent dans les plaines ouvertes de la Grande-Pologne.

Bientôt les fils des premiers conquérants, descendant avec le cours de la Vistule et de l'Oder, atteignirent

l'embouchure de ces fleuves et aperçurent la mer Baltique. (Le fils de Lech s'appelait Wizimierz, *Widzimorz* [qui voit la mer].) Après la conquête de ces fertiles contrées, les plus puissants d'entre les Lechs s'y transportent, et le siége de l'autorité, la capitale descend des Carpathes vers la Vistule, vers Cracovie.

Mais au milieu d'un peuple étranger, nombreux, le royaume des Lechs ne pouvait ni s'asseoir tranquillement, ni rester stationnaire. Les Lechs n'avaient sans doute pas beaucoup de femmes avec eux ; ils se marièrent donc avec des Slavonnes; les enfants, commençant par parler la langue de leurs mères, oubliaient l'idiome paternel. Ce rapprochement des deux races influait mutuellement sur les mœurs et sur l'état politique. Au-delà des Carpathes, les Slaves, opprimés par les Awares, qui s'étaient établis en hordes nombreuses avec leurs femmes et enfants sans s'allier aux indigènes, ont recours aux armes et ne tardent guère à secouer le joug. En Chrobatie et dans le pays des Polaniens, l'esprit slave réagit plus lentement. L'ancienne coutume de l'égalité patriarcale, avec les communes indépendantes et les charges temporaires était opposé à l'organisation léchite : aussi les Slaves s'efforçaient-ils de revenir à la leur. Cependant dans les villes de Cracovie, de Cracoviec, et les autres Cracovies des deux côtés des Carpathes, les Allemands établis de longue date étendent leur industrie et acquièrent de l'influence. Sous les successeurs de Lech, il se produit un grand désordre, les *zupanies* ressuscitent de nouveau, les villes maintiennent leur indépendance ; et la nationalité slave, placée entre la double action des Allemands et

des Lechs, se détériore et même se perd sur les bords de la Vistule. Ces temps de troubles sont exprimés par la légende mythique des douze palatins et des règnes de Krakus, de Wanda; enfin la race des cavaliers lechs l'emporte de nouveau (jeux de course des Leszeks) et prend autorité sur les villes et les communes. Cependant les Lechs se mêlent de plus en plus aux Slaves, ils diminuent aux yeux du peuple (Leszeks), et enfin, devenus à moitié Polaniens (Popiels), incorporés dans la race soumise, ils perdent le caractère de horde étrangère, de caste séparée, ils dégénèrent et disparaissent (Popiel mangé par les souris). Dans la légende des partages entre les fils de l'un des Leszeks, on retrouve le souvenir des possessions léchites de cette époque, qui comprenaient les pays des bords de l'Elbe et du Hawel, la Poméranie, les Cassubiens, la Serbie saxonne, la Lusace, les pays de Brandebourg, de Magdebourg et de Wismar.

Les Lechs cessèrent d'être une horde à part, mais leur sang caucasien resta dans la Slavie; leurs mœurs guerrières s'introduisirent, et leur idée politique s'implanta sur les bords de la Vistule. Les Slaves ne pouvaient plus revenir à la vie patriarcale, ils avaient senti le besoin de l'unité, de l'autorité d'un foyer central; maintenant qu'ils se sont assimilé cette idée léchite, ils veulent produire d'eux-mêmes un nouvel état de choses et le développer. Ils ont besoin d'une existence politique, d'un roi qui les gouverne avec l'autorité léchite, mais qui soit slave. Leur nouvelle royauté doit porter le caractère d'une vie domestique, simple, agricole, des soins du ménage, de l'hospitalité et de l'égalité patriarcale et

familiale. Ces vœux de la nation, cette divination instinctive de l'avenir, inspiration tirée du ciel, le peuple la raconta comme un événement singulier, merveilleux. Suivant les anciennes traditions, le ciel exauça les Slaves, il envoya des anges qui leur désignèrent le roi désiré; et ce roi Piast, agriculteur, charron, qui donnait l'hospitalité aux anges devant lesquels étaient restées fermées les portes de Popiel, l'orgueilleux descendant de Lech; ce Piast qui traitait avec de l'hydromel le peuple assemblé pour délibérer, et qui fut appelé au trône par des voix unanimes, ce Piast renferme en abrégé dans sa personne et dans ses actes toute l'histoire de ces rois honnêtes, généreux et populaires, jusqu'au dernier Piast élu de famille polonaise.

Il est digne de remarque que, dans l'histoire romaine, après l'union des deux races romaine et sabine, un roi, issu du peuple conquis, devint conciliateur et législateur, et revêt un caractère mythique qui a beaucoup d'analogie avec celui de Piast.

Le successeur de Piast, Ziemowid, gouverna en ayant en vue toutes les parties du royaume; puis Ziemomysl distribua l'armée en régiments. Il ne se porte plus au combat comme avec une horde ni une caste : les rois des hordes hunniques, gothiques et léchites partageaient leurs peuples par tribus et non par régiments.

Ainsi donc, le nouvel État est né, et déjà il se développe. La Slavie constitue sa masse, la Léchie sa force organique. Mais cet État, cette nouvelle personne politique, doit avoir, comme chaque individu véritablement historique, sa mission, son but d'existence, qu'il lui faut

pressentir ou prévoir afin d'agir raisonnablement. Le petit-fils de Piast naît encore aveugle, et représente la tendance d'alors de l'État. Au moment où on lui coupait les cheveux et où il allait devenir païen, il pénètre et devine miraculeusement sa destinée. Il reçoit le baptême. Assemblés autour de lui, les chevaliers, en écoutant la parole de Dieu, eurent la même vision de l'avenir, et involontairement ils tirèrent leurs sabres au-dessus du livre des Évangiles; ce geste-là sera visible dans tous les mouvements futurs de leur État, depuis le premier Mieczyslas jusqu'au dernier roi célèbre par le glaive, Jean III. Dans ce moment la Léchie avait pressenti que ses armées polonisées s'appelleraient un jour *Wiara* (la Foi).

Et la Providence avait longtemps préparé les Lechs pour cette nouvelle mission. Tant que l'arche des vérités et de la civilisation reposa en Orient et que des orages grondaient dans les steppes du Volga et du Don, il était nécessaire qu'il y eût au Caucase un peuple belliqueux, indépendant et aimant avant tout la liberté. Il empêcha les Scythes, qui subjuguaient facilement l'Asie, de s'établir en Orient, car il coupait sans cesse leurs communications avec la horde principale et ses camps, il détourna sur l'Europe barbare les Huns et les hordes de leurs alliés. Mais quand la capitale de la foi et des lumières se trouva transportée en Occident, quand l'orage qui menaçait l'humanité ne s'amassa plus sur les steppes d'au-delà du Caucase, mais dans le lointain Orient, quand cet orage s'apprêta à fondre de divers côtés sur l'Europe par les steppes et par la Grèce, alors il fallut pour la civilisation un rempart plus large que

le Caucase, il fallut un camp dans toute la largeur de l'Europe, d'une mer à l'autre, il fallut des défenseurs plus nombreux qu'une horde caucasienne, et les Lechs, anciens portiers des deux parties du monde, abandonnent des portes devenues inutiles, et se fixent en Slavie; là, unis avec une génération nouvelle et nombreuse, ils tirent le glaive à la fois contre l'Orient et le Nord, contre tous les ennemis de la Croix et de l'Église universelle.

Cependant, ceux des Slaves, qui habitaient à l'est et au nord, dans des lieux d'où les Huns s'étaient retirés, et où les Awares n'avaient pas pénétré, conservèrent leur repos et leur liberté. Les communes du littoral de la Baltique, situées sur la lisière du plateau qui se déploie entre les sources des grands fleuves de la Dzwina, du Dniepr et du Volga, avaient moins souffert de l'invasion étrangère; elles s'enrichirent par le commerce, s'accrurent et se changèrent en villes. Sur les bords de l'Ilmen s'éleva Nowgorod-la-Grande, et elle subsista, durant un long temps, comme un Herculanum slave, comme un souvenir de la vie sociale des Slaves à son plus haut degré d'épanouissement. Polock et Smolensk devinrent également des villes. Ces villes, régies par un gouvernement communal, repoussaient leurs voisins de race étrangère, les Finnois et les peuplades d'au-delà des lacs, et elles étendaient leur protection sur ceux de leurs compatriotes qui étaient proches. Aucune d'elles ne parvint à élaborer une idée politique, à s'annexer les autres tribus, aucune n'arrivait à être capitale; et la Slavie, menacée au nord par les Scandinaves, troublée

à l'intérieur par le mélange des Finnois, tourmentée au sud et à l'est par les restes des hordes nomades hunniques et caucasiennes, sentit le besoin de s'unir et l'impossibilité d'accomplir cette union par ses propres forces. Les anciennes traditions assurent que le peuple slave appela lui-même un nouveau maître, un hôte (Gostomysl) étranger, et le chercha outre-mer.

Après la chute des Huns, plus d'une fois déjà les Scandinaves s'étaient montrés au milieu des Slaves. Autrefois on les avait appelés Goths; à cette époque, au nord, les nations les appelaient Warègues, et parmi les Warègues la peuplade des Russes était la plus proche des Slaves. L'état politique et les mœurs des Warègues étaient entièrement les mêmes que chez les Goths; seulement ils possédaient à un plus haut degré encore l'esprit d'aventure et d'entreprise. Les chefs des tribus particulières considèrent la guerre comme l'unique but de leur vie; ils regardent comme le plus grand honneur le titre de roi de la mer, et, montés dans des barques peu nombreuses, ils règnent sur les flots. Leur religion altérée ne promet le séjour du paradis qu'à ceux qui tomberont sur le champ de bataille, et elle enflamme sans cesse leur esprit guerrier. La poésie déifie les guerriers qui ont succombé, et remplit d'enthousiasme les vivants qu'elle entretient toujours dans un état de surexcitation. Aussi arrivait-il fréquemment qu'un Warègue, saisi d'une véritable frénésie de combat, d'une sorte de maladie, s'élançait armé contre tout ce qui l'entourait. Cette peuplade, ainsi élevée pour une guerre perpétuelle, e

dans le mépris de toute autre occupation et travail, était naturellement née pour commander.

Appelé par les Slaves, Ruryk, avec ses frères et un petit nombre de Russes, pénètre sur le territoire slave. Il n'arrive pas pour fonder quelque colonie détachée ou pour conquérir une ville, mais il consent à protéger les communes qui se soumettent à lui, et il promet de les défendre. Livré à des incursions et guerres continuelles, il devient bientôt aisément le souverain de vastes territoires. Si les Lechs à cheval s'étaient répandus par les montagnes et les plaines et avaient évité les forêts et les marais, au contraire les Warègues piétons, venus d'outre-mer dans leurs barques, aiment à se lancer sur les eaux. Ils descendent avec le cours de la Dzwina vers les pays d'au-delà des lacs; en suivant le cours du Dniepr, ils atteignent le Prypec, puis occupent les vallées de la Polésie; enfin, se portant avec le Dniepr inférieur vers la mer Noire, ils se heurtèrent contre l'Empire grec d'Orient.

L'État russe commence à grandir rapidement dans le nord, les Warègues lui servent de lien politique. Le chef des Warègues adopte la religion chrétienne d'Orient, il baptise son peuple et les Slaves, il les fond ensemble, et il se fait le dominateur d'un empire dont la matière est slave, la force organique warègue, et dont l'esprit sera byzantin.

Depuis lors la Slavie, qui a reçu deux éléments étrangers, se partage en deux États : l'un Czecho-Léchite, l'autre Russe; ces deux États en croissant se séparent de plus en plus et finissent par entrer en lutte. Toutefois

le souvenir de l'ancienne unité, de l'ancienne fraternité resta dans la Slavie, et le peuple savait que Rus était le frère cadet de Czech et de Lech.

La Slavie d'au-delà des Carpathes, située sur la route par laquelle tant de nations débordaient du Dniepr sur l'Occident, était plus malheureuse que la Léchie et que la Russie. Nous avons vu comment les Awares l'accablaient et comment enfin la race opprimée prit les armes. Mais là encore les Slaves ne purent aboutir à rien par leurs propres forces. Il leur fallait une tête et un bras étrangers. Une ancienne tradition rapporte qu'un certain Samo, d'origine franque, se mit à la tête des insurgés et trouva sa principale force non dans les Slaves, mais dans les enfants awares qui, poussés à la révolte par leurs mères slaves, combattirent contre leurs pères, comme les mulâtres contre les blancs. Avec la mort de Samo tomba son empire. Délivrés des Awares, les Slaves commencèrent à souffrir de l'invasion des Allemands et des Francs. Charlemagne avait reculé au loin les limites de l'empire des Francs, et, après avoir défait les Awares, il avait pénétré jusqu'à la Pannonie et jusqu'à la Vistule. Ses successeurs s'efforcèrent de conserver ces conquêtes. Parmi les Slaves d'au-delà des Carpathes, une portion du royaume de Samo forma l'État Morave dont les princes de sang mêlé awaro-slave s'étendirent sur le Danube et repoussèrent les Allemands avec l'aide des Czechs et des Lechs. Le plus puissant des princes moraves, Swiatoplug, reçut la foi chrétienne et s'efforça de l'implanter dans ses États et chez ses voisins. La force des armes et la supériorité des lumières donnaient à Swiatoplug la primauté,

une sorte de suzeraineté sur les princes czechs et lechs des deux versants des Carpathes jusqu'à la Vistule. La puissance morave fut éphémère. Comme jadis le Goth Berebistas, et comme le Dace Décébale, ainsi le Morave Swiatoplug ne put asseoir une autorité durable ni fonder un empire. Bientôt ses possessions furent morcelées, lorsque la Slavie transcarpathienne eut été accablée d'un côté par les Magyars, de l'autre par les Allemands.

Ces troubles correspondent à l'époque de l'histoire mythique des Lechs et des Czechs. Ces deux peuplades sœurs ne s'étaient pas encore scindées en deux personnalités distinctes. Les Czechs avaient établi leur siége principal à Prague, et ils avaient aussi de l'autre côté des Carpathes des colonies enclavées dans la Léchie proprement dite. Les Lechs, qui régnaient à Gnesen près des Carpathes et plus tard à Cracovie, avaient également des colonies en Bohême; leur souvenir s'y perpétua dans une célèbre famille, qui forma d'abord un duché séparé, puis resta toujours en opposition avec la race bohême, la famille des Wrzszowic.

Les noms de Lechs et de Czechs se confondaient même des deux côtés des Carpathes. Dans le Caucase et dans la Chrobatie, Lech signifiait encore un guerrier, soit tchèque, soit léchite. Peu à peu le nom de Czech se nationalise à Prague, et celui de Lech sur la Vistule. Le pays situé au milieu, habité par les deux races, ne se lie d'abord intimement ni avec l'une ni avec l'autre.

Cependant en Bohême, après différents troubles intérieurs, un Slave pur (un Piast), Przemyslas, épouse une

Bohême et fonde un empire. Ses successeurs acceptent la religion chrétienne. L'Église métropolitaine, établie à Prague, envoie des apôtres, et par conséquent elle propage son influence spirituelle au-delà des Carpathes jusque vers la Vistule et commence à attirer et lier à la Bohême les populations de ces contrées.

Tel était l'état des choses quand, sous les fils de Piast, les Lechs, poussant leurs conquêtes bien loin au-delà de la Vistule, vers la mer Baltique et vers l'Elbe, concentrèrent de ces côtés leurs forces principales. Au milieu de ces vastes pays, ils se créent un nouveau nid, un nouveau Gnesen sur les bords du lac Goplo, et c'est là que leur premier prince chrétien, Mieczyslas, fonde la capitale politique de la Léchie.

LIVRE II.

LE TRÔNE DE POLOGNE DANS LA FAMILLE DES PIASTS JUSQU'AU PARTAGE DU ROYAUME.

Epoque correspondante à l'histoire de la Léchie jusqu'à Popiel.

Déjà depuis dix siècles le christianisme se répandait par le monde. La parole du fils de Dieu n'était pas un système nouveau, imaginé d'après les données humaines, adapté à des besoins temporaires et aux circonstances, mais elle complétait et élucidait tout l'ensemble des traditions éternelles. Partout, depuis des siècles, on croyait à la chute originelle de l'homme et à son salut futur. Selon l'enseignement du Christ, l'homme, trompé par l'esprit ennemi de Dieu, était tombé dans l'erreur et dans l'infortune. Dès lors le monde devint une maison de correction, et le genre humain en général, tout comme chaque individu en particulier, ne saurait recouvrer son ancien bonheur qu'en revenant à l'état d'innocence. Mais l'homme, aveuglé

par l'erreur, enfermé dans une prison, et soumis à la puissance du mal, ne peut se délivrer par sa propre raison, ni par ses propres forces. Dieu veillait sur lui et l'instruisait par les traditions, et ensuite par la révélation de lois et de rites qui devaient étouffer les passions et purifier les pensées. Enfin, descendant lui-même comme un père vers ses enfants, il daigna prendre l'âme et le corps d'un homme, et après avoir supporté tout ce qu'un homme peut avoir à souffrir de la part du monde et de l'esprit du mal, il mourut, laissant à côté de ses paroles l'exemple de sa conduite, et la preuve que la doctrine du Christ ne dépasse pas les forces humaines.

En retournant vers son père, le Christ laissa à la réunion de ses disciples, à l'Église, le soin de répandre son enseignement, de le faire pénétrer dans le cœur des hommes et dans leur société civile; leur promettant que l'esprit de Dieu, en tout ce qui touche au dogme, révélerait la vérité à l'Église, et parlerait par sa bouche.

Le christianisme se développa fortement durant ces siècles qu'un instinct universel a appelé le *moyen âge*, et de ce milieu il éclaira le commencement et la fin du monde, expliquant les prophéties et manifestant l'avenir. La région intellectuelle du paganisme était semblable à la surface terrestre d'alors, les opinions religieuses y erraient çà et là comme des hordes nomades, les traditions et les systèmes philosophiques surgissaient, se contredisant les uns les autres, à l'instar de ces républiques et de ces royaumes qui grandirent dans une hostilité mutuelle, puis, s'étant affaiblis réciproquement, durent se soumettre au despotisme unique de l'athéisme,

comme à celui de l'Empereur. Toutes ces traditions et ces opinions, en revenant au sein de la foi, comme des enfants qui avaient été enlevés ou avaient fui de la maison, commençaient à reconnaître leur père commun, le foyer domestique et le pays natal qu'elles n'avaient jamais entièrement oubliés. La branche chrétienne pouvait aisément se greffer sur le tronc de l'ancienne tradition, mais il fallait auparavant faire tomber les branches et les feuilles sauvages, c'est-à-dire les coutumes, les habitudes et les institutions du paganisme.

A l'Occident, le Romain orgueilleux, habitué à commander, plongé dans le luxe et la débauche, s'irritait contre ces apôtres qui prêchaient la pauvreté et l'humilité; tantôt il les jetait en pâture aux bêtes féroces, tantôt il remettait à plus tard les discussions religieuses, et il eût bien voulu n'avoir plus à y penser jamais, car elles dégoûtaient ses lèvres des mets et lui empoisonnaient le vin. Le peuple, accoutumé à ses dieux, occupé de spectacles, étourdi par les déclamations des rhéteurs, s'indignait de ce que l'on interrompait ses plaisirs. Les lois romaines, qui dérivaient de l'état politique du paganisme, sévissaient contre les confesseurs d'un dieu qui n'avait pas été honoré du droit de cité au Panthéon, et elles s'acharnaient contre les rebelles qui niaient la divinité de l'Empereur. Le christianisme lutta longtemps et avec lenteur contre les individus et contre l'État. Les Barbares vinrent à son secours, ils brisèrent les anciens dieux, pillèrent les temples, ruinèrent les richards, vendirent les rhéteurs comme

esclaves, et ayant fait place nette pour l'Église, ils acceptèrent eux-mêmes le baptême.

Dès lors l'Église, s'étant rendue indépendante à l'Occident, fut à même d'agir librement. Déjà dans l'Évangile se trouvait le germe de l'unité future, car déjà du temps des Apôtres l'explication du dogme et l'organisation appartenaient à l'assemblée universelle, sous la direction des Anciens et sous l'autorité des premiers apôtres qui avaient été les plus rapprochés du Christ. L'évêque, successeur du chef des apôtres, se fixe à Rome et devient l'expression de cette unité et la tête de l'Église; aux temps de Grégoire le Grand, cette unité s'affirme dans l'organisation et dans l'action extérieure de l'Église, dont le pouvoir ne relève que d'elle-même.

Les Barbares, pleins d'âme et de vie, deviennent les plus zélés disciples de la foi, et les défenseurs de l'Église. Ils ont senti une idée politique dans l'esprit de l'Église, et ils vont la développer d'après les nouvelles formes.

Nous connaissons déjà les idées, le cœur et la force des Goths et des Germains. Quoique baptisés, ils ne furent pas pour cela tous des saints. Tandis que des disciples isolés donnaient l'exemple des vertus chrétiennes, la masse du peuple, soit qu'elle eût une compréhension insuffisante de la doctrine chrétienne, soit qu'elle ne la pratiquât pas rigoureusement, la professait et la propageait à sa manière barbare. Trop souvent le Goth et le Franc implantaient les nouveaux dogmes à la pointe de l'épée et de la lance, et n'employaient la croix que comme un étendard pour l'assaut. L'Église occidentale, *en même* temps qu'elle répandait le dogme intact de

la foi, déployait un esprit entreprenant, parfois violent et empreint de paganisme. Cet esprit s'emparait souvent des prêtres et des évêques. Il n'était pas rare de les voir célébrer la messe dans leur armure, et se rendre, l'épée à la main, aux lieux miraculeux.

Dans l'Orient, l'Église rencontra d'autres difficultés. L'Occident était le camp et le tribunal du paganisme; l'Orient était son académie. Là reposait toute la force, ici toute la raison du paganisme. D'immenses systèmes de philosophie, une littérature d'une excessive abondance, issus du paganisme et imbus du paganisme, remplissaient l'esprit des Grecs. Les philosophes, ayant perdu depuis longtemps tout sentiment moral, ne voyaient déjà plus aucune différence entre le bien et le mal; ils s'enorgueillissaient de ce qu'ils pouvaient avec une égale facilité retourner chaque raisonnement sous ses deux faces. Les rhéteurs introduisirent par conséquent des discussions vides. Les juristes ne voyaient plus où chercher les bases du droit; et ils finirent par s'accorder sur ce point, que le seul axiome qui soit certain dans le monde moral, c'est *la force*, l'Empereur; que le seul droit, c'est ce qui plaît à l'Empereur.

Les Grecs ne se jetèrent point violemment sur les apôtres, mais ils les écoutèrent avec indifférence, comme les discoureurs ordinaires des rues. Quand ils virent que le peuple se convertissait de plus en plus nombreux à la foi nouvelle, ils la défièrent à la discussion. Alors une masse inouïe d'écrits et de paroles commença à découler des plumes et des lèvres de ces gens exercés de vieille date dans la sophistique; et ces scoliastes, qui ne

s'intéressaient aucunement à la question du but que devait poursuivre la vie terrestre, non plus qu'à celle de la vie future, s'enflammèrent dès qu'on en vint à une lutte de syllogismes. Cet esprit scolastique influa même sur l'Église. Il en résulta que dans l'Orient il y eut de plus en plus de conciles, de moins en moins de propagande; de plus en plus de docteurs, de moins en moins de martyrs. Les prêtres s'appelèrent des philosophes. On oublia que le christianisme n'est pas une science, mais une action, que, suivant le Christ, il faut, à l'encontre de ce qui se passe dans l'enseignement séculier, commencer par pratiquer les dogmes avant de chercher à les comprendre.

Ainsi toutes les passions, toutes les habitudes païennes de l'Orient se renfermèrent dans l'école, mais il leur manquait la force de se produire dans le monde et d'agir. Cette force, elles la trouvèrent enfin dans le pouvoir politique, dans l'empereur de Constantinople.

La querelle au sujet du patriarcat agita le clergé byzantin de la capitale. Aucun des candidats présentés n'obtenait l'unanimité. L'un d'eux, Photius, élevé au milieu des riches bibliothèques de l'empire, était un Grec dans toute la force du terme, savant, sophiste, rusé, courtisan : il se concilia la faveur de l'empereur Bardas, et, malgré la résistance de ses adversaires, ayant reçu pour la forme en une seule fois toutes les consécrations, il devint patriarche. Ce fut un scandale universel qui fut une occasion de violences et de crimes. Le clergé en appela au jugement de l'Église, aux autres patriarches, et au chef des églises occidentales, au pape. Ne

pouvant tromper par ses mensonges, ni effrayer par ses menaces Nicolas, évêque de Rome, Photius résolut de se séparer de l'Église. Il cherche un prétexte, il rallume la dispute sur la procession du Saint-Esprit, et, ayant entraîné avec lui une partie du clergé, il explique le dogme d'une manière opposée à Rome, et avec l'aide de partisans gagnés à sa cause, et l'appui de l'autorité de l'Empereur, il sépare l'Église orientale d'avec Rome.

Ce débat n'était qu'un prétexte, mais l'Empereur se flattait que le schisme lui donnerait le pouvoir absolu sur l'Église, qu'il recouvrerait ainsi une partie de l'ancienne autorité impériale, plus d'une fois ébranlée par les édits des conciles. Désormais, en effet, les patriarches, n'ayant plus l'appui de l'Église universelle, sont réduits à rechercher la protection du pouvoir civil, et deviennent en réalité ses esclaves. Néanmoins la vanité byzantine se réjouissait d'avoir une Église particulière.

Mais l'on vit bientôt que les dissentiments qui avaient amené le schisme devaient par la suite le disloquer et le pourrir comme un membre séparé du corps. Quel moyen y avait-il de remédier à ces désaccords? L'assemblée universelle de l'Église une fois rompue, qui devait décider de l'interprétation des dogmes? Les empereurs et les patriarches se virent dans la nécessité de fermer la bouche à leur Église, de l'empêcher de penser, par crainte des idées et des paroles dangereuses. Non-seulement on abolit les délibérations libres et l'on transforma le concile en commission gouvernementale sous la présidence de l'Empereur, mais l'on bannit de l'Église l'instruction : les prédications cessèrent, on n'enseigna

même plus le catéchisme. Le christianisme orients .privé de parole et de pensée, ne confessait le Christ qu par des cérémonies, des emblèmes, des formes ext rieures. Au lieu de propager les dogmes, on arrê l'expansion de l'Église, on recula jusqu'à l'immob lisme de l'Ancien Testament. Il est à noter que l'Églis qui avait abusé de la discussion et créé par là u schisme, une fois que le mal eut été accompli, fut cor damnée au mutisme pour les siècles; et de nos jou elle ne se défend que par le glaive impérial.

C'est ainsi que l'Église universelle se scinda dans l temps même où le christianisme se répandait le plus ac tivement parmi les Slaves.

Les Slaves avaient conservé les traditions religieuse immémoriales. Ils avaient la connaissance du Die unique, créateur de tout ce qui existe, mais il n'avaient jamais ouï parler de rapports entre Dieu et le hommes; il n'existait donc chez eux aucune mythologie car la mythologie est une corruption de la religion ré vélée. C'est en vain qu'on y chercherait une théogonie ou un récit des actions des dieux, des demi-dieux et de héros. Cependant le passage et le long séjour des Kimrys des Celtes, des Germains et des Goths dut influer sur le conceptions primitives d'un peuple opprimé. Les Slave empruntèrent des dieux aux nations victorieuses e tombèrent peu à peu dans l'idolâtrie. Ils adoraien leur dieu le plus ancien et le plus sublime sous diver noms, mais ils le présentaient comme un dieu mysté rieux, caché, inaccessible au regard, à la pensée et au prières des mortels. Ils honoraient les dieux emprunté

par eux à l'étranger, sans se demander leur provenance, leur nature ni leur histoire. Et c'est une nouvelle preuve que ces dieux ne sont pas issus des traditions nationales du peuple, mais que le hasard seul les a rassemblés sur ce sol et placés sur les autels. La tradition vivante slave donna à ce nouveau culte sa couleur particulière. S'appuyant sur les traditions de Dieu et du mauvais esprit, les Slaves partagèrent toutes les divinités secondaires en bonnes et en mauvaises, blanches et noires ; chacun même des petits dieux était présenté sous un double aspect, irrité et bienveillant, à moitié blanc, à moitié noir. Cette dualité forme le caractère dominant et spécial du paganisme slave.

Il est dès lors facile de comprendre pourquoi les pays slaves frontières, les plus éloignés du centre de leurs établissements, étaient les plus riches en dieux. Les principaux sanctuaires se trouvaient sur le bas Dniepr, près de la grande route des nations, sur l'Elbe, dans le voisinage des Saxons païens, et aussi dans l'île de Rügen, soumise aux invasions et à l'influence des Goths. Les descriptions qui nous sont restées de ces temples, et les nombreux monuments de l'ancien culte trouvés à Prilwitz, nous montrent que ces dieux provenaient de Scandinavie et d'Occident. Quelques-uns étaient grecs, avec des inscriptions grecques, et avaient sans doute été achetés à des marchands byzantins.

On peut diviser la théologie slave en trois parties. La première, *spirituelle*, comprend le dogme unique d'un dieu qui est resté dans la mémoire et dans l'instinct du peuple slave, mystérieux et caché comme l'origine et

l'avenir de la Slavie. La seconde partie, *temporelle*, est idolâtrique : le Panthéon slave est l'expression de l'état politique des peuples. Les dieux huns, germains, grecs, fondus en divers métaux par des mains étrangères, recevaient les hommages des Slaves, tout comme les divers chefs et rois étrangers. Quelquefois, par esprit d'imitation, le Slave se taillait un dieu dans un arbre de son pays natal, sur un modèle étranger, de même que parfois il se choisissait un chef dont l'autorité éphémère était vite dissoute. On ne concevait entre les dieux aucune hiérarchie, aucune dépendance, pas plus qu'entre les tribus et les communes. La troisième partie, c'est-à-dire l'application de la religion aux besoins de la société, ou partie *ecclésiastique et sacramentelle*, était comme une parodie des cérémonies et des mystères de la vraie foi. Les cérémonies proprement dites et les offrandes étaient également imitées des étrangers. Un clergé se forma sur les frontières, à Arcona et sur l'Elbe, mais il ne se constitua point en corps organisé et ne put agir sur les tribus établies vers le centre. On sait qu'au temps des Piasts, on connaissait une sorte de baptême païen, qui consistait dans la coupe des cheveux à un certain âge.

Le mariage ou plutôt la polygamie se consacrait par des cérémonies et des chants, dont les restes sont parvenus jusqu'à nous, et qui doivent être fort anciens, car ils ressemblent aux cérémonies des temps les plus reculés de la Grèce et du Latium. Les superstitions et la magie étaient doubles, blanches et noires; c'étaient des bénédictions et des malédictions, des amulettes et des sorti-

léges. Jusqu'à présent les Slaves en ont conservé le souvenir et l'usage, et les ont embellies dans leurs contes et leurs poésies. Le christianisme avait détruit les idoles et leur culte public, mais il ne pénétra pas dans les retraites de la superstition. Aucun peuple en Europe n'est aussi versé que les Slaves dans la connaissance des propriétés médicinales des êtres organiques, de l'influence du temps et de l'atmosphère. Le secret obstiné dont on couvre ces mystères assure encore de longs siècles d'intégrité à ce centre de la bonne et mauvaise science.

Depuis nombre de siècles, les apôtres visitaient la Slavie et les peuples qui l'habitaient. Depuis longtemps l'Église comptait au nombre de ses premiers docteurs le Slave saint Jérôme. Dans la Mœsie, prospéraient plusieurs diocèses dirigés par des évêques. Mais toutefois, dans le fond de la Slavie les conversions n'avaient été que partielles et accidentelles. Ce n'est qu'au neuvième siècle que commence à se former réellement l'Église slave. Saint Cyrille et saint Méthode parcoururent les steppes des Khazars, baptisèrent les Bulgares et y introduisirent l'écriture. Par la suite, Swiatoplug de Moravie reçut le baptême et entreprit de relever, en Mœsie et en Pannonie, l'ancien christianisme, étouffé par les Awares. Son exemple et son influence entraînèrent les Bohêmes. Ceux-ci envoyèrent des apôtres au-delà des Carpathes, et bâtirent à Cracovie des églises où se réfugia, après la chute de la Moravie, le christianisme qui en avait été chassé. Déjà, avant le baptême de Mieczyslas, l'évêque Jordan avait introduit le christianisme au-delà de la Vis-

de l'Allemagne ; ils se firent les apôtres et parfois les défenseurs de leurs frères païens d'au-delà des Carpathes et de Silesie. Mieczyslas, s'étant fait baptiser, put, dès ce moment, demander à l'occasion l'appui des Bohêmes ou de l'Empire ; il put propager lui-même la foi sur l'Elbe et l'Oder, et incorporer dans son Église et dans son État les païens de ces pays refoulés par les Allemands.

Mieczyslas trouva le siége principal du pouvoir des Piasts transporté au-delà de la Vistule, sur le lac Goplo, dans un nouveau centre. Les Lechs incorporés dans la tribu slave des *Polaniens* s'appellent Polonais. Il est difficile de déterminer avec précision jusqu'où s'étendaient les possessions de Mieczyslas ; car ni la Pologne, ni les nations voisines, n'étaient encore réellement venues au monde, ni n'étaient des corps distincts, jouissant d'une vie propre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Grande-Pologne, la Mazovie et une partie de la Silésie jusqu'au-delà de l'Oder s'étaient déjà plus étroitement unies sous le gouvernement des Lechs. La Petite-Pologne, vers les Carpathes, subissait également l'influence de la Léchie et de la Bohême. Les Ruthènes avaient pénétré par la Polésie jusqu'au Bug et au San. Du côté des lacs les Prussiens et la Lithuanie harcelaient la Mazovie. Au-delà de l'Oder, sur l'Elbe et vers l'embouchure de la Vistule, des peuples slaves païens guerroyaient ou s'alliaient tour à tour avec les Bohêmes et la Léchie. Comme aujourd'hui encore dans le Caucase, il est difficile de déterminer la frontière entre les Lechs et les Circassiens, de même, il semble que l'État de Mieczyslas grandissait ou diminuait à tout moment. Une victoire

ou une defaite lui gagnait ou lui enlevait des vassaux ou de nouveaux sujets. L'état moral de la nouvelle Église était pareillement incertain et sans personnalité propre. Le christianisme occidental, actif dans sa propagande, et assuré de la voir réussir, nommait souvent des archevêques et des évêques *in partibus infidelium*, leur désignant des diocèses dans des pays qui étaient encore à convertir. C'est ainsi que l'on confia à l'archevêque de Hambourg toute la Scandinavie païenne, à celui de Magdebourg, la Slavie, à laquelle, d'autre part, les évêques en deçà des Carpathes prétendaient avoir également droit. Quand Mieczyslas vient à fonder des églises en Grande-Pologne, en Silésie, en Poméranie, il est obligé de les soumettre à l'autorité de pasteurs étrangers. Il n'existe pas de centre chrétien dans la Léchie. Cette religion nouvellement introduite reste sous la double influence de l'Orient et de l'Occident.

L'Église d'Orient s'appuyait, comme l'on sait, surtout sur le pouvoir temporel, et cherchait aussi un soutien dans la nationalité politique temporelle. Pour attirer à elle et pour s'attacher plus fidèlement les peuples, elle mit en usage la liturgie et les cérémonies dans l'idiome national slave. Cet usage oriental pénétra en Pologne par la Bulgarie et la Bohême. L'Église occidentale, confiante dans sa force, n'avait pas besoin d'employer les moyens politiques. Désireuse de conserver les dogmes dans leur pureté, elle reconnut la langue latine pour langue liturgique et gouvernementale de la Chrétienté. Cette différence de rite, superficielle en apparence, entraîna des

résultats importants. Les Slaves, consacrés prêtres du rite romain, durent apprendre le latin, et virent s'ouvrir devant eux tout le passé, toute la littérature latine profane et sacrée. Obligés de prêcher et d'instruire, ils incorporaient dans la langue nationale de nouvelles pensées et de nouvelles idées, la travaillaient et en perfectionnaient la forme, de sorte qu'avec le temps elle devint une langue littéraire. Au contraire à l'Orient, un prêtre slave, en acceptant les formules traduites en slave, ne sentait pas le besoin d'apprendre le grec, il le négligeait et se privait des moyens de s'instruire.

Telles étaient les difficultés morales et politiques au milieu desquelles se trouvait Mieczyslas. Couvert par sa parenté du côté de la Bohême, il tourna ses armes vers les pays riverains de l'Elbe et de l'Oder. Là régnaient des principicules slaves, des Lutyces, des Serbes, des Wilks, également hostiles aux Allemands, aux Bohêmes et aux Polonais. Les margraves allemands occidentaux faisaient des incursions chez ces païens; Mieczyslas s'efforçait de les réunir à ses États. Le prince polonais, comme membre de la Chrétienté, se reconnut vassal de l'Empereur pour les possessions qu'il avait sur l'Oder; ayant acquis par ce moyen la protection légale des Allemands, il put y fonder en toute sécurité sa domination. Pour assurer sa propre indépendance contre le pouvoir impérial, il se mêla aux affaires intérieures de l'Allemagne. Dans les dissensions qui suivirent la mort d'Othon, il prit le parti du prétendant Henri contre le second, puis le troisième Othon. Il fit enfin sa paix avec l'Empereur, et en reçut du secours contre les

Bohêmes et les Lutyces; lui-même il aida l'Empereur dans sa guerre contre les païens du Brandebourg. Ainsi occupé des affaires du Nord, il n'eut pas le temps de résister aux Ruthènes qui prirent le Czerwiensk (ou pays rouge), Przemysl, et vinrent s'appuyer au Bug inférieur et au San. Mieczyslas mourut en 992. Il laissa de Dombrowka deux fils, Boleslas et Wladyboy, et de sa seconde femme Oda, fille d'un margrave occidental, plusieurs fils et filles, dont il maria l'une au roi de Danemark, et la seconde au prince de Hongrie.

Boleslas le Grand.

Le Piast Mieczyslas n'avait pas eu d'héritier de ses nombreuses femmes païennes. Les vastes territoires qu'il gouvernait allaient se trouver sans chef, l'autorité s'écroulerait, la Léchie était menacée de dissolution. L'État païen avait épuisé sa vie et ne pouvait plus continuer à se soutenir par ses propres forces. Mais la chrétienne Dombrowka donna un fils à Mieczyslas. Cet enfant devait devenir le maître de la Léchie et, en même temps, l'exécuteur des dernières volontés de son père. Il va manifester la nouvelle tendance de l'esprit polonais. Après un roi législateur la Providence envoie un roi homme d'action; son caractère sera la force, sa mission sera une action continuelle, irrésistible et violente.

Après la mort de Mieczyslas, son héritage, considéré comme une propriété selon les idées païennes, devait revenir à ses fils. L'esprit chrétien s'opposait à cette manière d'agir. Selon l'idée chrétienne, l'État est un être moral, une personne dont la volonté est l'essence du pouvoir. Le christianisme renfermait donc le germe de l'unité politique; mais, comme il ne s'était pas encore développé, il faudra des siècles avant que de nouvelles idées passent dans les mœurs et dans les lois. Boleslas, esprit plus élevé que ses contemporains, comprit d'intuition qu'il n'était pas permis de partager la Pologne. Il voulut être son seul roi. Il expulsa du royaume par la force ses cohéritiers. Comme homme d'action, il tourna d'abord son attention sur les moyens d'agir, sur le trésor et l'armée. Il organisa l'impôt, il introduisit dans l'armée des améliorations à l'instar des Allemands, contre lesquels il avait déjà souvent combattu. S'étant ainsi renforcé à l'intérieur, il commença à agir de tous les côtés de la Pologne, vers la Polésie, vers les Carpathes, vers le Pojezierze (ou la contrée des lacs) et vers l'Allemagne.

Les Ruthènes s'étaient étendus en Slavie avec la même facilité que les Lechs et les Bohêmes. La vieille Ruthénie était pour eux ce vieux Gnesen mythique des Carpathes alors oublié. De là ils pénétrèrent à Nowgorod, que l'on peut appeler la Cracovie ruthène, enfin ils transportèrent leur capitale à Kiew, qui est leur nouveau Gnesen. C'est une remarque digne d'une sérieuse attention, que les Ruthènes aussi bien que les Lechs établirent leur centre au milieu de la même tribu slave, au milieu des *Polaniens*

dont une partie habitait auprès du lac Goplo, et l'autre aux bords du Dniepr. La ville même de Kiew, appelée dans les langues orientales *Kuyab*, en grec Κουϊαβαχ, est certainement sœur de Kuyawy, antique colonie des Polaniens, près de Gnesen.

Mais, en Bohême et en Léchie, Przemyslas et Piast s'emparèrent du pouvoir, et, comme Slaves, ils relevèrent dans la capitale la nationalité et les mœurs slaves. La Ruthénie ne trouva pas de Piast ! La tribu des Russes Warègues, bien qu'elle perdît vite sa langue et adoptât les mœurs slaves, conserva néanmoins le pouvoir gothique sans altération et sans discontinuité, et, avec les progrès du temps, elle l'agrandit et le renforça, en étendant les frontières de l'État. Déjà du temps de Mieczyslas, la Ruthénie se saisit de toute la Polésie.

Le grand pays polésien, situé entre les lacs, le Dniepr, le plateau Volynien et le Bug, était le centre, sinon organique, du moins géographique de la Slavie. Dans ces profondes solitudes et dans ces marais, on sentait moins la domination des envahisseurs étrangers ; ils s'y engageaient rarement et pour peu de temps. La nationalité slave, menacée de toutes parts, trouva un refuge dans ces endroits d'où l'aurochs n'a pas encore disparu. Tandis que les populations slaves limitrophes combattaient déjà depuis longtemps, avaient des chefs et étaient connues des étrangers, il se trouvait en Polésie des tribus presque inconnues même à leurs compatriotes, sans chefs, sans circonscriptions politiques, et souvent sans noms particuliers. Cependant ce pays était peuplé. Toutes les hordes qui y pénétraient y rencontraient des

populations et des colonies. On peut inférer du géographe de Ravenne qu'un grand nombre de bourgades s'étendaient sans interruption du Bug au Dniepr.

De même que les Slaves de l'Elbe et de l'Oder se trouvaient dans une situation périlleuse entre l'Allemagne et la Pologne, ainsi la Polésie était ballottée entre la Pologne et la Ruthénie. Seulement, les peuplades sauvages des Mysz, des Wilks, des Wols et des Obotrites, menacées des deux côtés par la foi chrétienne et du côté de l'Allemagne par des agressions étrangères, y opposaient une énergique résistance qui devait se terminer ou par leur extermination ou par leur incorporation dans les autres États; tandis que les peuplades établies en Polésie, les Radymicziens, les Wiatycziens, les Doléniens, les Luczanes, les Smolenskiens, sans chef, sans unité, se soumettaient tour à tour à leurs frères Polaniens des bords de la Vistule ou des bords du Dniepr, avec lesquels, quoiqu'ils commencent à différer de religion, ils restent toutefois unis par les mœurs et par la langue.

Le parler de tous les Slaves est homogène, comme s'il eût jailli d'un même verbe. Il se divise en deux langues principales dont l'existence date de plus loin que les temps historiques. Il serait vain de rechercher quelle est la plus ancienne et quelle est la plus jeune; ce sont deux jumeaux venus ensemble au monde de l'histoire, et qui ne diffèrent entre eux que comme un frère blond de son frère brun, bien qu'ils soient tous les deux du même père et de la même mère. Chacune de ces langues s'est fractionnée, avec le temps, en un grand nombre de dialectes, n'ayant qu'une seule âme, qu'un seul esprit inté-

rieur et ne différant entre eux que par la structure extérieure, par l'accent et par l'intonation. C'est à tort qu'on a voulu nommer une famille de dialectes langue méridionale et l'autre langue septentrionale, ou rattacher la première aux Antes, la seconde aux Slaves, ou bien celle-ci aux Lécho-Bohêmes et celle-là aux Ruthènes, car elles ne correspondent ni à des situations géographiques ni à des divisions politiques. Les dialectes de la première langue étaient parlés par les Chrobates, les Polaniens, les Mazoviens, les Lutyces, les Sorabes des bords de l'Elbe et les Poméraniens ; la seconde était employée par les Sorabes du Danube, les Croates, les Bulgares, les Krywiczaniens, les Nowgorodiens. En Polésie, le dialecte, intermédiaire entre la première et la deuxième de ces langues, resta plus pur, plus rapproché du vieil esprit slave.

Les Slaves ne souffraient pas de nouveaux-venus dans leurs fourmilières ; leur langue admet avec difficulté les mots étrangers, car toujours elle sent qu'ils sont impropres, elle les considère comme des mots bas et les repousse le plus qu'elle peut. Les Ruthènes, bien qu'ils aient apporté une langue étrangère et baptisé de noms étrangers les localités slaves, perdirent promptement leur langue et oublièrent ces noms étrangers. Il en advint de même des Lechs. Avec le temps, les dialectes, se polissant de plus en plus, divergèrent davantage. A l'époque de Boleslas, ils étaient encore tous très-rapprochés les uns des autres et se ressemblaient.

Vladimir, en étendant sa domination sur la Polésie et en s'en déclarant le souverain, ne trouva de résistance

nulle part. Il lui était difficile d'implanter l'autorité ruthène dans ces peuplades divisées et de relier à sa capitale les bourgades soumises. La force organique pouvait venir seulement de la foi nouvelle. Ce qui est singulier, c'est qu'elle ne fut propagée qu'avec négligence et superficiellement. On y voyait, il est vrai, apparaître des églises et un clergé, et il semble que le peuple écoutait sans répugnance les nouvelles prières récitées en slave, mais il le faisait aussi sans enthousiasme. L'Eglise grecque ne compte en Polésie aucun martyr, et n'y trouva pendant longtemps aucun défenseur. La masse de la nation resta indifférente au christianisme, et ce n'est que plus tard, quand commença la lutte entre le rite grec et le rite latin, que la Polésie s'éveilla et commença à prendre part aux disputes religieuses.

Dès le commencement de son règne, Boleslas vit l'empereur Othon III occupé à guerroyer contre les Slaves païens ; il expédia des secours aux Allemands, se ménageant leur amitié comme Mieczyslas ; et il tourna toute son attention vers la Ruthénie.

Depuis longtemps il y cherchait des alliés contre le puissant Vladimir ; il donna sa fille en mariage au fils de celui-ci, Swiatopolk, et envoya avec elle l'évêque de Kolobrzez (Colberg), Reinhard, qui, allant sur les traces des martyrs saint Boniface et saint Bruno, s'efforça d'introduire le rite romain en Ruthénie. Mais Swiatopolk, qui pensait plus au pouvoir qu'à la foi, provoqua une révolte contre son père, fut pris et jeté en prison avec l'évêque. Boleslas chercha des alliés politiques contre Vladimir et appela à son secours les nations des steppes,

Le grand steppe, qui s'étend de la mer Caspienne jusqu'au pied des Carpathes, ne resta pas désert, même après le passage des Awares, des Lechs et des Czechs. De nouvelles hordes y apparurent. Pour comprendre leur composition et leur action, il faut ne jamais perdre de vue trois nations : d'abord la race scythe, qu'on appelle hunnique ou finnoise occidentale ; puis la race turque dont une partie fut soumise par les Awares, enfin la race caucasienne. La race turque, dans laquelle on croit qu'il se trouvait des Ires (Azes) caucasiens, s'enfonçant vers le nord, subjugua une masse de peuplades finnoises qui erraient alors sur les bords des rivières Tawda, Tura, Cziusowaya et le bas Irtych (1), et dont les débris s'y trouvent encore (sous le nom général d'Ostiaks). Avec cette horde les Turcs s'ébranlèrent du pays de Iougra vers l'an 887, traversèrent les steppes, tournèrent Kiew et tombèrent, par le chemin des Awares, sur les Slaves transcarpathiens. Ils refoulèrent les Bulgares, s'établirent dans une partie de l'ancienne Moravie, et, opprimant les Slaves d'une manière inouïe, faisaient des incursions au cœur de l'Allemagne jusque vers la Suisse. Leur conversion au christianisme les adoucit et les fixa. Mieczyslas s'unit par des liens de parenté avec leur prince Geyza.

Sur les traces des Magyars, s'avancèrent des rives du Volga les Pieczyngues (Petchenègues ou Patzinaces),

(1) *Lehrberg*. Untersuchungen zur Erlœterung der aeltern Geschichte Russlands, c'est-à-dire : Recherches pour éclaircir l'ancienne histoire de la Russie, par Lehrberg. Pétersbourg, 1816. Voy. *Klaproth*, Mémoires relatifs à l'Asie. Paris, 1826. vol. 1, p. 116 et suiv.

appelés aussi Kumans et Polowces. Cette horde se composait aussi de plusieurs nations : 1° des Pieczyngues proprement dits, peuplade finnoise dont les débris se trouvent encore en Sibérie (1) ; 2° des Turcs appelés Kumans; 3° de la race caucasienne dominante, des anciens Czechs appelés maintenant Circassiens. Cette horde appuyait une de ses ailes au Caucase occidental, siége des Circassiens, occupait, par son centre, le steppe et la presqu'île de Crimée, et de son autre aile, joignait les Magyars. Derrière cette horde de Pieczyngues, s'avançait une troisième horde, la plus nombreuse et la mieux organisée, connue sous le nom de Khazars, composée de Finnois orientaux, des Turcs appelés Ougres ou Oures et de la peuplade caucasienne dominante des Lesghines. Dans cette horde formée de peuples qui diffèrent par la race, la religion et les mœurs, la peuplade prépondérante professait la religion juive, ce dont il n'y a pas lieu de s'étonner, car il y a jusqu'à présent au Caucase des peuplades de religion juive, mais qui, sauf la foi, n'ont rien de commun avec les Juifs.

Les Khazars, vers l'an 884, refoulèrent les Pieczyngues vers l'Occident et les jetèrent sur la horde des Magyars ; ils occupèrent au loin le steppe jusqu'au Don, et, s'avançant vers le nord, ils rencontrèrent les Ruthènes qui, vers le Dniepr inférieur, se trouvaient voisins des Pieczyngues.

Ce bref coup d'œil sur les hordes fait voir combien se

(1) *Klaproth.* Voyage au mont Caucase et en Géorgie. Paris, 1823.

trompent les écrivains qui y voient de nouvelles races distinctes, sorties on ne sait d'où, comme de dessous terre. Il est facile d'expliquer pourquoi il est resté tant de descriptions diverses de la physionomie et des mœurs de hordes tellement différentes ; pourquoi les Kumans se trouvent au milieu des Magyars et aussi au milieu des Pieczyngues, et s'unissent avec la même facilité aux Khazars; pourquoi les peuplades prépondérantes de ces hordes sont formées d'hommes blancs, beaux et de haute taille, avec des guerriers robustes et braves, et un peuple trapu, brun et à petits yeux ; car, partout le peuple était de la race finnoise, les guerriers de celle des Turcomans, et les chefs de race caucasienne. C'est la dernière fois que les nations du Caucase ont donné des chefs à des hordes puissantes, mais nomades et errantes. Seuls, les Magyars, ayant subjugué les Slaves cultivateurs et accepté la foi chrétienne, constituèrent un Etat. Le sort des Pieczyngues et des Khazars fut semblable à celui des Slaves de l'Elbe et de l'Oder.

On peut dire que la constitution de l'État hongrois compléta l'organisation de cette partie de la Slavie. Les Caucasiens s'établissent sur les Carpathes; les Ires dominent au centre, les Czechs d'un côté des montagnes et les Lechs de l'autre. Leur mission commune et un esprit identique les unissent sans interruption pendant des siècles par une sympathie singulière, et les rassemblent plus d'une fois sous une même couronne. Malheureusement une grande masse de Turcs et de Finnois, arrivés avec les Magyars ou survenus par la suite, entourèrent la race hongroise, et ne la laissèrent pas se mêler aux Sla-

5

ves. Les Hongrois ne purent produire de Piast, ils le cherchèrent souvent, et ils l'attendent encore.

Excités par les Polonais, les Pieczyngues furent battus par les Ruthènes. Les auxiliaires païens qui se trouvaient dans l'armée polonaise étaient tellement indisciplinés et sauvages, que Boleslas lui-même dut ordonner leur extermination. N'ayant pu réussir contre Vladimir, il conclut la paix avec lui.

Cependant le prince bohême Boleslas II, ayant donné refuge au prétendant chassé par son frère Boleslas Ier, envahit la Pologne, s'empara d'une partie de la Silésie qu'il remit au prétendant, et, en son propre nom, plaça de fortes garnisons dans la Chrobatie léchite et dans la ville de Cracovie. Le prince polonais, sans cesse occupé à guerroyer contre les Slaves de l'Elbe et de l'Oder, et à secourir l'Empereur, ne put résister victorieusement aux Bohêmes, et c'est en vain qu'il assiégea Cracovie et lui donna l'assaut.

Sans se laisser abattre par ces expéditions infructueuses, Boleslas s'appliqua de nouveau à l'organisation intérieure, afin de grouper et consolider les forces de la nation avant de les tourner contre l'extérieur. Il y travaillait par l'esprit et la pensée. Il établit les rôles de l'armée, répartit les impôts, organisa les diocèses et décréta des peines rigoureuses contre ceux qui abandonnaient la religion chrétienne et qui violaient les prescriptions de l'Église. Il punissait de mort les apostats, et faisait arracher les dents à ceux qui violaient le jeûne. Pour instruire le peuple, il fit venir des prêtres ; il en avait toujours un à ses côtés comme conseiller politique. Il

fonda des couvents et les peupla de moines dont la vie devait servir d'exemple. Enfin, il envoya demander au pape la couronne, pour être sur le même rang que les autres princes chrétiens. Cette démarche échoua. Les Allemands arrêtèrent ses envoyés. Le Siége apostolique, qui avait peu de confiance dans ce chef barbare et dans son armée sauvage, lui refusa le titre honorifique de roi.

Tandis que Boleslas était plein de ces pensées, la Providence, au milieu de tant de difficultés, lui envoya comme aide un homme dont le séjour en Pologne fait époque, et dont la vie mérite l'attention particulière de l'historien, car en elle se résume l'histoire de l'Église contemporaine, et de la Pologne d'alors. Cet homme est saint Adalbert : par lui nous pouvons connaître ses prédécesseurs et ses successeurs dans l'apostolat, tels que les saints Bruno, Boniface, Cyrille, Méthode, Jacek, Josaphat; c'est par les œuvres de saint Adalbert et sa biographie que l'on peut le mieux se faire une idée de l'histoire moins connue de ces hommes méritants et modestes.

Adalbert était Bohême de naissance, fils du puissant prince de Lubik, voisin des Polonais. Voué dès l'enfance à l'état ecclésiastique, prêtre exemplaire, poète slave chéri du peuple, il propageait la foi par ses prédications et par ses chants. Déjà il avait acquis de la gloire et de la renommée, déjà on le demandait pour évêque, quand, sentant le besoin d'étudier davantage, il se fit humblement l'élève de Nilus. Celui-ci l'envoya à Rome. Dans le silence du couvent, vêtu du froc, le moine slave commença à briller par sa sainteté et ses

miracles. Les habitants de Prague l'appelèrent; l'autorité ecclésiastique lui ordonna de revenir aussitôt chez ses compatriotes, pour qu'ils fussent évangélisés par quelqu'un qui connaissait leurs usages et leur langue. A peine eut-il pris possession de son évêché, qu'il distribua tous ses biens aux pauvres et aux couvents, ne s'en réservant qu'une faible partie. Il mena sévèrement son clergé et gouverna activement son église. Mais dans ce pays nouvellement converti, l'esprit païen fit explosion. Les seigneurs bohêmes, c'est-à-dire les *Lopotow* et les *Vladikas*, n'avaient accepté la foi chrétienne qu'à contre-cœur, car elle donnait de l'autorité aux prêtres et prophétisait au peuple des libertés inconnues. Les princes slaves convertis avaient coutume d'admettre à leur table les esclaves baptisés, symbolisant ainsi instinctivement ce qui devait arriver plus tard; par ce même instinct, les seigneurs comprirent la signification de cette cérémonie. En outre, il répugnait aux seigneurs et au peuple de renoncer à la polygamie, de s'abstenir de la vente des esclaves dont on faisait grand commerce avec les Juifs. Pour ces motifs et pour d'autres semblables, on souleva le peuple, des meurtres furent commis. On égorgea les quatre frères de saint Adalbert au pied des autels, on pilla leurs biens. L'évêque quitta Prague et se rendit de nouveau à Rome en visitant sur sa route divers lieux saints et les couvents les plus célèbres.

Bientôt le peuple de Prague se calma et rappela son pasteur; ses supérieurs l'arrachèrent derechef au repos du couvent. Il revint à son évêché, mais il trouva

les seigneurs livrés à la débauche ou malveillants, le clergé relâché et ébranlé par les sectaires de l'Église d'Orient ; il n'eut pas même l'autorité de sauver une femme poursuivie qui fut assassinée dans l'église par un seigneur emporté. Indigné de la profanation infligée au saint lieu, il renonça pour toujours à l'épiscopat : il sentit que le ciel ne l'y avait pas destiné ; il se choisit une autre carrière et entreprit un second voyage où il devait propager par la parole et l'action ce qu'il avait appris dans le premier. Désormais chacun de ses pas marquera dans l'histoire, restera dans les traditions du peuple. Il visita d'abord la Hongrie, où il confirma pour toujours dans la foi le prince Geyza, qui était encore à demi païen ; il traversa la Chrobatie, établissant partout le rite latin, et par conséquent l'unité de hiérarchie ; il entra dans Cracovie où une chapelle consacrée à son nom montre quels résultats obtinrent les prédications de l'apôtre. Son souvenir encore vivant dans l'âme du peuple et l'église de Saint-Adalbert à Wroclaw (Breslau) témoignent de ses travaux en Silésie ; il arriva enfin à Gnesen.

Boleslas accueillit l'apôtre avec la tendresse et la vénération d'un fils. Il pensait précisément à fonder un évêché à Gnesen. Il eût beaucoup désiré fixer dans ce nouveau siége épiscopal un homme célèbre par sa sainteté et sa science, éloquent, qui n'ignorait la langue ni les mœurs du pays. Mais Adalbert n'était pas venu chercher une mitre ; il demanda quelle était la route qui conduisait aux païens. Tout près de là se trouvaient les Poméraniens soumis depuis longtemps aux Lechs, mais hostiles au christianisme, se révoltant souvent depuis Mieczy-

slas et contenus seulement par la crainte des armes polonaises. De l'autre côté de la Vistule s'étendait le pays de Pojezierze, rempli de païens sauvages dont l'une des tribus appelée Prussiens faisait de fréquentes incursions en Mazovie. Saint Adalbert résolut de se rendre parmi les Prussiens. En faisant pour toujours ses adieux à Boleslas, il lui laissa comme souvenir une poésie qu'il avait composée, un hymne sacré, le chant célèbre : *Boga rodzico* (*Mère de Dieu*), qui devait devenir le cri de guerre national, et qui, entonné sur des centaines de champs de bataille, résonna de la Baltique à la mer Noire pendant tous les siècles glorieux de notre histoire. L'époque que l'on appelle celle de la Pologne conquérante, on pourrait l'appeler l'époque du *Boga rodzico.* Au législateur Mieczyslas, Bohowid apporta le catéchisme; Adalbert composa pour Boleslas le Brave un hymne de guerre.

A peine l'apôtre eut-il traversé la Vistule avec son compagnon Radzym, les païens l'entourèrent, étouffèrent le nouvel enseignement par des cris, forcèrent le prédicateur au silence à force de coups, et se moquèrent de son humilité incompréhensible pour des païens. Adalbert, ayant tout supporté avec patience, alla plus loin ; il imagina de revêtir les vêtements prussiens et de laisser croître sa barbe afin que son apparence fût moins blessante pour les païens; il se perfectionna dans la langue du pays et poursuivit ses prédications. Bientôt le pontife suprême des païens, le Krywe-Krywejto, effrayé pour ses dieux, envoya des sicaires qui assaillirent l'apôtre et l'immolèrent impitoyablement près de la petite

ville de Fischau qui, huit siècles plus tard, devait devenir fameuse par un nouveau martyre de Slaves. Radzym, qui avait été saisi vivant, recouvra plus tard sa liberté.

Boleslas apprit avec douleur la mort du martyr; il racheta des païens au poids de l'or ses restes sacrés, et les déposa dans un magnifique tombeau, à Gnesen. Il semblait pressentir que ce tombeau attirerait à la Pologne la couronne royale, éclatante de gloire, couronne que déjà il avait en vain demandée à Rome par des voies détournées.

De la mort de saint Adalbert date la seconde période du règne de Boleslas. Désormais son action s'étend plus au loin, est plus féconde en résultats. Les circonstances elles-mêmes le favorisent. En Bohême, Boleslas II mourut, laissant ses États en partage à ses trois fils, dont l'un, Boleslas III, eut la capitale et la primauté, tandis que Uldéric et Jaromir reçurent de moindres portions. Le prince polonais, profitant du désordre de ses voisins et de la haine qu'ils portaient à leur nouveau souverain à cause de sa cruauté, se jeta dans la Chrobatie, défendue par des garnisons bohêmes, s'empara de Cracovie et se saisit de tout le pays jusqu'aux Carpathes, passa les montagnes, et arracha une partie de la Chrobatie aux Hongrois jusqu'à la Theiss ou Cisawa.

Cependant l'empereur Othon III, qui guerroyait en Italie, songea à s'unir plus étroitement avec Boleslas. Ces deux monarques se connaissaient depuis longtemps. La valeur du prince polonais, son heureuse expédition de Bohême, son zèle pour la religion, dont il

avait donné tant de preuves, étaient pour l'Empereur une garantie que Boleslas serait un digne allié de l'Empire. En s'appuyant l'un sur l'autre, ils pourraient protéger leurs frontières respectives, abattre les païens et propager le christianisme. Le tombeau de saint Adalbert commençait précisément à devenir fameux par ses miracles. L'Empereur, ancien ami du martyr, résolut, selon la coutume du siècle, de faire un pieux pèlerinage au tombeau et de visiter en même temps le prince des Polonais. Il arriva à la frontière avec une cour brillante. Boleslas l'accueillit affectueusement et le conduisit à Posen. C'était alors un grand honneur que de donner l'hospitalité à l'Empereur. Le prince polonais, pour montrer à la fois et toute sa puissance et sa sincère amitié pour l'Empereur, rassembla tous les seigneurs, de nombreux chevaliers, et ouvrit ses trésors. On garnit de draps la route de Gnesen que suivait à pied le pèlerin couronné. Chaque jour on dressait des tables avec un luxe extraordinaire, et chaque jour toute la vaisselle précieuse était distribuée en présent aux convives. Les Allemands s'étonnaient de la puissance et des richesses du prince léchite. L'Empereur, voulant dignement reconnaître cette hospitalité, mit, comme chef de la Chrétienté, la couronne sur la tête de Boleslas, lui reconnut le titre de roi et le délia solennellement de l'hommage dû par la Pologne pour les terres d'au-delà de l'Oder. Boleslas, profitant de la bonne volonté de l'Empereur, s'aida de son autorité pour organiser l'Église polonaise. Les Empereurs avaient encore alors le droit de donner l'investiture aux évêques et archevêques. On établit pour la

Pologne, à Gnesen, un archevêché métropolitain et primatial. Les diocèses de Kolobrzez en Poméranie, de Wroclaw, de Cracovie, qui dépendaient des métropoles étrangères allemandes et bohêmes, se lient désormais définitivement à la capitale. La Pologne a déjà à l'intérieur un foyer d'autorité morale, un centre d'organisation chrétienne. Elle n'aura plus avec les États étrangers que des rapports politiques ; pour la religion elle s'adresse directement à Rome. Les liens moraux qui l'attachaient à Prague et à Magdebourg sont brisés ; elle devient libre de ses mouvements, et, en faisant rayonner le christianisme de son centre propre, elle développe plus activement son esprit national. Les deux monarques se séparèrent amis et plus intimement alliés ; ils se donnèrent mutuellement des reliques, et Boleslas envoya au secours de l'Empereur trois cents cuirassiers armés.

Cette visite de l'Empereur suggère à quelques historiens d'étranges réflexions. Ils reprochent au prince d'avoir cherché à obtenir la couronne à Rome, et de l'avoir acceptée des mains de l'Empereur. Ils pourraient aussi bien reprocher aux évêques de ne pas s'être consacrés eux-mêmes. Si Boleslas ne se contentait pas du titre de *zupan*, c'est-à-dire de prince, où devait-il prendre un titre nouveau ? Pourquoi le titre de roi était-il donc plus respectable aux yeux des peuples chrétiens ? N'était-ce pas parce qu'il était donné et reconnu par toute la Chrétienté ? Ces historiens ne voient dans toutes les démarches de ces deux monarques, dans toutes les tendances de ce siècle, dans les mouvements des grandes nations d'alors, qu'un mesquin calcul du moment.

Selon eux, Othon ne se serait rendu à Gnesen que dans un but purement diplomatique, non par piété, mais par crainte de la puissance polonaise; son pèlerinage n'était qu'un prétexte trompeur. Cependant les prédécesseurs et les successeurs d'Othon avaient combattu plus d'une fois en Espagne, sur la Vistule, en Palestine et en Silésie, et aucun d'eux n'avait eu tellement à redouter les armes des Polonais. Enfin, qui Othon voulait-il tromper? Boleslas ou les Allemands? Or, ces historiens paraissent penser que ni Boleslas ni les Allemands ne croyaient à rien. Si l'on ne peut comprendre le pèlerinage au temps des croisades, ni admettre de véritable amitié entre deux souverains au temps de la chevalerie, alors l'histoire du moyen âge, toute l'histoire de la Pologne devient une énigme insoluble.

Quoi qu'il en soit, l'amitié des deux monarques se maintint intacte jusqu'à la mort de l'Empereur. Peu de temps auparavant, Othon envoya au roi comme témoignage d'estime un précieux souvenir, le trône sur lequel avaient reposé les restes de Charlemagne. Il ne semble pas qu'alors Othon eût des craintes ni des difficultés quelconques.

L'Empereur mourut l'an 1002, et, dans les troubles qui éclatèrent parmi les princes, périt le margrave de Misnie, Ekkard, seigneur brave, puissant et apparenté avec Boleslas. Ces deux morts donnèrent au roi de Pologne une occasion de se mêler aux affaires allemandes. Il conclut aussitôt un traité d'étroite alliance avec Henri, margrave d'Autriche. Bien qu'il n'eût guère de territoire, l'Autrichien était pour la Pologne un voisin im-

portant, car, posté sur une partie de la Slavie, entre les Bohêmes et les Hongrois, il menaçait ces deux nations. Boleslas, s'étant assuré de ce côté, se porta rapidement avec une armée à travers la Silésie sur la Lusace supérieure, qui était depuis longtemps en rapport avec la Pologne, il y mit garnison, s'enfonça en Misnie, se créa des partisans par l'argent et par la terreur et chassa le nouveau comte. Il y établit Guncelin de son autorité privée ; et, ayant achevé cette conquête, il partit, comme s'il fût toujours resté en termes d'amitié avec l'Allemagne, pour saluer le nouvel empereur.

L'empereur Henri avait déjà triomphé de tous ses compétiteurs, et se trouvait à Mersebourg où il organisait l'Empire avec les seigneurs allemands. Boleslas espérait ou conclure un traité avec le nouvel empereur, ou bien en obtenir l'investiture de la Misnie et de la Lusace. Mais ce n'était pas facile à arracher aux Allemands. Le roi n'épargna ni l'argent ni les démarches; il amena l'Autrichien avec lui et chercha à se concilier les princes et les comtes. Tout à coup une rixe éclata à Mersebourg entre les courtisans des souverains. Grâce au secours des Saxons, Boleslas et le margrave d'Autriche purent se frayer un chemin les armes à la main et se mettre en sûreté. Quelques historiens reprochent à l'Empereur d'avoir ourdi cet attentat contre la vie du roi et du margrave. Il est possible que ce soit Boleslas qui ait cherché un prétexte pour rompre la réunion; car, s'il était brave sur le champ de bataille, il n'était pas moins astucieux et habile dans les intrigues : ce n'était pas pour lui chose nouvelle que d'exciter des troubles

et d'en profiter. Plus d'une fois nous le verrons, dans le cours de cette histoire, surprendre à la païenne des voisins, quoique plus éclairés que lui, les enlacer dans ses trames et les détruire.

A peine Boleslas eut-il quitté l'Empereur et fut-il rentré en Pologne, que des troubles éclatèrent en Bohême. Le prince bohême Boleslas III, voulant se débarrasser de ses frères, avait honteusement mutilé l'un d'eux, et tenté d'étrangler l'autre. Les Bohêmes, mécontents, se révoltèrent et élurent pour prince Wladyboy, frère du roi de Pologne. Cette élection s'accomplit sans doute sous l'influence polonaise, car, en Bohême, la maison puissante et nombreuse des Wrzszowicz, issue du sang des Lechs, était sans cesse en rapport avec le roi et était l'instrument de sa politique. Le prince bohême chassé se retira chez le margrave d'Autriche, qui commença par l'emprisonner, puis l'envoya au roi Boleslas. Wladyboy, qui était ivrogne et sot, mourut bientôt. Les Bohêmes appelèrent l'eunuque Jaromir et Uldéric. Le roi de Pologne, ne leur donna pas le temps de s'enraciner dans le royaume, mais il amena le prince Boleslas III, et, après avoir chassé ses frères, il l'installa à Prague en l'entourant de partisans de la Pologne.

Boleslas de Bohême voulut se consolider sur le trône, il éloigna de Prague ses ennemis, et en fit mettre à mort un grand nombre. Cependant les Wrzszowicz l'excitèrent perfidement à la guerre contre la Pologne. Il se laissa tromper et se mit à ravager la Silésie. Le roi Boleslas, qui avait son armée prête, tomba en Bohême, assiégea Prague, et invita le prince à traiter. Ici encore,

l'un des Wrzszowicz rendit service au roi, car il jura au prince qu'il le ramènerait vivant à Prague. Le malheureux prince revint vivant, mais privé de la vue. Après cette violence, le roi entra à Prague et se proclama lui-même souverain de la Bohême. Il mit garnison dans la capitale, marcha sur la Moravie actuelle et l'occupa. Jaromir fut confié à la garde des Wrzszowicz, Uldéric se sauva chez l'Empereur, mais les influences et l'argent du roi firent qu'au lieu de recevoir du secours, le fugitif fut emprisonné.

Les Bohêmes étaient jusqu'alors soumis à la suprématie de l'Empereur. Henri II, absorbé par ses guerres, consentait à reconnaître Boleslas Ier pour seigneur du pays nouvellement conquis, pourvu qu'il lui prêtât hommage comme prince de Bohême. Boleslas fut aveuglé par son succès et gonflé d'orgueil par sa récente injustice. Non-seulement il ne voulut entendre parler d'aucun hommage, mais il ourdit contre l'Empereur une grande coalition. Il imagina d'attaquer l'Empereur de toutes parts, de troubler l'Allemagne par des dissensions intérieures, et d'en profiter autant que possible. L'âme de la coalition, c'était Henri d'Autriche : avec lui s'unirent le comte Ernest, l'évêque d'Augsbourg Bruno, et d'autres puissants seigneurs. Boleslas expédia de nombreux renforts aux révoltés, et se prépara à entrer en Misnie. Il envoya son avant-garde à Guncelin, qui y gouvernait de par lui, avec ordre d'ouvrir ses portes à l'armée polonaise qui arrivait. Guncelin, qui voulait régner en Misnie comme vassal, craignit que le roi ne le chassât du château et ne se saisît du pays pour son propre compte.

Il refusa poliment d'obéir aux ordres du roi, promit de défendre la Misnie contre l'ennemi, mais ne consentit point à admettre l'armée royale dans ses places. Boleslas, irrité, accourut de la Lusace, passa l'Elbe, dévasta horriblement tout le pays par le fer et le feu, emmena les habitants en captivité, et revint en Bohême où l'attendaient de nouveaux périls.

La grande coalition contre l'Empereur n'avait pas réussi. Henri II battit l'armée polonaise et les Allemands révoltés, il leur prit leurs châteaux et les chassa au-delà de la frontière. Le margrave d'Autriche et l'évêque Bruno vinrent se réfugier en Bohême auprès de Boleslas. Pendant ce temps l'Empereur passait en Italie pour combattre Hardouin, révolté contre lui.

Depuis longtemps Boleslas entretenait des relations avec Hardouin, et l'aidait au moyen des nombreux espions qu'il avait à la cour impériale, sous prétexte de négociations et qui l'avertissaient de tout ce qui arrivait chez l'ennemi. Il fondit lui-même sur la Bavière et sur les États héréditaires de l'Empereur qu'il mit à feu et à sang.

Mais Boleslas se trouva alors exposé à un danger redoutable. L'Empereur, vainqueur de Hardouin, était revenu d'Italie et avait commencé la guerre en Lusace. L'Autrichien et Bruno, ne voyant pas d'espoir de recouvrer leurs domaines perdus, quittèrent le roi et rentrèrent en Allemagne pour se réconcilier avec l'Empereur. De la coalition il ne resta donc plus que le roi contre toute la puissance de l'Empire.

L'Empereur rassembla au mois d'août une immense

armée de Saxons, de Thuringiens, de Bavarois; il ordonna de jeter des ponts sur l'Elbe, la Neisse et la Saale, comme s'il voulait attaquer d'abord la Pologne. Boleslas ne se laissa pas tromper ét veilla sur la Bohême. Les Allemands, en effet, changèrent de route et arrivèrent sur les terres bohêmes par un brusque détour à marches forcées. Boleslas fut surpris, car il ne s'attendait pas à ce que ces grenouilles allemandes, comme il les appelait, pussent se traîner aussi vite. Il s'aperçut trop tard qu'il avait garni de troupes insuffisantes le défilé de Mirikwid. Les Allemands forcèrent le passage et pénétrèrent au cœur du pays. Avec eux se trouvait Jaromir. Les villes ouvrirent leurs portes à l'héritier légitime, toute la Bohême se souleva. Une révolte éclata dans Prague même, la garnison polonaise fut assaillie et détruite. Le roi Boleslas, enfermé dans le château de Vyszehrad, put à peine, avec un régiment, se faire jour vers la Pologne.

Il fallut organiser de nouvelles armées, chercher de nouvelles alliances. Boleslas était déjà roi couronné, il voulut obtenir la consécration papale, car les Allemands, voyant le roi en guerre avec l'Empereur, lui refusaient souvent le titre de roi. On envoya donc secrètement de Pologne à Rome des moines avec une mission et des dons pour le Siége apostolique. Malheureusement l'ambassade tomba dans les mains des Allemands, les lettres furent saisies et tout fut ainsi découvert. Cependant Henri II, avec les forces de l'Allemagne et avec les renforts bohêmes et lutyces, s'avança sur les États de Boleslas. Le roi lui barra la route, mais, ne pouvant livrer

bataille, il contraria sa marche, assaillant de tous côtés les détachements isolés; plus d'une fois il leur infligea de rudes défaites, notamment sur la Sprée, et aux environs de Posen. Quantité de la brave chevalerie allemande y fut tuée, et la faim sévissait dans l'armée d'invasion. Les deux monarques finirent par conclure une paix très-nécessaire à tous les deux. Les États restèrent dans leurs anciennes frontières, et l'on ne décida rien quant à la possession de la Milzavie et de la Misnie.

La paix conclue, l'Empereur se hâta d'aller combattre dans les Flandres. Après son départ, le roi reprit plus activement que jamais ses préparatifs pour de prochaines expéditions. Il renoua de nouvelles intrigues avec l'Autrichien, s'efforça de susciter des troubles en Bohême, à force d'excitations et d'argent, puis il attira à son parti les Slaves Lutyces, et, ainsi renforcé, il commença une guerre longue et acharnée, en vue de conquérir le reste de la Lusace et la Misnie. Il adopta une tactique dont il ne se départit point : assaillir et détruire les colonies allemandes, tuer ou saisir les comtes ou marquis qui gouvernaient ces pays, terroriser les évêques, exterminer leurs sujets, ravager les diocèses nouvellement créés, et ne pas permettre aux Allemands de s'implanter dans la Slavie. Chaque fois que l'Empereur rassemblait des armées plus nombreuses, il évitait toute bataille décisive, gardait les châteaux-forts, les passages, disposait des embuscades dans les bois et les marais, en un mot, épuisait et affamait le camp ennemi. Et comme, dans ce siècle, l'armée n'était qu'un ban de chevaliers et de seigneurs, il était difficile de les

tenir longtemps sous les drapeaux, et plus difficile encore de mettre garnison dans les pays conquis. Il s'ensuivait que, après chaque expédition, des deux côtés on licenciait les troupes. Mais Boleslas, qui était dans le voisinage immédiat, pouvait profiter de chaque instant et inquiéter les frontières.

En l'an 1006, il pénétra jusqu'à Magdebourg, il attira dans son alliance les habitants de Zerbst (les Syrbes), s'empara de la Lusace depuis Dobroluki jusqu'à Sorawa, et reprit la ville de Budyszyn (Budweis), que les Allemands lui avaient enlevée. En l'année 1011, il envahit de nouveau la Misnie et assiégea la ville de Meissen, et souleva contre les Allemands les Slaves Hawliens et Lutyces. L'Empereur finit par réunir une grande armée, et, accompagné de Jaromir et du prince de Saxe, il marcha contre Boleslas. Les Allemands ravagèrent la Silésie, assiégèrent vainement Glogau, et, affamés, harcelés par les attaques incessantes de l'armée royale, ils durent se retirer. En 1012, Boleslas envoya de nouveau des émissaires au margrave autrichien pour l'exciter contre l'Empereur; il députa, d'autre part, son fils Zbigniew à l'Empereur, soi-disant pour traiter, et il marcha sur l'Elbe.

Les princes allemands, les comtes et les évêques se mirent sous le commandement de Waldrad, le belliqueux archevêque de Mayence. Mais leurs manœuvres furent maladroites, ils ne surent pas franchir l'Elbe débordé, et durent assister, immobiles, à la prise de Kolodecz, de Lubenak par Boleslas; le roi fit prisonniers un grand nombre de seigneurs et de chevaliers : Izyk,

Guncelin, Wizon, et il revint à Budyszyn avec son butin.

Pour se venger du Bohême Jaromir, Boleslas obtint de l'Empereur, par des intrigues incroyables, la mise en liberté d'Uldéric qu'il avait jadis fait lui-même emprisonner, et il arracha à celui-ci la promesse que, à son retour en Bohême, il lui rendrait hommage pour cet État.

Uldéric revint en Bohême, fit aveugler Jaromir, et ne voulut pas prêter hommage; il prétendit même reprendre la Moravie actuelle, mais l'armée polonaise l'en chassa bientôt. En 1013, avant d'entreprendre la nouvelle guerre d'Italie, l'Empereur essaya de se concilier Boleslas par de nouveaux égards; il invita son fils Mieczyslas à Magdebourg, l'arma chevalier, et pria le roi lui-même de venir auprès de lui, lui ayant garanti un libre retour, et donné de nombreux otages. Mais nul accord n'était possible. L'Empereur ne voulait pas céder la Lusace et la Misnie, bien qu'il se montrât disposé à condescendre à toutes les autres demandes de Boleslas. Le roi, dont l'idée principale était de posséder les pays de l'Elbe, arriva à Mersebourg, non pour abandonner sa conquête, mais pour chercher de nouveaux moyens de s'y consolider. Naguère il avait excité contre l'Empereur Werynhard, comte de Saxe, et Ekkard, margrave de Misnie, qui payèrent ces intrigues de la perte de leurs biens. Magnifiquement reçu à Mersebourg, armé chevalier, il conclut un prétendu traité, s'assura la possession d'une partie des terres conquises, et promit en échange de donner des renforts pour la guerre d'Italie.

is au lieu de renforts, il envoya à l'Empereur des ines adroits, ses affidés, qui faisaient connaître tous mouvements de l'Empereur à ses ennemis et au roi, usaient l'Empereur auprès du pape et se créaient des tisans jusque dans son camp.

Ine fois débarrassé de l'Empereur, Boleslas tourna armes contre les païens voisins. Les Poméraniens 'es qui habitaient les bords de la mer entre les embourres de l'Oder et de la Vistule, et le confluent de la rta et du Notec, avaient été anciennement soumis aux hs. A l'époque du baptême de Mieczyslas et de l'extion de la puissance allemande, ils se séparèrent et servèrent une certaine indépendance pendant les rres de la Pologne et de l'Allemagne. Il s'ensuivit le diocèse de Kolobrzez ne put pas se constituer mi eux et que l'évêque titulaire Reinhard résidait en ogne. Le roi envahit le pays des Cassubiens, se saisit plusieurs des roitelets poméraniens, effraya les au-, leur arracha un serment de fidélité, et laissa dans pays des prêtres pour convertir le peuple; d'ailleurs l'imposa aucune contribution et ne dévasta pas la trée.

lur la rive droite de la Vistule, se trouvaient dans le s que nous avons appelé Pojezierze, des peuplades vages et idolâtres, étrangères aux Slaves, les Prussiens, Letons, et les Lithuaniens mêlés à des Goths. Bolesenvahit la Prusse l'an 1014, s'empara des principaux tres des païens, Radzin, Romnowe, et contraignit le iple à demander la paix. Il reçut avec bienveillance rs envoyés, défendit à son armée le pillage, et n'exigea

des Prussiens qu'un léger impôt en signe d'obéissance. Il leur racheta le corps du martyr Bruno, qui avait été un apôtre de l'Évangile en Lithuanie et en Ruthénie, comme Adalbert en Prusse ; enfin, ayant laissé des prêtres au milieu des païens, il retourna dans son pays après avoir planté, comme borne frontière, une colonne de fer dans la rivière de l'Ossa, entre Rogozno et Laszyn, là où se trouve la petite ville de Slupa.

Après cette heureuse expédition, Boleslas recourut de nouveau à la diplomatie. Il souleva les roitelets des Obotrites, voisins de la Poméranie, Mszenia et Mistywoy, qui mirent à feu et à sang toutes les colonies allemandes depuis l'embouchure de l'Oder jusqu'à Hambourg. D'autre part, le roi formait de plus vastes desseins. Il mûrissait une pensée profonde, l'union de tous les Slaves contre les Allemands. Voyant qu'il ne pouvait se maintenir en Bohême, il voulut se réconcilier enfin avec Uldéric pour unir les forces des deux États contre l'Allemagne. Il envoya son fils Mieczyslas porter à Prague cette proposition importante. Mais Uldéric, qui avait plus d'une fois éprouvé la mauvaise foi de Boleslas, craignit que, s'il se mettait en hostilité avec l'Empereur, il ne tombât avec son royaume dans les mains de Boleslas. Il refusa sa proposition, en informa l'Empereur et emprisonna Mieczyslas.

L'Empereur, revenu d'Italie, essaya encore une fois de calmer les troubles de la Slavie. Il fit venir de Prague Mieczyslas, se rendit à Mersebourg et y invita le roi à une entrevue. Boleslas y envoya de ses amis avec de l'argent. On décida à l'assemblée de Mersebourg que

Mieczyslas serait rendu à son père. L'Empereur était poussé à cette démarche et par l'honneur de la chevalerie, et par l'espoir de se concilier le roi par cet acte de générosité. Mieczyslas, mis en liberté, trouva sur l'Oder une armée déjà prête dont il prit le commandement. Malgré les prières et les menaces de l'Empereur, le roi ne voulut pas rendre les territoires conquis. L'Empereur dut recommencer la guerre. Il rassembla des forces très-considérables, et, suivant la tactique du siècle, il les divisa en trois corps : de sa personne il passa l'Elbe, refoula les détachements polonais et arriva en Silésie sous Krosno; Bernard de Saxe devait, avec les Lutyces, déboucher au nord par le bas Oder; Henri d'Autriche, naguère l'allié, aujourd'hui l'ennemi de Boleslas, manœuvrait sur l'Oder supérieur; Uldéric s'emparait de Budyszyn. Boleslas envoya, contre l'Empereur, Mieczyslas avec ses troupes légères pour arrêter sa marche; il ordonna aux Silésiens et aux Slaves de tenir tête au margrave d'Autriche; lui-même, se portant sur l'Oder, observait les Saxons et les empêchait de passer le fleuve. Bientôt les Saxons, ennuyés, rassemblèrent leur butin et revinrent chez eux. Le prince bohême, ayant pris et pillé Budyszyn, reprit aussi le chemin de Prague. L'Autrichien détruisit, il est vrai, un détachement de huit cents Polonais, mais n'osa rien entreprendre. L'Empereur, après avoir longtemps attendu les Bohêmes et les Saxons, dut enfin penser à la retraite. Il choisit pour l'exécuter le pays slave de Diědes en Silésie, aujourd'hui principauté de Krosen. Dès que Boleslas eut appris que Bernard et Uldéric s'étaient retirés, il s'avança à marches

forcées sur la Silésie, afin de profiter de la situation de ces endroits pour couper la retraite à l'Empereur et arracher aux Allemands les prisonniers et le butin. Il envoya en ambassade à l'Empereur l'abbé de Tyniec, son confident et ami, moine habile et rusé. Celui-ci entama les négociations; il retardait la marche de l'ennemi, confirmait l'Empereur dans l'espérance d'une paix prochaine, écartait tous les soupçons; il laissa enfin l'armée débandée et battant en retraite sans précautions, et courut avertir le roi. Justement l'Empereur avait passé les marais et se croyait hors de tout danger. Il poussa en avant. Le reste de son armée qui suivait à une certaine distance avec Géron, archevêque, et Géron, margrave de Lusace, et Burchard, palatin du Rhin, s'engagea dans un bois. Mais les fantassins de Boleslas qui y étaient embusqués depuis longtemps, attendant l'ennemi, fondirent sur lui. Ainsi assaillis à l'improviste, dans un endroit resserré, les Allemands, effrayés et en désordre, se défendirent cependant avec bravoure, mais éprouvèrent de grandes pertes. Environ deux cents chevaliers tombèrent blessés sur le champ de bataille avec le margrave Géron, et le comte Wolkmar; Ludolf et un grand nombre de barons furent faits prisonniers; l'archevêque Géron et Burchard s'échappèrent grièvement blessés. Après cette journée, Mieczyslas passa l'Elbe et ravagea toute la Saxe actuelle, jusqu'à la Gnau. Une inondation de l'Elbe l'empêcha de s'emparer de Meissen, qui n'aurait guère pu résister à un assaut.

Une courte paix fut signée avec l'Empereur, alors en guerre sur le Rhin, et l'infatigable roi put se

tourner vers la Ruthénie. Swiatopolk, jadis révolté contre son père et emprisonné, s'était évadé à la mort de Vladimir, et s'était rendu auprès de Boleslas. Sur le conseil du roi, il tomba sur Kiew, y tua ses deux frères et se saisit du pouvoir. Les vastes possessions de la Slavie ruthène étaient partagées entre les douze fils de Vladimir. L'un d'eux, Jaroslas, duc de Nowgorod, marcha avec les Slaves et les Ruthènes pour venger la mort de ses frères, il battit les Slaves de Swiatopolk et les Pieczyngues, ses alliés, et les força à la fuite. Prévoyant que Boleslas arriverait au secours de son gendre, il voulut prévenir les Polonais, et, l'an 1017, il les rencontra sur le Bug. Le fleuve séparait les deux armées. Une querelle accidentelle entre la valetaille amena une bataille générale. Boleslas se lança à la nage avec ses régiments formés par tant de guerres, défit complétement les Ruthènes, s'empara de leur camp, et poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Kiew. Il était difficile de s'emparer de la ville; on ne fit que brûler les faubourgs et dévaster les environs. Le roi se hâta de revenir en Pologne où les armées allemandes l'attendaient sur l'Elbe et l'Oder. Il s'ensuivit une guerre semblable aux précédentes. Les Allemands, unis aux Bohêmes et aux Lutyces, ravageaient la Lusace polonaise et la Silésie. Boleslas envoya des détachements de troupes légères dévaster la Bohême et le pays des Lutyces, tandis qu'il gardait les châteaux et les passages. Après des courses vaines dans un pays ruiné, l'Empereur assiégea la ville de Niemcza, dans le territoire de Sylen, sur la montagne de *Sobotka* (Zabat, Zaltenberg). Plu-

cha les prisonniers. Enfin la paix fut conclue à szyn. Boleslas obtint la haute Lusace et une par Misnie. On lui garantit en outre la possession d ravie bohême. Le roi planta, comme borne fr une colonne de fer au confluent de la Saale et d

En 1018, Boleslas s'ébranlait de nouveau des l'Oder vers le Dniepr. Il renforça son armée cents Allemands qu'il obtint de l'Empereur, de p centaines de Hongrois et d'un millier de Piecz Jaroslas, avec ses sujets slaves et ruthènes, se sur le Bug pour en défendre le passage. Bolesl des plaisanteries des Ruthènes qui, à cause de s [illegible], l'appelaient le porc, forma ses bataillons e [illegible] heureusement, et, a [illegible] de plusieurs heures, détruisit l'armée r [illegible] parvint sans résistance jusqu'aux p [illegible] ville antique des P[illegible]iens, situé Dniepr, [illegible] peuplée, car durant longte [illegible] Constantinople [illegible] La tradition rapporte que [illegible] de sept milles. Bolesl [illegible] En entran [illegible] frappa de son glaive, [illegible] fut appelé szczerbiec (l'é

Ce glaive fut gardé plus tard dans le trésor de l'État, comme un don des anges, comme l'emblème de la victoire, et on le ceignait au côté de chaque roi de Pologne, lors du couronnement. Le roi dépouilla de ses trésors et ornements la ville conquise, il enleva la belle-mère, la femme et les huit sœurs de Jaroslas, et prit de force une de ces dernières pour maîtresse. Enfin il établit Swiatopolk, comme duc de Kiew. Mais il ne se hâta pas lui-même de revenir en Pologne, il envoya au contraire des ambassadeurs à Constantinople, cherchant à s'allier avec les Grecs ; et il fit porter à l'empereur Henri des présents et les nouvelles de ses victoires, afin de retenir les Allemands dans la tranquillité. Il fit aussi demander à Jaroslas de lui rendre sa fille, femme de Swiatopolk, promettant de renvoyer en échange la famille du duc qui était prisonnière.

Jaroslas, étourdi de sa défaite, avait déjà résolu de se transporter outre mer, dans la Russie des Warègues; mais les Nowgorodiens raffermirent son courage par leur argent et leurs troupes. Boleslas se trouvait dans une position de plus en plus difficile. Les habitants, dépouillés et opprimés, se révoltaient et détruisaient les détachements isolés des Polonais. — Swiatopolk, prince titulaire, ne voyait pas d'un œil satisfait les garnisons polonaises cantonnées dans les villes ruthènes, et son hôte régner arbitrairement dans sa maison. Jaroslas s'approchait avec des troupes. Le roi résolut de retourner en Pologne, il concentra secrètement les garnisons dans la capitale, et, à un signal donné, il lança toute l'armée au pillage de la ville. On emporta d'immenses trésors

sieurs semaines d'attaques furent entièrement inutiles La garnison éleva la croix en face du camp des Lutyce: comme pour reprocher aux Allemands de conduire de païens contre les chrétiens. Des murmures se firen également entendre dans le camp bohême. Des deu: côtés on consentit à une suspension d'armes et l'on relâ cha les prisonniers. Enfin la paix fut conclue à Budy· szyn. Boleslas obtint la haute Lusace et une partie de l: Misnie. On lui garantit en outre la possession de la Mo ravie bohême. Le roi planta, comme borne frontière une colonne de fer au confluent de la Saale et de l'Elbe

En 1018, Boleslas s'ébranlait de nouveau des rives d l'Oder vers le Dniepr. Il renforça son armée de troi cents Allemands qu'il obtint de l'Empereur, de plusieur centaines de Hongrois et d'un millier de Pieczyngues Jaroslas, avec ses sujets slaves et ruthènes, se trouvai sur le Bug pour en défendre le passage. Boleslas, irrit des plaisanteries des Ruthènes qui, à cause de son obé· sité, l'appelaient le *porc*, forma ses bataillons et se jet dans le fleuve ; il le franchit heureusement, et, après un lutte de plusieurs heures, détruisit l'armée ruthène De là, il parvint sans résistance jusqu'aux portes d Kiew. Cette ville antique des Polaniens, située sur l Dniepr, était riche et peuplée, car durant longtemps ell fut le centre du commerce entre Constantinople, la me: Caspienne et le Nord. La tradition rapporte que son en· ceinte avait une étendue de sept milles. Boleslas, aprè un long siége, l'emporta d'assaut. En entrant par l: porte appelée d'*Or*, il la frappa de son glaive, qui rest ébréché de ce coup, et fut appelé *szczerbiec* (l'ébréché)

Comme héritier des anciens souverains, comme chef victorieux, Boleslas conserva l'ancienne autorité et il y ajouta l'éclat de la couronne et du titre royal. Il était dès ce temps déjà difficile de gouverner la nation polonaise. Les Lechs et les Slaves puissants devenus Lechs n'avaient pas perdu leur ancien esprit d'indépendance et d'inquiétude, bien qu'ils s'appelassent Polonais. Ils opprimaient le peuple qui était dans leur sujétion et ne voulaient se soumettre eux-mêmes à aucune autorité. Le roi avait envers ses sujets la rigueur militaire. Accessible aux paysans et bienveillant pour eux, sévère pour les grands, au milieu de ses guerres continuelles il organisa le pays militairement. Il le partagea en subdivisions, il établit dans les châteaux des castellans, à l'exemple des Allemands, avec cette différence qu'en Allemagne la féodalité rendit les charges héréditaires, tandis qu'en Pologne elles restèrent, conformément à l'esprit slave, viagères ou temporaires.

L'État acquérait l'unité organique, et toutes les autorités partielles dérivaient de l'autorité centrale. L'innovation des dîmes pour le clergé donna à Boleslas l'idée d'instituer des impôts stables pour le trésor, qui jusque-là tirait ses revenus incertains des biens royaux, des présents et du butin. On fixa des dîmes pour l'entretien des châteaux et pour la nourriture des garnisons permanentes qui veillaient à la défense des frontières. Il est partout d'usage que ceux qui règnent s'entourent d'un conseil privé, mais dans les pays chrétiens les rois appelaient à leurs conseils les évêques comme étant les plus savants, les plus influents. Les rois ne pouvaient

des sanctuaires et des maisons, on emmena une foule de prisonniers. Depuis ce cruel désastre, Kiew ne réussit jamais à recouvrer son ancienne splendeur. Avant son départ, le roi, suivant sa coutume, planta un poteau dans le Dniepr, à l'embouchure de la Sula, indiquant ainsi ses prétentions sur la Ruthénie plutôt que les frontières réelles de ses États; car des vastes pays qu'il avait parcourus, il ne put rien conserver. Il dut dans sa retraite infliger encore une défaite aux Ruthènes, avant de repasser le Bug. Le malheureux Swiatopolk, abandonné par son cruel et infidèle allié, et méprisé de ses sujets, essaya en vain de s'appuyer sur les secours des Pieczyngues; battu par Jaroslas, il périt misérablement dans sa fuite. De nouveau la Slavie jusqu'au Bug se soumit aux Ruthènes, à l'exception de quelques châteaux situés sur les frontières et qui furent garnis de troupes par le roi de Pologne.

Boleslas termina par cette expédition sa longue carrière militaire. Durant les cinq dernières années de son règne (1020-1025), il appliqua toute son activité à l'intérieur du pays. Il organisa l'Église avec sollicitude; outre les évêques et les prêtres, c'est-à-dire les pasteurs et les instructeurs du peuple, il voulut qu'il y eût encore des ecclésiastiques qui, en donnant l'exemple de la sainteté, de la pauvreté, et du mépris du monde, édifiassent les païens sur les vertus chrétiennes, et en même temps s'adonnassent aux sciences dans la retraite. Il fonda le couvent de Sainte-Croix à Lysa-Gora, et ceux de Miechow et de Tyniec; il dispensa d'impôts les biens ecclésiastiques.

Comme héritier des anciens souverains, comme chef victorieux, Boleslas conserva l'ancienne autorité et il y ajouta l'éclat de la couronne et du titre royal. Il était dès ce temps déjà difficile de gouverner la nation polonaise. Les Lechs et les Slaves puissants devenus Lechs n'avaient pas perdu leur ancien esprit d'indépendance et d'inquiétude, bien qu'ils s'appelassent Polonais. Ils opprimaient le peuple qui était dans leur sujétion et ne voulaient se soumettre eux-mêmes à aucune autorité. Le roi avait envers ses sujets la rigueur militaire. Accessible aux paysans et bienveillant pour eux, sévère pour les grands, au milieu de ses guerres continuelles il organisa le pays militairement. Il le partagea en subdivisions, il établit dans les châteaux des castellans, à l'exemple des Allemands, avec cette différence qu'en Allemagne la féodalité rendit les charges héréditaires, tandis qu'en Pologne elles restèrent, conformément à l'esprit slave, viagères ou temporaires.

L'État acquérait l'unité organique, et toutes les autorités partielles dérivaient de l'autorité centrale. L'innovation des dîmes pour le clergé donna à Boleslas l'idée d'instituer des impôts stables pour le trésor, qui jusque-là tirait ses revenus incertains des biens royaux, des présents et du butin. On fixa des dîmes pour l'entretien des châteaux et pour la nourriture des garnisons permanentes qui veillaient à la défense des frontières. Il est partout d'usage que ceux qui règnent s'entourent d'un conseil privé, mais dans les pays chrétiens les rois appelaient à leurs conseils les évêques comme étant les plus savants, les plus influents. Les rois ne pouvaient

donc pas considérer un conseil de ce genre comme u
sénat romain obéissant ou comme un divan tremblai
au premier signe ; il leur fallait respecter le clergé q
s'appuyait sur Rome, et qui en même temps avait ur
influence immédiate sur le peuple. Les seigneurs laïque
siégeant en compagnie des évêques, prenaient de mêm
un caractère plus grave aux yeux du roi et de l'Éta
Boleslas choisit douze conseillers permanents; initiés au
secrets et à l'autorité, ils devaient conserver le dépôt d
traditions politiques. C'était le germe du futur conse
des seigneurs et du Sénat.

L'État, ainsi organisé, était étendu et puissant. Au-del
des Carpathes une partie de l'ancienne Chrobatie, peu
être jusqu'au Danube et à la Moravie, en deçà des Ca
pathes toute la partie qui s'étend jusqu'à l'embouchu
de la Vistule et de là jusqu'à l'Oder, puis depuis le Bu
jusqu'à la Saale, la Silésie, la Lusace et une partie de l
Misnie, tous ces pays obéissaient à Boleslas. Les Prus
siens étaient effrayés et accablés, les Bohêmes n'osaie
pas se montrer hors de leurs frontières. Jaroslas d
Kiew était contraint d'acheter la paix par des tributs. –
Bien que les guerres eussent duré longtemps, la Po
logne souffrit peu, à l'exception de la Silésie, car l
combats étaient livrés sur territoires étrangers. La Sla
vie entre le Bug et le Dniepr, parcourue rapideme
plusieurs fois, ne souffrit pas beaucoup. La popula
tion de la Pologne et des pays slaves voisins éta
considérable. Un géographe bavarois du huitième siè
cle compte plus de cinq mille bourgs, *civitates*, dan
la Slavie. Chez les peuplades sauvages des bords d

l'Elbe et de l'Oder il en trouve peu ; mais sur le Bug et plus loin vers le Dniepr, il en compte plusieurs centaines par chaque tribu. Un commerce actif de Kiew par la Polésie, du Danube par Cracovie, du Pojezierze par la Mazovie, se croisait en Pologne et importait une grande masse de métaux et de marchandises de luxe. Boleslas frappait des monnaies d'or et d'argent.

En Pologne, les bourgs se changeaient en villes et le roi veillait à les fortifier. Un peuple nombreux s'y pressait. Posen à lui seul fournissait en temps de guerre 1,300 hommes de grosse cavalerie, et 4,000 de cavalerie légère ; Gnesen, 1,500 de grosse cavalerie, 5,000 de légère, etc. Aucune de ces villes n'est aujourd'hui en état d'armer autant d'hommes.

Sentant sa santé affaiblie, le roi remit le gouvernement à Mieczyslas ; bientôt, étant tombé gravement malade, il le recommanda à ses sujets et mourut à Posen le 3 avril 1025. Il avait vécu 58 ans et en avait régné 25.

Boleslas était de taille médiocre, d'une figure avenante, gros, les cheveux noirs et épais, d'un caractère emporté, mais facile à fléchir.

Boleslas est au rang des plus grands guerriers et politiques. Ayant à lutter contre tant de peuples divers, il savait employer avec chacun une autre tactique. Il fatiguait les Allemands par des sorties, des surprises, par la temporisation; quand il combattait les Ruthènes, il leur livrait bataille rangée, décisive; là c'était l'infanterie, ici la cavalerie qu'il faisait surtout agir. Aussi, chez les Slaves il s'acquit un nom qui, d'entre leurs rois,

ne fut donné qu'à lui seul : *le Brave* (Chrobry). Les Polonais le considèrent comme leur plus grand héros ; son glaive fut vénéré comme un don merveilleux des anges, et conservé comme une relique, et la tradition dit que, jusqu'aujourd'hui, déposé entre des mains inconnues, il doit parvenir à celui qui ressuscitera la Pologne. Ses colonnes de fer se sont implantées fortement dans la mémoire des nations et sont les points cardinaux de la carte populaire de la Pologne. Longtemps ses paroles furent répétées comme des maximes de l'art militaire et des dogmes de législation. Après sa mort la nation porta le deuil une année.

Fils d'un barbare, d'un païen, élevé au milieu d'un peuple simple et grossier, ne sachant ni lire ni écrire, Boleslas embrassa par la pensée l'Europe entière, il reconnut exactement les forces, les faiblesses et les rapports compliqués de l'empire d'Allemagne. Il dirigeait les mouvements des païens des bords de l'Elbe et de l'Oder, il faisait tomber les Bohêmes dans les filets de ses intrigues, il y embarrassait l'Empereur même et son conseil, il faisait des conquêtes en Ruthénie, il soulevait les Pieczyngues, il se liait avec l'Autriche, il entretenait des relations avec l'Italie, avait des partisans en Allemagne, et cherchait même à contracter alliance avec Constantinople.

Il est resté tant de poésie dans les traditions du peuple sur Boleslas, que les honnêtes chroniqueurs, toutes les fois qu'ils décrivent ses armées innombrables, et ses immenses trésors, tombent dans un enthousiame poétique et donnent à cette époque la double couleur de

l'âge héroïque et de l'âge d'or. D'autre part, Boleslas eut tant de véritables mérites, que les historiens nationaux, différents dans leurs opinions, leurs manières de voir, leurs idées religieuses et politiques, mais aimant tous la patrie, sont d'accord pour louer ce roi. Les catholiques font l'éloge de sa ferveur, les politiques de son habileté, les protestants lui pardonnent sa piété et son papisme; il y a plus, les philosophes du temps de Stanislas-Auguste s'affligent sans doute de ce qu'il n'ait pas été tolérant, n'ait pas assuré la liberté de confession aux idolâtres, et ait été jusqu'à briser les objets d'un culte public, mais toutefois ces philosophes rejettent ce qu'ils regardent comme une erreur sur l'esprit du temps. En un mot, chacun élève tous les actes de Boleslas comme glorieux, utiles à la nation et dignes d'être imités, comme si ce roi eût été infaillible et sans tache, un être au-dessus de l'homme.

L'historien ne doit-il donc être que l'écho de la tradition et répéter seulement les paroles d'autrui, ou bien, comme un froid géographe et arithméticien, doit-il, après chaque époque, se borner à calculer les revenus du pays, à arpenter les frontières, et puis inscrire un arrêt de condamnation ou de louange comme un total, le dessiner comme une figure géométrique?

Si l'on mesure les actes de l'homme politique à l'échelle de la tendance et des besoins de la nation, et les actes de la nation à l'échelle de toute l'humanité, si l'on apprécie une époque non pas isolément dans ses effets momentanés, mais dans son rapport avec toute l'histoire, comme formant un jour, une année de la vie

nationale, à ce point de vue on peut trouver beaucoup à reprocher à Boleslas.

Ce roi avait, il est vrai, le sentiment de sa mission, mais il ne l'accomplit pas entièrement. Il sentait qu'il devait enfanter la Pologne chrétienne : de là tant de sollicitude pour l'Eglise; qu'il avait le devoir de créer la Pologne slave : de là une telle haine contre les Allemands, tant d'efforts du côté de la Bohême et de la Ruthénie; qu'enfin la Pologne avait besoin de revêtir un corps politique en se dégageant des éléments étrangers : de là ces fameuses colonnes. D'instinct, il devinait le but; mais, n'étant qu'un homme, il faisait souvent fausse route et se trompait sur les moyens.

Lorsque Othon plaça la couronne sur la tête du nouveau roi, et, comme empereur chrétien, lui conféra le droit, suivant l'usage du temps, de conquérir et convertir les païens voisins, il renferma dans ces mots un sage conseil, il marquait la route à suivre dans la carrière et le mode d'action. Ce même plan fut tracé à Boleslas par les hommes du siècle, les chefs moraux de la nouvelle Pologne chrétienne, Adalbert, Boniface, Bruno, dont l'un martyrisé en Prusse, les deux autres en Ruthénie et Lithuanie. Le paganisme était arrivé à l'heure de sa chute; les peuples privés de Dieu restaient orphelins. La question du siècle était de savoir qui les ferait esclaves ou qui les prendrait pour enfants. Boleslas pouvait devenir non-seulement le maître, mais aussi le bienfaiteur du Pojezierze et de la Polésie. Il avait sur ces peuples la supériorité morale, il leur portait la foi et tous les bienfaits qui en découlent. Même sous le

rapport militaire, politique et commercial, les positions choisies par les martyrs étaient plus importantes que celles qu'indiqua à Boleslas sa raison royale. Les siècles suivants montreront comment la Lithuanie gravitait vers la Pologne et combien de sang coûta sa conversion tardive. Le baptême de la Lithuanie rendit ensuite la Pologne maîtresse de la Polésie et de Kiew, que Boleslas avait vainement revendiquées avec le glaive. En Prusse, pour l'accomplissement de la mission négligée par la Pologne, l'esprit du siècle envoya les Croisés, qui furent plus tard pour la Pologne de si terribles voisins. Les héritiers des Croisés qui s'établirent sur la terre arrosée du sang d'Adalbert, à l'embouchure de la Vistule et du Niemen, devinrent par là même maîtres des bords de l'Oder et de l'Elbe, où la Pologne avait en vain versé tant de sang. En agissant dans ces contrées, non-seulement Boleslas aurait conservé la paix avec l'Empereur, mais il aurait obtenu de lui des renforts, ainsi qu'il en obtenait réellement après chaque traité.

Une fois, cette heureuse pensée vint à Boleslas. Il visitait la Ruthénie, la Poméranie et le Pojezierze, et, par une heureuse intuition, il entrevit comment il fallait agir dans ces pays. Celui qui avait pillé Kiew, le tyran des Bohêmes et des Allemands, se montra clément envers la Poméranie et la Prusse. Il poursuivait avec le glaive ceux qui avaient les armes à la main, et il portait au peuple des enseignements et des présents. Que n'aurait-il pas obtenu, s'il eût tourné vers ce but toute son activité? Malheureusement, il fut bientôt rappelé par la guerre contre l'Empereur.

Boleslas avait le dessein de garder la Milzavie, la Misnie et la Lusace. Ce dessein, il semblait en avoir hérité de son père. Peut-être s'y joignit-il ensuite le désir, fréquent chez les Barbares, d'influer sur les Etats civilisés. Le feu allumé sur l'Elbe, irritant sans cesse le grand corps de l'Empire, attirait de ces côtés toutes les forces de la Germanie. Les Allemands souffrirent beaucoup, la Pologne ne gagna rien, les habitants éprouvèrent le sort le plus horrible. Les malheureuses tribus des Loups, des Taureaux, des Souris, des Faucons (Wilks, Wols, Mysz, Sokol), se trouvaient entre la lance des Allemands et le sabre des Polonais; elles furent écrasées et disparurent comme disparaissent aujourd'hui en Amérique les tribus des Mohicans, des Castors et des Renards.

Si les Slaves, moins sauvages, moins dégénérés, fussent restés sous un seul maître allemand, ils auraient échappé en plus grand nombre et plus tard peut-être se seraient-ils fondus avec la Pologne affermie. Un double ennemi changea leurs terres en déserts, et elles passèrent aux mains d'un peuple moralement supérieur; car l'empire d'Allemagne, alors plein de vie et de force, développait dans de grands mouvements la nouvelle civilisation du moyen âge et se trouvait à la tête de la Chrétienté.

Les efforts du côté de la Bohême, dont Boleslas ne put se rendre maître et qu'il ne sut pas s'attacher, ne rapportèrent qu'un petit morceau de territoire, qui fut bientôt repris. Au contraire, quand les rois de Pologne convertiront la Lithuanie, nous verrons les couronnes

de Bohême et de Hongrie passer dans la maison des Jagellons, non par suite de violences ou d'intrigues, mais par le libre choix de ces nations.

La Polésie était aisée à parcourir, difficile à garder. Le peuple slave qui y était établi avait également des liens de fraternité avec le peuple des bords du Dniepr et avec celui des bords de la Vistule, mais sans avoir rien de commun avec le royaume des Lechs ni avec la Ruthénie. L'Etat, qui aurait voulu s'attacher d'une manière stable ce pays, devait inspirer aux habitants un nouvel esprit, éveiller en eux de nouveaux besoins moraux et attirer à lui le mouvement de leurs cœurs. La Ruthénie pouvait s'attacher la Polésie au moyen de l'Eglise d'Orient par l'intermédiaire de Kiew, la Pologne le pouvait avec Rome par l'intermédiaire de Gnesen. Nous ne voyons pas que Boleslas ait agi de cette manière sur la Polésie; c'est pourquoi, de toutes ses incursions victorieuses au-delà du Bug, il ne lui resta rien.

Outre ces fautes politiques, la postérité accuse Boleslas d'avoir commis, comme homme, des fautes graves. Doué de grands talents et de grandes forces, il en fit souvent mauvais usage comme homme; presque toujours il en abusa en païen. Dans toutes ses conventions avec l'Empereur, la bonne foi est du côté d'Henri, le roi cherche toujours des détours et des fraudes. La trahison de Mersbourg reprochée à Henri II ne s'accorde pas avec le caractère de ce monarque connu pour sa loyauté. Il laissa en liberté Mieczyslas qu'il avait entre ses mains, il n'entoura pas le roi d'espions, ne soudoya pas contre lui ses serviteurs et ses parents. Le roi de Pologne agit

cruellement avec Boleslas de Bohême, honteus
avec Uldéric. Enfin il ternit la gloire de sa derniè
pédition militaire par le viol des femmes et le sa
de Kiew désarmée, en quoi il n'eut d'autre mot
le désir de la vengeance et du lucre.

Il faut juger de la nation d'après le roi. Nous v
combien lentement et avec quelle difficulté l'
chrétien pénétrait dans les âmes, combien fortem
paganisme vivait encore dans le cœur de la Pol
puisqu'il apparaît avec de telles couleurs dans la
morale du roi, du représentant de la nation.

Nous nous sommes longuement arrêtés sur l'a
ciation des actes de Boleslas, afin de montrer de su
principes de la politique polonaise qui éclatent m
nant au grand jour. Notre Etat a crû, s'est étendu e
tifié précisément par le fait de ce que les non-chr
appellent sottise, c'est-à-dire la sincérité dans le
ventions, la franchise dans les actes, l'amour de sa
priété, l'éloignement pour celle d'autrui. Chaqu
que l'on essaya de la violence romaine ou du ma
vélisme italien ou du cannibalisme philosophique,
jours le dommage et la ruine vinrent avertir les ho
politiques qu'ils agissaient contrairement à l'espr
tional. Celui qui ne tient pas compte de ce cachet
culier et propre à notre histoire, détourne les ye
l'unique rayon qui éclaire le chaos des événemen
ne reconnaît pas ce qui constitue la personnalité
Pologne; dans ses actes il ne découvre aucun lien,
ses tendances aucun but; il n'en pressentira pas la
née.

Un seul de nos rois a reçu de la nation le nom de *grand;* ce roi différait de tous les hommes appelés *grands*. C'était Casimir, le père, le roi des paysans.

Mieczyslas II.

Boleslas avait légué à son fils, avec son héritage, la haine des Bohêmes et des Ruthènes, et la malveillance impériale. A l'intérieur du pays, les deux esprits léchite et slave, contraires au nouvel ordre de choses chrétien, comprimés et entraînés par la force personnelle et les succès de Boleslas le Brave, attendaient le moment d'éclater. Mieczyslas ne put tenir tête à tant d'ennemis à la fois.

D'abord, les princes ruthènes envahirent le pays polonais, ils se répandirent jusqu'au Bug et au San, chassèrent les garnisons des châteaux de la Chrobatie-Rouge, et, ne pouvant conserver leurs conquêtes, ils emmenèrent avec eux, dans les steppes d'au-delà du Dniepr, une foule immense de captifs. Mieczyslas se lança à leur poursuite, parcourut la Polésie, fit toutes sortes de dévastations, et lui aussi, comme les Ruthènes, il n'en rapporta que du butin. Cependant, le fils d'Uldéric, Brzetyslas, s'empara du reste des châteaux que les Polonais possédaient en Bohême, massacra les garnisons, et soumit à son pouvoir toute la Moravie. Mieczyslas se vengea sur les habitants par le fer et le feu, et continua la guerre sans obtenir de résultat. Or, déjà des troubles

éclataient au-delà de l'Oder. Les petits rois païens, d'au-delà de l'Oder, étaient soumis jusqu'alors, les uns à l'Empereur, les autres au roi, et prenaient parti tour à tour pour l'un ou pour l'autre. Mais de nouvelles tendances commencèrent à se produire parmi eux. Déjà avant la mort de Boleslas, Mstiwoy, petit roi des Rarogs, s'était fait baptiser, et avait tenté de former un État à l'image de la Pologne. Bientôt il fut chassé par ses sujets païens, et par les Wilks, leurs alliés. Le fils de Mstiwoy, Mieszek, chercha appui auprès des comtes allemands et des castellans polonais. Des discordes existaient parmi les comtes. Siegfried, révolté contre l'Empereur, s'allia avec les païens et appela les Polonais à son aide. Une effroyable guerre s'alluma. Cent villes entre l'Elbe et la Saale furent réduites en cendre. On massacra les évêques, on détruisit les églises. Mieczyslas, de son côté, ravageait la Lusace et la Misnie. A peine l'Empereur eut-il vaincu Mieszek et établi à sa place Udo, ce même Udo prit de lui-même la couronne et résolut de créer un État indépendant. Les Allemands le tuèrent, et divisèrent le pays des Obotrites entre plusieurs petits rois sous la suprématie de l'Empereur. Après cette répression des Obotrites, les Wilks se soumirent aux Allemands. Mieczyslas ne retira aucun avantage de l'aide qu'il avait donnée aux païens.

Les troubles des païens au-delà de l'Oder mirent en mouvement leurs voisins établis en deçà de ce fleuve, les Poméraniens et les Cassubiens, qui, jusqu'alors non baptisés, reconnaissaient à regret l'autorité des rois de Pologne. Mieczyslas les battit, les dompta et donna le

gouvernement de la Poméranie à son gendre Bela, prince de Hongrie. Bientôt après cette expédition de Poméranie, épuisé de fatigues, brisé de chagrin et accablé du sentiment de tant de malheurs, il mourut, l'an 1034, et fut enseveli à Posen.

Aux coups funestes qui frappaient de tous côtés la Pologne, vint s'ajouter l'incendie de discordes intérieures. Le royaume des Piasts était composé de peuples d'une même langue, mais de diverses classes, ayant diverses dispositions et tendances. Les Lechs, qui se divisaient en magnats (*cunei*, *magnati*) et en noblesse (*milites*), possédaient la terre, avaient autorité sur les paysans (*rustici*), et exerçaient un pouvoir absolu sur les prisonniers de guerre qui étaient employés à défricher les forêts, établis en colonies dans des solitudes, ou bien envoyés au marché et vendus. En un mot, l'état de la Pologne était semblable à l'organisation politique des peuples caucasiens d'aujourd'hui, Lezgs, Ires, Czerkiesses. Mais les Lechs avaient oublié leur langue et s'étaient unis aux habitants; beaucoup de puissants Polaniens se *léchisaient* (d'où la noblesse, *szlachta*), de même que les premiers des Lutyces et des Obotrites devenaient chevaliers et barons. En outre, l'autorité royale, qui maintenait fortement les grands dans l'obéissance, commençait à protéger le peuple et à entrer en rapport immédiat avec lui, car le système allemand de la féodalité héréditaire était entièrement opposé aux mœurs slaves et ne put s'introduire daus la société polonaise. D'un autre côté, il se formait une autorité, liée aussi directement au peuple, le clergé. Son influence restrei-

gnait le commerce des esclaves et tendait à les égaler aux paysans. Enfin dans les biens d'église, la conduite tenue à l'égard du peuple était plus douce et elle servait d'exemple aux propriétaires laïques.

Mais les grands seigneurs et la noblesse étaient mécontents de cette autorité plus vigoureuse, de ce nouveau titre, de cette nouvelle organisation qui rattachait toutes les forces au centre, au trône. Accoutumés à conquérir les terres avec le glaive, ils voyaient avec jalousie les évêques sans armes posséder des biens, et ils considéraient avec mépris les moines dont l'humilité éveillait et éveille toujours dans un cœur païen une invincible répulsion. La mort de Mieczyslas, dont la personne commandait le respect, délia les mains aux factions.

Casimir Ier.

La veuve du roi Mieczyclas, qui lui survivait, Ryxa, parente de l'Empereur, habituée aux façons allemandes, essaya de conserver l'autorité par les procédés d'une politique étrangère. Elle voulut abaisser les magnats et la noblesse. Décriée comme étrangère et comme hostile à la nation, elle emporta trésors et couronne, et s'enfuit en Allemagne. Son jeune fils Casimir, entouré de gens qui se querellaient et s'entre-déchiraient, et ne trouvant dans personne appui ni conseil, quitta furtivement le pays et s'enferma dans un couvent, où il consacra son temps à l'étude, et attendit un moment plus propice.

L'heure de l'indépendance complète était venue pour la turbulente noblesse. Ils se jetèrent d'abord sur les évêques sans défense et pillèrent leurs biens. La discorde s'étant mise rapidement parmi eux, ils soulevèrent le peuple. Lorsque la Slavie évoquée eut pris les armes, elle fondit à la fois sur le clergé et sur la noblesse. Le massacre et l'incendie gagnèrent le pays tout entier. Cependant les Ruthènes ne s'arrêtèrent plus sur le Bug, mais ils envahirent et pillèrent la Mazovie; Brzetyslas de Bohême, avec l'évêque Sévère, ravagea la Silésie et la Chrobatie, prit Cracovie, Posen, Breslau, Gnesen, ravit les reliques et les trésors, et transporta en Bohême des multitudes. La Pologne ne reculait plus seulement jusqu'à l'état de la Léchie, mais elle redescendait plus loin encore dans le passé, jusqu'à l'état de la Slavie. Il semblait qu'elle allait subir le même sort qu'avaient éprouvé les tribus d'au-delà de l'Oder, et que, bientôt mise en lambeaux, elle deviendrait la proie des nations étrangères.

Mais le christianisme, quoiqu'implanté depuis peu et horriblement persécuté, ne se laissa pas déraciner de la Pologne. Les armes étrangères et la discorde intérieure qui avaient labouré et hersé le pays en tous sens, ne servirent qu'à détruire l'ivraie léchite et païenne. L'orgueilleuse noblesse s'humilia dans son cœur, se repentit, et le peuple s'effraya : tous s'appuyèrent sur la croix, qui seule n'avait pas chancelé au milieu des ruines de l'édifice social, et ils tournèrent les yeux vers l'unique autorité restée en Pologne, vers les évêques.

Jusqu'alors les rois seuls ont été des personnes politi-

ques, leur biographie est l'histoire entière de la nation; maintenant apparaît dans nos annales un nouvel élément qui agit par sa propre force indépendante, une nouvelle individualité morale, les évêques. C'est l'émancipation d'un ordre; elle n'est pas obtenue par la révolte ni la violence, ni par l'abaissement de l'autorité, mais elle est provoquée par l'esprit du temps, et reçoit sa consécration légale. Ce n'est pas le partage et la décomposition de l'autorité en des éléments contraires, mais c'en est un nouveau développement organique, une nouvelle manifestation.

Il s'agissait de ressusciter dans son indépendance le royaume chrétien de Pologne. On s'était convaincu qu'avec les seules forces qu'on avait soi-même, il était impossible d'y parvenir. Il fallait invoquer de quelque autre part un esprit, un conseil, une force. Les évêques résolurent d'envoyer trois députations : l'une au pape, comme au protecteur naturel de l'Église; l'autre à l'Empereur, comme à l'allié naturel des royaumes chrétiens; la troisième au prince Casimir, héritier naturel de la couronne. Cette résolution, simple en apparence comme tout ce qui est vrai, apporta de plus grands et plus heureux résultats que le plus profond calcul politique ou que le gain de la plus sanglante bataille. Les hommes heureusement inspirés, qui avaient ainsi interprêté l'esprit du temps et le besoin de la nation, furent les véritables restaurateurs de la Pologne. De ces respectables conseillers et députés, deux sont restés vivants dans la tradition, Étienne, archevêque de Gnesen, et Rachelin, évêque de Cracovie.

Le pape ordonna aussitôt aux Bohêmes de rendre les pays et les trésors enlevés à la Pologne, menaçant, en cas de désobéissance, le prince Brzetyslas de l'excommunication, et l'évêque Sévère du tribunal métropolitain. Ces menaces n'atteignirent pas entièrement leur but, toutefois elles agirent fortement sur les Bohêmes. Les autres députations eurent une issue également heureuse. Casimir, ému par les prières de ses compatriotes, sortit de son couvent, et ayant pris le trésor conservé chez sa mère, il se rendit à la cour impériale. L'empereur Henri III le Noir le reçut comme un allié et un ami, lui rendit la couronne que Ryxa avait emportée, lui donna le secours d'une brillante escorte de chevaliers; puis il réprimanda lui-même le prince de Bohême d'avoir osé ravager en temps de paix des pays chrétiens, lui ordonna de restituer ses conquêtes, et envoya une armée à l'appui de ses décrets. Casimir, en faisant route vers la Pologne, rentra en possession d'une partie des villes de la Silésie, reçut l'hommage des princes de Poméranie, et, salué par le peuple comme un libérateur avec des chants de bénédiction, il fut couronné et oint à Gnesen par l'archevêque Etienne, l'an 1040.

Le nouveau monarque s'occupa activement de la réforme de l'État. Il laissa tomber dans l'oubli le passé, mais punit sévèrement ceux qui continuèrent à troubler le pays. Le glaive et le gibet réprimèrent bientôt les brigandages des grands, et ramenèrent la tranquillité dans les campagnes révoltées. Casimir entra en rapports avec la Ruthénie, prit pour femme Marie Dobrogniewa, fille de Vladimir Ier, sœur des princes ruthènes, obtint

en dot la paix, des trésors et des troupes auxiliaires. Il avait besoin d'argent et de soldats contre le plus fort des rebelles qui restaient, contre Maslaw.

Maslaw avait été déjà, sous Mieczyslas II, castellan ou gouverneur de Mazovie. Au milieu des troubles de l'interrègne, il se défendit vigoureusement contre les invasions étrangères, ouvrit dans ses terres un refuge au peuple qui fuyait de toutes parts, et grandit en puissance. Après le retour de Casimir, il ne voulut pas céder au roi l'autorité qu'il avait longtemps possédée, il entra en rapports avec les habitants du pays de Pojezierze, et confiant dans le secours des païens de ces contrées, il résolut de se détacher de la Pologne. Il fut mis en déroute par les Polonais. (Quelques années plus tard, en 1047, il essaya d'envahir la Mazovie avec les païens, perdit de nouveau près de Plock une sanglante bataille, et mourut sur le gibet.)

L'Empereur, de son côté, ayant échoué dans une première expédition en Bohême, y pénétra de nouveau, battit les troupes de Brzetyslas, assiégea Prague, contraignit le prince à le reconnaître pour suzerain, et à restituer à Casimir le reste de la Silésie, avec des dédommagements pour les anciens pillages. Ce fut ainsi que, sans avoir de ce côté tiré l'épée, Casimir recouvra l'héritage de ses pères.

L'an 1050, les troubles de Hongrie placèrent Casimir dans une situation pénible. Bela, prince de Hongrie, proche parent du roi et ancien gouverneur fidèle de la Poméranie, faisait la guerre conjointement avec son frère André contre l'Empereur, qui, avec une armée

considérable, s'approcha de Presbourg, et réclama du roi Casimir des renforts. Une politique ordinaire aurait, sans doute, conseillé au roi de s'unir avec les Hongrois pour affaiblir l'Empereur, comme étant un voisin plus puissant et par conséquent un ennemi naturel. Mais l'honnête Casimir, reconnaissant envers l'Empereur de tant de bienfaits qu'il en avait reçus, voyant en outre la justice de sa cause, n'hésita pas à amener lui-même à l'Empereur des renforts contre Bela. Cet acte de loyauté eut les meilleurs résultats. La guerre n'eut pas lieu; le pape Léon IX vint de sa personne à Presbourg, et réconcilia l'Empereur avec les Hongrois. Le roi de Pologne gagna des deux côtés : respect pour lui-même et paix pour le pays.

1054-1058. — Les quatre dernières années du règne de Casimir furent consacrées à l'organisation intérieure. Ce fut pour le roi un temps de travail sans bruit, mais fécond en résultats; pour la nation, ce fut un moment de repos et de restauration. Les histoires contemporaines passent sous silence cette époque d'organisation. Casimir mourut l'an 1058, respecté des voisins, aimé de la nation et justement honoré du titre de *Restaurateur* de l'État. De son mariage avec Dobrogniewa de Ruthénie (qui en recevant le baptême catholique avait pris le nom de Marie), il laissa quatre fils : Boleslas, Herman, Mieczyslas, Othon, et une fille, Swientochna. Sa mort fut précédée d'une comète et d'un tremblement de terre.

Boleslas II le Hardi.

Boleslas, âgé de douze ans, suivit les traces non de son père Casimir, mais de son aïeul Boleslas le Brave, avec lequel il se sentait de la ressemblance par les talents et le caractère. Avide d'expéditions lointaines et de relations diplomatiques étendues, il plaça toute sa confiance dans la force et dans l'intrigue. Sa cour devint successivement l'asile de divers prétendants hongrois, bohêmes, ruthènes, qui engagèrent la Pologne dans des guerres onéreuses et stériles. En Hongrie, après l'accord survenu entre Bela et André, on avait couronné roi un enfant mineur, Salomon. Bientôt Bela, désirant régner lui-même, s'enfuit auprès de Boleslas. Le roi se porta en Hongrie avec une grande armée, gagna une sanglante bataille et ne retira d'autre profit que des présents et de nouveaux embarras pour l'avenir. L'exemple de Bela fut suivi par Jaromir de Bohême, prêtre apostat, révolté contre son frère Wratyslas. Boleslas se mêla encore dans cette querelle; il avait à peine le temps de réprimer les païens révoltés de Prusse et de Poméranie, et il attira encore sur lui la guerre et le pillage des Bohêmes; en revanche, il pilla la Moravie et la Bohême, et enfin, s'étant réconcilié trop tardivement avec Wratyslas lui-même, il lui donna en mariage sa sœur Swientochna. Il ne résulta qu'un seul avantage de cette guerre ruineuse, ce fut qu'on assura au prêtre Jaromir l'évêché

de Prague que le turbulent apostat aurait pu obtenir auparavant sans troubles ni effusion de sang.

Il se présenta de suite un troisième prétendant, Iziaslas, chassé de Kiew par ses frères (1068); il obtint le secours des Polonais. Le roi se mit en marche avec une grande armée, les frères d'Iziaslas s'enfuirent de Ruthénie au seul bruit de sa puissance. Boleslas établit celui-ci à Kiew et son fils à Polock. Des quartiers d'hiver commodes en Ruthénie, de riches présents en argent et vêtements furent la récompense de cette expédition.

Il semble que le roi sentit cette fois combien le pays avait peu profité de l'expédition lointaine contre Kiew, et combien plus importantes étaient pour la Pologne les contrées voisines, telles que la Ruthénie-Rouge. En 1069, en revenant de Kiew dans ses foyers, il assiégea et prit par la famine la ville de Przemysl, alors très-peuplée et fortifiée, située sur la frontière des Polonais. Il se mit à établir ses garnisons dans les bourgs les plus proches, quand de nouvelles querelles en Hongrie vinrent distraire sa pensée et la reporter au-delà des Carpathes. Après la mort de Bela, ses fils Geyza et Ladislas se soulevèrent de nouveau contre Salomon; de nouveau le roi de Pologne les soutint avec une armée et les réconcilia avec Salomon, en laissant la suprématie à Salomon, et partageant le pays entre les prétendants, au grand dommage de la Hongrie, et sans profit pour la Pologne.

De retour de Hongrie, Boleslas se remit à conquérir les villes voisines de Przemysl (1072), prit de nouveau sous sa protection Iziaslas, chassé pour la seconde fois,

et pendant ce temps il occupa Luck, Chelm et Wlodzimierz en Volynie, et il se remêla dans les intrigues de Geyza et de Ladislas.

Les luttes avec le prince de Kiew et les Hongrois brouillèrent Boleslas avec l'empereur Henri IV. Iziaslas, n'ayant pu obtenir jusqu'alors des Polonais un secours efficace, envoya son fils au pape avec de secrètes promesses, et s'occupa lui-même de gagner l'Empereur avec des trésors. Boleslas soulevait contre l'Empereur les Lutyces et envoyait des secours aux Saxons. A cette époque, en Occident, une guerre capitale était engagée entre le pape et l'Empereur. L'Empereur voulait introduire le système féodal dans l'Eglise, il voulait mettre les évêques au rang de ses vassaux. Le Siége apostolique avait résisté jadis aux empereurs qui se couvraient du nom de l'empire romain, et il luttait de même à présent contre l'autorité seigneuriale qui s'élevait. Boleslas, sans nécessité et sans fruit, se mêla partiellement aux querelles de l'Allemagne, où ni le pape ni l'Empereur ne l'appelaient.

De nouveaux troubles survenus en Ruthénie et des meurtres commis par les princes de ce pays fournirent prétexte à Boleslas pour prendre plus activement en main les affaires d'Iziaslas. Il le ramena dans le duché de Kiowie, remporta une victoire sur les Ruthéniens, et, après avoir forcé Kiew à capituler, il en frappa la porte avec le fameux sabre *Szçzerbiec*, et fit ainsi une nouvelle entaille à côté de celle qu'y avait laissée Boleslas le Grand (1076-7).

Iziaslas fut donc établi dans sa capitale. Mais ce prince, tant de fois chassé, errant dans les pays voisins, et sou-

tenu sur le trône par des armes étrangères, n'était pas aimé de ses sujets. Les chroniques rapportent que, pour le relever à leurs yeux, le roi de Pologne, en présence des Kiowiens rassemblés, le prit par la barbe, et s'écria : « Voilà la tête de votre prince, obéissez-lui ; » il lui transférait en quelque sorte par là son autorité. Dans le vrai, Boleslas, restant à Kiew avec une armée victorieuse, était le maître réel de la Ruthénie. Aussi se plut-il beaucoup chez son hôte. Kiew était à cette époque plus peuplée et plus riche que les villes polonaises. Après de si longs combats, le roi se reposait dans l'abondance. Les vins grecs et les belles Kiowiennes lui chassèrent de la tête les soucis du gouvernement. Il s'abandonna aux débauches grecques, inconnues aux sévères Léchites. Cependant les années de cette longue expédition s'écoulaient, et le roi ne licenciait pas l'armée. Dans les siècles d'alors, les chevaliers qui servaient le roi subvenaient eux-mêmes à leur équipement et souvent même à leur entretien. C'est pourquoi les guerres se terminaient d'ordinaire par une seule bataille décisive. On conçoit aisément combien l'armée dut être lassée de rester éloignée de ses foyers pendant plusieurs années. D'un autre côté, en Pologne, les femmes, doutant du retour des guerriers, avaient pris de nouveaux maris ou cédé aux poursuites des galants. La Pologne s'était remplie de désordres domestiques. Ce qui prouve combien la corruption était générale, c'est que les chroniques ont conservé le nom de Marguerite de Zembocin comme de l'unique épouse fidèle. Quand ces bruits furent parvenus de Pologne en Kiowie, les chevaliers, impatientés, commencèrent à

quitter le camp individuellement, à l'insu du roi, et à regagner leurs foyers, où, trouvant installés des intrus, ils furent contraints de les chasser par la violence, ce qui troubla la paix publique. Enfin le roi aussi dut revenir sans armée. Irrité, et contre les chevaliers désobéissants et contre leurs femmes infidèles, il les châtia tous sans distinction. Il faisait publiquement attacher des petits chiens sur le sein des femmes; et, quant aux hommes, il confisquait leurs biens en punition de leur fuite du camp, tandis que, lui-même, pendant ce temps, menait son ancien genre de vie; il avait enlevé de force la femme de l'un de ses sujets, et l'avait ouvertement pour concubine.

De pareilles violences et débauches royales n'étaient pas une nouveauté. Boleslas le Brave n'avait été ni moins violent ni plus moral que son petit-fils; mais, dans le cours de quelques dizaines d'années, les circonstances avaient beaucoup changé. Le jeune roi ne remarquait pas que la Pologne s'infusait de plus en plus le christianisme, qu'un nouveau droit, un nouvel enseignement donnaient à la nation de nouvelles idées sur les devoirs et le caractère d'un roi, sur la sainteté des droits de citoyen. La nation commença à murmurer, et voyant les préceptes de l'Église violés, elle tourna les yeux vers ceux qui étaient chargés de les défendre, vers le clergé, et, pour la première fois, elle provoqua la résistance contre l'autorité. Il appartenait d'office à l'archevêque de Gnesen d'admonester le roi, mais ce chef du clergé ne s'en sentait pas la force et se taisait. Alors Stanislas de Szczepanow, évêque de Cracovie, cédant à la

voix du devoir, se rendit vers le roi, et l'avertit doucement avec des paroles de prophète polonais : C'est mal à toi, roi, d'avoir la femme d'un autre. — Repoussé avec mépris, il proclama le roi désobéissant à Dieu et ordonna de lui fermer les portes de l'église. Grand dut être l'étonnement du roi léchite, possesseur de tant de terres, et vainqueur de tant de nations, quand il rencontra pour la première fois devant lui un adversaire dans la personne de l'un de ses sujets désarmés. Dans tous les pays récemment convertis, la première manifestation de l'autorité spirituelle, sa première lutte avec la puissance laïque était toujours violente et sanglante. Chaque privilége de l'Église était acheté avec le sang des martyrs. Le roi s'obstina dans sa résistance, l'évêque l'excommunia publiquement. Le roi, saisi de fureur, courut avec ses courtisans à la chapelle de Skalka, et là, au moment où Stanislas célébrait la messe, il le frappa de son sabre, et l'évêque blessé fut massacré par les courtisans.

C'était en Pologne le premier exemple d'un semblable crime et l'on ne savait pas encore quelles en seraient les suites. Les meurtres ordinaires sont effacés par le temps; mais le sang des martyrs a montré une étrange vertu et vitalité, en se répandant de plus en plus largement sur la terre, et criant de plus en plus haut vers le ciel. Peu de jours s'étaient écoulés, et déjà dans le pays on racontait partout avec indignation la mort de l'évêque. Ce ne fut pas tout. La Pologne était depuis longtemps une partie de l'ensemble de la Chrétienté : le roi devint responsable aux yeux de l'Eglise. Le pape d'alors, Grégoire VII, qui avait résisté avec un courage tellement inébranlable

aux prétentions des Empereurs, excommunia instantanément le roi et jeta l'interdit sur la Pologne. Les églises se fermèrent, l'effroi s'empara non-seulement du peuple, mais aussi des courtisans du roi. Tous s'écartèrent de Boleslas. Il n'y eut pas de révolte ni d'insurrection, mais on laissait le roi dans l'impuissance, on s'éloignait de lui en silence. Il se passa toute une année d'un règne singulier, pendant lequel le roi ne put ni obtenir obéissance, ni provoquer une résistance ouverte. Enfin fatigué, tourmenté de remords, et abattu, il quitta le royaume et s'en alla avec son fils chez Ladislas, roi de Hongrie, auquel il avait autrefois rendu tant de services. Il y fut reçu avec froideur, et après un séjour de peu de durée, il disparut de la cour, et finit d'une manière inconnue. Suivant la tradition, après avoir longtemps erré en cachant son nom, il entra dans un couvent à Oziak, y fit une pénitence austère en remplissant un service pénible, et révéla avant de mourir (1080) qui il était.

Le martyre de Stanislas, bientôt rangé au nombre des saints, est un événement d'une grande importance historique pour la Pologne. La résistance des évêques et la violence du roi racontées au peuple du haut des chaires faisaient connaître les devoirs réciproques des souverains et des sujets. Les conséquences de cet enseignement devaient se développer aisément d'elles-mêmes. Le culte de saint Stanislas devint, pour ainsi dire, le premier article de la nouvelle constitution polonaise. De même qu'en Angleterre la lance des rois normands *vint se briser* dans la poitrine de saint Thomas, ainsi en

Pologne le sabre des rois léchites s'émoussa sur le front de saint Stanislas : la tête des serviteurs de l'Eglise fut désormais à l'abri, et un autre Ordre de l'Etat ne tarda pas à obtenir la même sécurité. Bien qu'après Boleslas le Hardi, deux rois continuent encore l'ancienne histoire des Piasts autocratiques, cependant de la chute de ce roi date au fond une nouvelle période de l'histoire de Pologne, l'aurore de la Pologne libre.

Ladislas Herman.

Après la fuite de Boleslas, les princes ruthènes se mirent aussitôt à chasser les Polonais, qui occupaient çà et là des forteresses au-delà du Bug. Les Hongrois, traversant les Carpathes, s'emparèrent de Cracovie; mais heureusement ils durent vite retourner chez eux, rappelés par le passage des armées de la Croisade à travers leur pays. La Pologne restait sans roi et sans gouvernement. Quoique l'ordre de succession au trône ne fût pas encore assez profondément établi dans l'esprit de la nation au point d'être une loi, toutefois il existait déjà dans la coutume. La nation jeta ses regards sur l'héritier naturel de la couronne, sur Ladislas, qui prit en main les rênes du pouvoir. Le nouveau souverain se trouva dans une position difficile. Le pouvoir royal avait été fortement ébranlé dans la nation par la chute de Boleslas, et l'excommunication pontificale semblait retirer même à Ladislas le prestige, le respect que le titre royal

imposait aux étrangers. Cette double difficulté embarrassait sans cesse les pas de Ladislas; elle imprima à son caractère le cachet de l'hésitation et de l'incertitude, et, de là, provient le manque d'unité et de but que nous remarquons dans tout son règne. Pour regagner la couronne, le roi s'adressa à l'empereur Henri IV, engagé alors dans une guerre acharnée contre le pape Grégoire VII. L'Empereur, dont la propre couronne n'était pas assurée, fut heureux de faire paraître son autorité, et il confirma le titre royal à Ladislas, de qui il obtint des renforts contre le pape. Mais le roi faisait en même temps des démarches auprès du pape Grégoire pour obtenir la levée de l'excommunication. Cependant les luttes des Empereurs avec l'Église laissaient du moins la Pologne tranquille du côté de l'Allemagne.

En Ruthénie, les nombreux princes descendants de Jaroslas, sans cesse en guerre les uns contre les autres, et s'enlevant réciproquement leurs domaines, venaient souvent demander appui à la Pologne. Ladislas, incertain qui il devait aider, gardait la neutralité; une fois même, il se porta avec une armée au-delà du Bug, et là, il laissa les deux princes dans l'attente de sa décision, et s'en retourna paisiblement sans avoir rien fait. La Pologne perdit son ancienne influence sur les contrées d'au-delà du Bug. Les princes ruthènes, extirpant le catholicisme, se détachaient de plus en plus de la Pologne et même ils allèrent plus tard jusqu'à oser envahir les pays de la Couronne. D'autre part, la Poméranie, qui appartenait depuis longtemps à la Pologne, n'était soumise au roi qu'en apparence, car les habitants

s'obstinaient dans le paganisme, et, malgré la communauté d'origine et de langue qui aurait dû les unir à la Pologne, préféraient se lier avec un peuple païen étranger, les Prussiens. A quatre reprises, la guerre éclata en Poméranie. Le roi s'y rendit avec la chevalerie, en 1091, et sur les bords de la rivière Rzecza, il remporta une victoire signalée (15 août); il renversa les châteaux, saccagea le pays, et contraignit les Poméraniens à lui promettre tribut et obéissance. L'année d'après, il dut aller de nouveau réprimer leur révolte et il assiégea vainement leur forteresse de *Naklo*. L'année suivante, il changea de système de guerre, il laissa de côté les châteaux, il ravageait les campagnes et emmenait le peuple en esclavage, pensant ainsi épuiser l'ennemi. Mais on s'aperçut promptement que ce genre de guerre était inefficace; car, quelques années plus tard, les Poméraniens, ayant repris force dans leurs citadelles, conquirent les colonies polonaises elles-mêmes. Il fallut de nouveau modifier la façon de faire la guerre, et recommencer les siéges et les assauts. Le roi ne comprenait pas que l'unique moyen de vaincre les Poméraniens était leur conversion, ainsi qu'on le verra dans la suite. Il n'y eut pas non plus de paix du côté de la Bohême. Après la mort de Wratyslas et de Conrad, le gouvernement de ce pays passa à Brzetyslas, homme avide et inquiet, qui voyait avec joie l'occasion de profiter de la mauvaise situation de la Pologne. Il choisit le moment où le roi faisait la guerre en Poméranie, pour envahir la Silésie, sous prétexte de se faire payer des sommes dont les rois de Pologne lui étaient

redevables pour certaines terres. La Pologne s'étendait alors du côté de la Bohême jusqu'à l'Elbe supérieur, y compris le comté de Glatz, et une partie de la Bohême actuelle. Ces contrées limitrophes, et exposées par conséquent à de fréquentes incursions, ne comptaient pas beaucoup de villes, mais elles étaient peuplées et riches en bétail. Les Bohêmes, y ayant fait subitement irruption, mirent tout à feu et à sang. Ladislas se vengea en envoyant de son côté une armée en Moravie, et il porta de même le pillage et le massacre chez les Bohêmes. Ainsi se termina cette guerre cruelle et stérile, bien qu'il n'y eût pas de paix conclue. Brzetyslas trouva un nouveau moyen de se mêler aux affaires de la Pologne, en mettant la division dans la famille royale. Ladislas avait un fils naturel nommé Zbigniew. Ayant épousé Judith de Bohême, il éloigna ce Zbigniew et le fit élever à Breslau; il le destinait à l'état ecclésiastique, et voulait laisser le trône à Boleslas qu'il avait eu de Judith. L'an 1085, Zbigniew, ennuyé de la vie solitaire, et ayant soif de pouvoir, entra, à l'instigation de Brzetyslas, en rapports secrets avec lui, s'échappa du couvent, et vint à Breslau avec un renfort de Bohêmes et de Saxons. Le comte Magnus, gouverneur de la ville, le laissa entrer, et le reçut comme prince. Heureusement le passage des Croisés rappela Brzetyslas en Bohême. Les habitants de Breslau, ayant perdu l'espoir d'être secourus, s'adressèrent au roi en suppliants. Le roi, craignant que des ennemis étrangers ne s'immisçassent dans ces troubles, conclut un accord avec Zbigniew, et lui céda Breslau avec quelques villes envi-

ronnantes. Les discordes de la famille régnante provoquèrent pour la première fois dans le pays des partis politiques. D'un côté l'hetman Sieciech prit parti pour le roi; de l'autre, tous ceux qui étaient mécontents de Sieciech s'unirent avec Zbigniew. De ce nombre était aussi Magnus de Breslau. Bientôt le roi, irrité des nouvelles trames de son fils naturel, dut se porter avec ses troupes sur Breslau. Zbigniew et ses partisans campèrent près de Kruszwica. Après une sanglante bataille, les rebelles furent défaits, Kruszwica détruite; Zbigniew fut pris et enfermé dans le château de Sieciechow.

Peu de temps après, comme le roi s'était rendu à Gnesen avec sa famille et la cour, pour la consécration de l'église cathédrale, les amis de Zbigniew et les adversaires de Sieciech obtinrent du roi, à force d'instances, qu'il reçût de nouveau en grâce son fils; sentant ses forces faiblir, il partagea le royaume entre Boleslas et Zbigniew. Au premier, il donna les terres de Cracovie, de Sandomir et de Silésie; au second, la Mazovie avec une partie de la terre de Sieradz, se réservant pour lui-même l'autorité suprême. Les princes, qui avaient pris le commandement de l'armée, résolurent d'achever la ruine de Sieciech. Zbigniew le haïssait comme son ancien persécuteur, Boleslas, comme ayant été pour lui, autrefois, un tuteur sévère et étant encore auprès de son père un favori tout-puissant. Ils se rendirent donc en armes à Breslau, et ayant chassé de cette ville Weyslas, parent de Sieciech, ils continuèrent leur route vers Zarnowiec, où résidait le roi. De nouveau, Ladislas hésitait, d'un côté pressé par ses enfants, de

l'autre regrettant son ancien serviteur : il se prononçait tantôt pour celui-ci, tantôt pour ceux-là. Il alla avec ses fils assiéger Sieciechow, et ensuite, les quittant secrètement, il rejoignit son favori. La guerre allait éclater entre le père et les fils, quand le clergé s'interposa entre les deux partis, et Martin, archevêque de Gnesen, inclina le roi et ses deux fils à la paix. On renouvela l'ancien traité de Gnesen, et Sieciech dut s'éloigner non-seulement de la cour, mais encore du pays et s'exiler (1097).

Nous rencontrons ici, pour la première fois, une figure nouvelle dans notre histoire, un homme qui, sans être prince ni évêque, agit en personnage historique. C'est Sieciech, à côté duquel s'élève aussitôt Magnus, et bientôt nous en verrons une foule d'autres. Nous trouvons ici le germe d'un nouvel élément politique, l'ordre des magnats. La pauvreté des chroniques d'alors rend difficile d'apprécier suffisamment le caractère de Sieciech, et de juger son action politique. Ce qui est certain, c'est que cet hetman polonais, gouverneur de la terre de Cracovie, longtemps au service du roi, s'était beaucoup illustré dans les guerres de Poméranie et de Bohême. Les accusations dirigées contre lui ne sont que générales et souvent puériles ; par exemple, on lui imputait comme un grand crime d'avoir répandu le faux bruit d'une invasion des Bohêmes. La mauvaise foi des partis politiques est ici visible. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que Sieciech, enfant de l'ancienne Pologne de Boleslas, gardait rigoureusement les vieilles coutumes, maintenant l'autorité royale et l'unité du pays.

Il est certain que ce fut lui qui fit les plus grands efforts pour écarter Zbigniew, et qui l'enferma dans des châteaux, et que ces mêmes conseillers qui, à l'assemblée de Gnesen, avaient condamné Sieciech à l'exil, décidèrent aussi à cette assemblée le partage de la Pologne entre ces deux princes, ce qui prouve que Sieciech était contraire à ce partage. Ladislas devait être convaincu de la fidélité de l'hetman pour lui, puisqu'il eut tant de répugnance à l'éloigner de la cour. La preuve que Sieciech n'avait en rien péché contre la nation, c'est que Boleslas, devenu roi, le rappela de l'exil. Sieciech fut le premier martyr de l'ordre des magnats. Cependant tous s'accordent à l'accuser de trop d'orgueil, ce qui est ordinaire chez un laïque puissant. En effet, cet orgueil apparaît aussi dans tous les magnats qui vinrent après Sieciech.

Le partage du pays fut une grande faute politique. Les historiens postérieurs, voyant les effets malheureux du partage, en font retomber toute la responsabilité sur Ladislas. Cependant les germes du partage existaient profondément non-seulement dans le caractère du roi, mais encore dans les dispositions de la nation. Les tribus slaves qui formaient la Pologne appartenaient à une seule race, toutefois elles différaient notablement entre elles par leurs mœurs et leurs coutumes. L'idée de l'Etat considéré comme personne morale ne s'était pas suffisamment élaborée. Les hommes supérieurs devinaient ce besoin de l'unité et travaillaient à son maintien; mais, dès que ce travail individuel cessa, l'esprit slave du séparatisme se réveilla. Les politiques mêmes de cette époque regardaient l'Etat comme la propriété terri-

toriale du souverain. Dans les autres pays, la féodalité qui s'introduisait, créait une hiérarchie intermédiaire de vassaux inférieurs et supérieurs, relevant les uns des autres entre eux, et tous ensemble de la Couronne, et l'unité était ainsi préparée. En Pologne il n'y avait pas de féodalité. Le roi, avec l'appui moral des évêques, se tenait isolé et représentait l'unité, en face de toute la nation pleine de diversité. Les talents et l'énergie de Boleslas le Brave avaient donné de l'éclat à la couronne, et l'onction pontificale l'avait consacrée. Après le crime de Boleslas le Hardi, l'excommunication pontificale enleva le prestige à la couronne. Quoique Lalislas fût reconnu par l'Empereur comme roi, et que dans les actes diplomatiques il fît usage de ce titre, cependant n'ayant pas la consécration du pape, et se défiant de lui-même, il n'osa pas se couronner suivant la coutume de ses ancêtres. Et peu à peu le titre royal tomba en désuétude. Le lien unique qui reliait la Léchie s'affaiblissait. On peut dire que les sabres qui avaient taillé en pièces le saint évêque, avaient blessé en même temps le corps de la Pologne qui bientôt allait tomber en lambeaux. Considérons encore que, sous l'influence des idées chrétiennes, la Pologne avait subi dans son intérieur une transformation graduelle. L'ordre ecclésiastique s'était déjà constitué, déjà les magnats avaient gagné de l'autorité. Ces nouvelles puissances tendaient naturellement à se renforcer, et si elles ne s'élevaient pas en opposition directe avec le pouvoir royal, du moins, en croissant à côté de lui, elles le limitaient et resserraient; un instinct politique naturel avertissait

les évêques et les magnats qu'il leur serait plus facile de conserver les libertés acquises, sous l'autorité partagée des fils du roi, que de résister à la puissance d'un seul souverain. En outre, l'art peu développé encore d'administrer l'Etat, la difficulté de gouverner des terres étendues dans des temps où l'organisation des trésors et des armées était inconnue, l'impossibilité pour le roi d'être unique juge suprême, et de rendre la justice à tant de sujets, tout cela faisait que même le simple peuple préférait avoir plusieurs souverains. Un talent extraordinaire avait pu un instant faire face à tant de difficultés; mais, dans l'ordre habituel, il était impossible de les surmonter. L'État, par un mouvement fatal, tendait à la séparation. Ladislas effectua ce qui était déjà dans les sentiments de la nation. Avec le partage du royaume finit à proprement parler le règne de Ladislas Herman; ses jeunes fils parurent aussitôt dans la guerre de Poméranie comme princes indépendants. Zbigniew ne fit rien, Boleslas montra du courage et des talents militaires. Peu après, les princes ruthènes, ayant conclu entre eux une alliance, envahirent la Pologne avec l'aide des Polowces. Le jeune Boleslas, ayant rassemblé à la hâte la chevalerie, les atteignit à la frontière, les défit et écrasa, donnant ainsi à la nation un heureux augure pour son règne à venir. Bientôt Ladislas, épuisé par l'âge, la maladie et le chagrin, expira à Plock dans sa cinquante-neuvième année, qui était la vingt-unième de son règne.

Boleslas Bouche-Torse.

Déjà, du vivant de son père, Boleslas s'était fait connaître comme chasseur hardi et intrépide soldat, et certes la Pologne avait besoin d'un roi énergique et infatigable. La guerre menaçait de toutes parts, et, à l'intérieur, il y avait un ennemi domestique, Zbigniew. Les frères se partagèrent les trésors et l'État. Boleslas reçut les deux capitales et les deux tiers du pays, Zbigniew eut le reste. Ce prince, l'aîné par l'âge et reconnu par le feu roi pour son fils, ne se contentait pas de ce qu'il avait : trouvant dans le pays de nombreux partisans qui étaient heureux du partage de la couronne, il fomentait des troubles et suscitait les voisins de la Pologne contre elle. Du côté de la Ruthénie, une courte expédition de Boleslas au-delà du Bug fut suivie de la paix; Boleslas épousa la fille de Swientopelk de Kiew. Mais, quant aux Bohêmes, ils commencèrent la guerre à l'instigation de Zbigniew, et elle se prolongea, avec des chances diverses, durant de longues années. D'abord Borzywoy de Bohême, avec son frère Swientopelk de Moravie, comme s'ils avaient voulu faire la connaissance du nouveau roi et éprouver les forces de la Pologne, envahirent la Silésie et dévastèrent le pays (1102). Comme vengeance, la Moravie fut successivement dévastée par l'hetman Zelislas et par Boleslas lui-même. La discorde éclata aussi en Bohême entre les princes frères, ce qui était

fréquent à cette époque. Borzywoy, chassé par Swientopelk, se réfugia en Pologne. Boleslas conduisit le prétendant en Bohême, et, après avoir incendié et ravagé une grande partie du pays, il alla se mêler encore des affaires de Hongrie. Il opposa à Coloman, roi de cette contrée, le prétendant Almus, et lui donna des renforts; il en devait résulter de nouvelles guerres. Dans le même temps que se faisaient les expéditions de Bohême et de Hongrie, la guerre continuait en Poméranie. Les rois de Pologne, depuis des siècles, considéraient comme leur héritage les pays situés entre la Vistule et l'Oder. Les habitants païens étaient liés avec les tribus slaves d'au-delà de l'Oder, et en confraternité avec les Prussiens. Les Poméraniens ne reconnaissaient l'autorité des rois de Pologne qu'autant qu'ils voyaient le sabre de ceux-ci au-dessus de leurs têtes. Pour prendre le gouvernement, les rois se portaient avec leurs troupes dans cette contrée, et ils ne cessaient de ravager les campagnes et de donner l'assaut aux châteaux jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu par la force un tribut et des troupes auxiliaires; après quoi ils mettaient garnison dans quelques lieux fortifiés, et s'en retournaient. Après leur départ, les païens sortaient de leurs bois et de leurs forteresses, massacraient les garnisons polonaises, et souvent s'élançaient de leurs forêts jusque dans le pays d'au-delà de la Vistule. Boleslas, dès le commencement de son règne (1102), parcourut la Poméranie et assiégea longtemps sans résultat la grande ville de Kolobrzeg (Colberg); plus tard, il envoya l'hetman Skarbimir, qui réussit à réduire à l'obéissance une notable partie du

pays ; enfin, le roi rassembla de nouveau toute la chevalerie polonaise, et vint pour forcer les dernières citadelles de l'ennemi (1107). Cette guerre coûta beaucoup de peines et de sang. Les villes, populeuses et bien munies, se défendirent jusqu'à l'extrémité. Le roi, tenace dans ses entreprises, ne congédiait pas l'armée, comme on le faisait autrefois, mais il la tenait dans les camps, et l'exerçait dans l'art des siéges. On vit alors, pour la première fois, des tours, des béliers, des catapultes et les autres machines de guerre de cette époque. Il conquit Colberg, Wolin, Kamin, Kozlin ; et passant sur l'autre rive de l'Oder, il se rendit maître de Stettin (Szczecin), la plus grande ville de Poméranie. Les païens ne purent résister, car ils combattaient par tribus détachées, sans unité, sans autorité. Ils se choisissaient, à la vérité, des chefs pour le temps de la lutte, mais la guerre commençait à devenir plus régulière et plus longue, et l'autorité accidentelle de ces chefs dépendait du sort d'une seule bataille ou du caprice de la multitude. Plusieurs petits rois poméraniens comprenaient que l'unique moyen d'introduire l'ordre était de propager le christianisme ; ils se faisaient même baptiser ; mais, craignant la multitude, ils cachaient leur baptême, ou bien ils recherchaient l'appui des Allemands ou des Polonais. Alors la multitude, irritée de leur oscillation et de leurs liaisons avec les étrangers, tuait ces roitelets ou les chassait. L'un de ces princes, Swatybor, emprisonné par ses sujets, fut rendu à la liberté par Boleslas victorieux. Un autre, Gniewomir, se soumit volontairement avec sa ville de Czarkow, afin de gouverner en sécurité sous

la protection de la Pologne. L'un et l'autre ne persévérèrent pas longtemps dans leur fidélité, excités qu'ils étaient par l'esprit de leurs sujets. Cependant cette acceptation de la foi chrétienne au-delà de la Vistule facilita le progrès du glaive de Boleslas, et y posa la première base de la souveraineté polonaise. Dans ces guerres avec les Bohêmes et les Poméraniens, Zbigniew ne donna aucun secours au roi; au contraire, il était sans cesse en entente avec l'ennemi, ainsi que des lettres interceptées le prouvèrent suffisamment. Aussi le roi, lorsqu'il eut apaisé les Poméraniens, conclut un traité avec les Bohêmes, et résolut de punir son frère. Le conseil des seigneurs assemblé apparaît dès lors comme tribunal politique, et condamne unanimement Zbigniew.

Boleslas partit avec sa chevalerie et avec des renforts de Hongrois et de Ruthènes; il prit Kalisz, Lenczyca, Gnesen, et enfin il entra en Mazovie. Zbigniew, contraint de se rendre à merci, obtint son pardon et la propriété de la Mazovie à titre de fief. La situation de la Poméranie donnait à Zbigniew toute facilité d'y susciter des troubles, d'autant plus que le roi fut derechef occupé par les affaires de Hongrie et de Bohême. De nouveau les païens se soulevèrent sous le commandement de Gniewomir; ils s'emparèrent de la forteresse d'Uyscie, et reprirent Wolin. Bientôt Boleslas accourut avec Zbigniew, et il mit le siége devant Wolin. Il ne tarda pas à se convaincre de la trahison de Zbigniew; car, pendant une sortie qu'on fit du château pour attaquer le camp polonais, les païens ayant été repoussés, Zbigniew fut pris au milieu des ennemis.

Il fut mis en jugement. Dans le conseil des seigneurs siégeait Sieciech, rappelé d'exil; il conseilla de punir de mort le traître; il l'eût déchiré de ses ongles. Boleslas se borna à exiler son frère du pays. Délivré de l'ennemi domestique, il acheva le siége de Wolin, s'en empara, et punit de mort Gniewomir.

Il ne s'en tint pas là: dès l'année suivante, il assembla de nouveau son armée pour achever la répression des Poméraniens. Ils tenaient jusqu'alors la forteresse de Naklo, d'où ils faisaient de fréquentes incursions en Pologne. Menacés dans ce dernier refuge, ils rassemblèrent une grande armée pour le débloquer, et appelèrent à leur aide les Prussiens. Le roi, se trouvant soudain en présence d'une multitude de païens, laissa une partie de son armée sous les murs de la ville; lui-même, avec l'hetman Skarbimir, palatin de Cracovie, attaqua de deux côtés le camp ennemi; et après une bataille qui dura tout un jour, il remporta une victoire complète; environ 30,000 ennemis périrent. Par suite, Naklo fut pris et la Poméranie, soumise, fut confiée au gouvernement d'un prince, fils ou frère de Swatybor, qui devait régner au nom du roi et étendre le christianisme dans le pays (1109).

Entre cette dernière guerre de Poméranie et celle de l'année précédente, Boleslas avait eu quelques mois libres. Profitant d'une paix si courte, il était réintervenu dans les affaires de Hongrie et de Bohême, qui se rattachaient à la grande querelle européenne entre l'Empereur et le pape. Henri IV, excommunié par Grégoire et Pascal, cherchait des alliés parmi les rois voi-

sins, et s'était lié avec Borzywoy de Hongrie. Cependant après la chute de cet empereur, Swientopelk de Moravie, profitant de l'éloignement de Borzywoy, s'empara du gouvernement de la Bohême. Le prince chassé s'adressa d'abord aux Polonais, puis à l'empereur Henri V, qui au début lui fut favorable, mais préféra ensuite l'amitié de Swientopelk, d'autant plus qu'il avait besoin de l'aide des Bohêmes contre Coloman de Hongrie. Le Hongrois menacé vint demander l'appui de la Pologne. Boleslas avait été autrefois ennemi de Coloman; mais alors, comme s'il eût cherché l'occasion de provoquer les Allemands, il entra en alliance étroite avec Coloman, donna sa fille en mariage au fils de ce prince, céda en dot le comté de Zips, et promit, en cas de guerre avec l'Allemagne, son secours efficace. Et en effet, dès que l'Empereur eut pénétré en Hongrie avec Swientopelk, Boleslas envoya des renforts à Coloman et conduisit lui-même en Bohême les prétendants Borzywoy et Sobieslas. Pendant ce temps le Hongrois s'accorda avec l'Empereur; Swientopelk, de retour en Bohême, chassa ses frères et mit à mort leurs partisans. Boleslas n'avait retiré de ces expéditions aucun avantage; en outre, il avait irrité l'Empereur inutilement, et attiré sur lui-même toute la puissance de ce souverain. Les Hongrois gardèrent Zips, et restèrent spectateurs paisibles de la guerre des Polonais contre l'Empereur.

On sait que les rois de Pologne, depuis qu'ils avaient reçu le christianisme et qu'ils étaient entrés dans la fédération européenne, avaient reconnu, à l'instar de tous les autres princes chrétiens, une sorte de suzeraineté des

Empereurs, et leur avaient donné maintes fois des secours en hommes et en argent. Henri V, offensé de l'immixtion de Boleslas dans les guerres de Hongrie, jura de se venger d'une telle insulte, et en même temps il résolut de réclamer le renfort de trois cents cavaliers, ou les trois cents marcs d'argent, auxquels il prétendait avoir droit, se basant sur d'anciennes coutumes. Il rassembla donc une immense armée de Souabes, Thuringiens et Saxons, et en compagnie de Swientopelk de Bohême, ainsi que de Wigbert, comte de Groyec, il envahit la Silésie. Cette invasion fut rude pour Boleslas; la Pologne n'avait pas à elle seule assez de forces pour repousser toute la puissance de l'Empire. Boleslas usa, en cette occurrence, de la stratégie de son ancêtre Boleslas le Brave. Il ne fit pas front de suite aux Allemands, mais les surveillant de près, il s'établissait dans les bois, gardait le passage des fleuves, et pendant ce temps ses détachements éparpillés harcelaient de toutes parts l'ennemi, coupaient les convois de vivres, et surprenaient les postes avancés. Henri s'empara de Lubusz, dégagea Bitom, et assiégea Glogau. La ville obtint cinq jours de répit pour aviser, et promit de se rendre si un secours n'arrivait pas. Les enfants des principaux habitants furent donnés à l'Empereur comme otages du maintien de la convention. Informé de ces négociations, Boleslas menaça les Glogauviens de les passer tous au fil de l'épée, s'ils se livraient aux Allemands. Vainement l'Empereur, avant de donner l'assaut, ordonna d'exposer au premier feu les otages. Les Glogauwiens, obéissant à leur roi, se défendirent avec acharnement. Cependant les vivres

commençaient à manquer dans le camp des Allemands, et un automne tardif amenait les pluies. Des troubles s'élevèrent parmi les auxiliaires bohêmes. Swientopelk fut tué la nuit par trahison ; à la suite de ce meurtre, les Bohêmes se choisirent un nouveau prince et retournèrent dans leur pays. Boleslas, renseigné sur tout ce qui se passait chez les ennemis, séjournait dans les forêts de Silésie, épiant le moment favorable, et rassemblait du pays des troupes de plus en plus nombreuses. L'Empereur dut enfin lever son camp de devant Glogau, et se retirer sur Breslau. Les armées polonaises le poursuivirent activement. Dans la bataille qui fut livrée à *Psie-Pole* (Champ des Chiens), la cavalerie polonaise infligea aux Allemands un notable échec, et les contraignit à une fuite précipitée. L'Empereur évacua le territoire polonais, avec un petit nombre de ses barons.

A peine débarrassé d'un ennemi si dangereux, l'infatigable Boleslas courut aussitôt en Bohême pour y placer sur le trône Borzywoy et Sobieslas. Il réussissait dans son entreprise, quand les princes eux-mêmes, se croyant devenus assez forts, supplièrent leur protecteur de retirer ses troupes. Cette guerre n'eut également aucun résultat, car l'Empereur saisit et emprisonna les deux prétendants, et établit à leur place un de ses partisans, Ladislas, frère de Swientopelk. La guerre aurait sans doute recommencé avec les Allemands; mais heureusement l'Empereur, obligé de préparer une expédition en Italie, se trouva plus enclin à la paix. Boleslas aussi se montra conciliant. On fixa une entrevue à Bamberg. Le roi de Pologne, reçu avec courtoisie, et armé chevalier, conclut une paix

perpétuelle sur les bases de l'ancien traité de Boleslas le Brave. Ce traité fut confirmé par des mariages. La nièce de l'Empereur fut fiancée au fils mineur de Boleslas, et Boleslas lui-même, veuf de la princesse ruthène Zbislawa, épousa une sœur de l'Empereur. La ville de Lubusz fut rendue à la Pologne, les prisonniers de part et d'autre recouvrèrent la liberté.

De nouveau, il prit envie à Boleslas de visiter la Bohême. Il s'y porta avec une nombreuse armée, accompagné du prétendant Sobieslas. Ladislas de Bohême marcha à la rencontre du roi, en compagnie du prétendant Zbigniew. Après différentes manœuvres militaires, bataille fut livrée sur les bords de la Trutna. La victoire resta aux Polonais, mais ils y gagnèrent seulement d'emporter tranquillement leur butin, après avoir ravagé le district de Glatz. Enfin, la mère des princes en discorde, Swientochna, parvint à les réconcilier. Sobieslas obtint le district de Satec (1111).

Suivirent quelques années de paix. Boleslas ne put pas rester inactif dans le pays. La tradition veut qu'il se soit enrôlé dans les armées croisées, et ait passé tout ce temps en Palestine. De retour chez lui, il alluma de nouveau, tout à l'entour du pays, une guerre qui, sans s'éteindre jamais, sévissait tantôt plus faiblement, tantôt avec violence. D'abord il poussa en Bohême ce Sobieslas tant de fois chassé. Deux fois en deux ans, coup sur coup, les environs des bords de l'Elbe furent dévastés jusqu'à ce qu'enfin un accord fût survenu entre les princes bohêmes. De là, les armées polonaises se portèrent en Prusse, et après avoir ravagé en tous sens le

pays des païens, elles s'arrêtèrent enfin en Poméranie. Le roi accabla sous une guerre de deux années les Poméraniens révoltés, et l'infidèle gouverneur Swientopelk. Il finit par détruire l'armée de celui-ci, et le prit lui-même dans la forteresse de Naklo. Une fois engagé ainsi au fond de la Poméranie, il résolut d'atteindre du même coup la Slavie d'au-delà de l'Oder. Et en effet, de même que les troubles de la Bohême et de la Hongrie s'appuyaient toujours en fin de compte sur l'empire d'Allemagne, ainsi, les affaires de Poméranie se rattachaient à la Slavie occidentale. Dans un coin de la Poméranie polonaise, sur la Persanta, résidait alors un prince nommé Warcislas, qui relevait de la Pologne, mais qui en réalité aspirait à l'indépendance ; il était menacé également par ses propres sujets et par ses voisins. Plus loin, au-delà de l'Oder, les nombreuses tribus slaves, entre le Hawel et les bouches de l'Elbe et de l'Oder, étaient soumises à un petit roi slave appelé Henri. Ce Henri, en apparence seigneur puissant de beaucoup de terres et guerrier heureux, sentait la fragilité de son trône. Il prévoyait qu'après sa mort la Slavie retomberait et s'émietterait de nouveau; il ne pouvait introduire aucun ordre monarchique parmi les païens. Il craignait ses alliés les Saxons. S'il entrait en rapports avec les Polonais, son Etat devait devenir bientôt une province polonaise. Il préféra donc se lier avec les Danois, plus éloignés et moins redoutables. Il était parent des rois de Danemark, ce qui lui donnait une certaine considération parmi les Slaves. Il voulait se servir de cette parenté pour parvenir à un pouvoir plus étendu. Il voyait

qu'aucun de ses frères n'avait les capacités nécessaires pour l'exécution de ses desseins ; il destina donc la couronne à son parent le prince danois Kanut. L'oncle de Kanut, le roi de Danemark, Nicolas, craignant la puissance de son neveu accrue d'un nouvel héritage, résolut de renverser le royaume Obotrite, et il demanda l'appui de Boleslas, après avoir conclu avec lui un traité et une alliance de famille, par les fiançailles de son fils Magnus avec la fille du roi de Pologne. La flotte danoise aborda aux rivages de la Poméranie ; Nicolas faisait la conquête des ports et des villes du littoral ; Boleslas s'enfonça dans ces contrées par le continent, il aida le Danois à prendre Julin, et après son départ il ravagea et conquit (1121) la partie méridionale du Mecklembourg, appelée alors *Morim*, et aussi Priegnitz-mark, Ucker-mark, Mittel-mark. On comprend aisément que la domination de la Pologne dans ces contrées ne dura qu'autant que les troupes de Boleslas les occupèrent. Ce ne fut que quelques années plus tard, en l'année 1124, que s'accomplit une union plus forte entre la Poméranie et la Pologne. Ce petit roi Warcislas, qui avait été pris par les Danois, pendant la dernière guerre, songea, de retour en son pays, à étendre le christianisme dans ses possessions d'une manière plus active. Il avait besoin pour cela d'un secours étranger ; il s'adressa à Boleslas. Le roi de Pologne sentait depuis longtemps le besoin de convertir les Poméraniens. Il faisait appel tour à tour à tous les évêques polonais, cherchant vainement parmi eux des apôtres. Le christianisme était déjà reçu par toute la nation, il avait notablement changé son état politique,

il avait effacé bien des usages païens; cependant il n'était encore, pour ainsi dire, qu'une religion officielle, extérieure ; il régnait en conquérant dans un pays soumis, mais obéissant à regret ; il n'avait pas encore rempli les âmes au point d'enfanter des confesseurs et des martyrs, il n'avait pas encore produit de ces hommes inspirés de l'esprit de sacrifice qui avaient paru en grand nombre dans l'Occident. Il était facile de trouver en Pologne des candidats pour les chapitres et pour les évêchés, mais non pas pour l'apostolat et le martyre. Des étrangers venaient de contrées lointaines afin de convertir les païens voisins de la Pologne. Bernard, Espagnol de naissance, après s'être mûrement préparé à l'apostolat par une vie solitaire, reçut à Rome le sacre d'évêque ; et dans l'habit de moine, le bâton à la main, il alla au milieu des barbares Poméraniens porter la parole de Dieu. Les païens méprisèrent l'humble apparence et le pauvre vêtement de l'apôtre, et le chassèrent comme un mendiant. Il s'écoula un long temps sans qu'aucun autre apôtre se présentât.

Enfin le roi jeta les yeux sur saint Othon, évêque de Bamberg. Othon était déjà connu personnellement dans la Slavie ; il avait séjourné à la cour des rois de Pologne, et aidé à la conclusion des négociations de mariage entre Herman et Judith. C'était un homme d'une science profonde, de mœurs sans tache, d'une piété remarquable; ces qualités peu communes l'avaient mis en haute estime auprès des empereurs; et, d'autre part, il était aimé des Slaves; car, on savait que, dévoué à la cause du christianisme, il cherchait le salut des âmes

sans se laisser engager dans aucune trame politique. A l'appel de Boleslas, il quitta aussitôt son vaste et riche évêché, et après avoir obtenu la bénédiction du Saint-Siége Apostolique, ainsi que la permission de l'Empereur, il se rendit à Gnesen. Le roi reçut l'apôtre avec respect, sortit nu-pieds à sa rencontre, lui donna des guides, des interprètes, et un détachement de troupes pour le protéger en route. Othon traversa les solitudes, les sombres forêts qui séparaient la Pologne de la Poméranie, et arriva d'abord dans la ville de Pirycz. Là, commença son long et dangereux apostolat. Maintes fois repoussé avec mépris, menacé, au milieu des foules sauvages qui, en l'écoutant, aiguisaient leurs couteaux et faisaient tournoyer leurs massues, ferme et patient, il sut tant agir par ses exhortations, par ses prières, par ses présents, qu'une grande partie de la Poméranie reçut volontairement le baptême. La ville de Stettin, après s'être longtemps obstinée dans le culte de ses idoles, finit par céder, d'autant plus que Boleslas diminuait en faveur des baptisés les impôts et le service militaire, se contentant de 300 marcs d'argent d'imposition annuelle; et en temps de guerre, il ne devait prendre qu'un homme par dix feux. Le principal nid du paganisme poméranien se trouva détruit; les sanctuaires furent renversés, les trésors que l'on y trouva furent distribués au peuple; la principale idole de Tryglawa fut envoyée par l'évêque en signe de triomphe au Saint-Père, à Rome. Ce fut ainsi que l'expédition paisible d'Othon servit plus la Pologne que n'avaient fait les batailles et les assauts de tant d'années.

En 1118, le gendre du roi, Swientopelk de Kiew, était mort. Des disputes s'élevèrent entre ses successeurs. Le duc de Kiew s'entendit avec Wołodar de Przemysl, et chassa Jaroslas de Wlodzimir. Celui-ci se réfugia en Pologne et demanda secours. Boleslas, après avoir terminé la guerre de Poméranie, se prépara à marcher avec ses troupes contre Wolodar. Un certain Pierre, audacieux soldat, épargna au roi cet embarras. Il alla avec trente chevaliers se mettre au service du duc de Przemysl, puis un jour, choisissant un moment favorable, il l'enleva pendant une chasse, et l'amena vivant au roi. Lorsque le roi tint Wolodar prisonnier, il entra avec une armée dans les domaines de celui-ci (1123), et les restitua à Jaroslas. Les armées polonaises en vinrent enfin aux mains avec les renforts hongrois sous les murs de Kiew. Une bataille acharnée fut livrée aux portes de la ville. Les Ruthéniens furent repoussés, mais Jaroslas mourut des blessures qu'il avait reçues. Le roi, n'ayant plus avec lui de prétendant, conclut un traité avec la Ruthénie, et remit en liberté Wolodar, après avoir tiré de lui une énorme rançon. La paix, onéreuse pour Wolodar, ne put durer longtemps; peu après, ce prince (1125), voulant venger ses griefs, envahit la Pologne, et, atteint près de Wichlin, il essuya une grave défaite. Mais pendant ce temps des troubles avaient éclaté de nouveau en Hongrie. Dans ce pays régnait le roi aveugle Bela; tout à coup s'éleva contre lui le prétendant Borys, autrefois déshérité par son père Coloman. Boleslas entreprit aussitôt de remettre sur le trône Borys, et pour la première fois il subit une cruelle pu-

nition pour avoir si souvent troublé la Bohême et la Hongrie. Quand les armées furent en présence sur le champ de bataille, les Ruthéniens, qui étaient auxiliaires des Polonais, battirent en retraite, soit par trahison, soit par crainte ; bientôt leur fuite fut suivie de celle de Borys et de ses partisans hongrois, et même de certains d'entre les Polonais. Le roi, que tous abandonnaient, fut renversé de cheval et put à peine s'échapper sain et sauf. Inaccoutumé à la défaite, il ne put jusqu'à la fin de sa vie en apaiser le regret et la douleur. Après ce désastre, il éprouva l'ingratitude de tous ses alliés. Sobieslas, qui avait coûté à la Pologne tant de trésors et de troupes, pour être établi sur le trône de Bohême, s'unit avec les Hongrois contre Boleslas; Borys de Hongrie s'accorda avec les Ruthéniens et livra par trahison à l'ennemi la ville de Wislica qu'il avait reçue du roi. Enfin tous les voisins de la Pologne, conjurés contre elle, invitèrent l'Empereur à entrer dans leur ligue. Boleslas dut, pour détourner un tel orage, se présenter en personne devant l'Empereur, d'abord à Magdebourg, puis à Mersebourg, où les anciennes conventions furent renouvelées et le roi armé chevalier. Il s'ensuivit aussi un traité avec l'infidèle Sobieslas, conclu à Glam (1137). Bientôt après, le monarque, plein de tristesse, acheva ses jours à la suite d'une maladie qui avait duré une année entière (1139).

Boleslas avait vécu 54 ans et en avait régné 36. Par ses dernières volontés il partagea le royaume entre ses quatre fils. A Ladislas il donna les terres de Cracovie, de Silésie, de Lenczyca, de Sieradz et de Poméranie,

avec la suzeraineté sur ses frères plus jeunes; à Boleslas le Crépu, la Mazovie, les terres de Dobrzyn et de Chelm avec la Kuyavie; à Mieczyslas, surnommé le Vieux à cause de la sévérité de ses mœurs, les terres de Gnesen, Posen et Kalisz; à Henri, celles de Lublin et de Sandomir. — Questionné par les assistants pourquoi il n'avait assigné aucune part au plus jeune, Casimir, il répondit: « Ne savez-vous pas qu'entre les quatre roues d'une voiture il y a une banne, et au-dessus, un siége: » — prophétisant ainsi en quelque sorte le règne futur de Casimir.

Avec la mort de Boleslas finit l'époque de la Pologne héroïque. La dynastie des Lechs plane à demi voilée d'un nuage fabuleux, comme une race de demi-dieux; les Boleslas paraissent sur la terre comme des héros. Ils furent rois dans toute l'acception du terme. Se trouvant à la tête d'une nation encore peu développée, ils concentraient en eux tous ses sentiments, toutes ses pensées; ils vivaient pour toute la nation. Un rôle si capital est destiné par la Providence à des hommes hors ligne appartenant habituellement à une génération privilégiée, et élevés au milieu de circonstances qui ne se répètent plus dans l'histoire. Car quelle force morale et physique ne faut-il point pour marcher toujours d'un pas sûr et avec une fermeté d'esprit inébranlable durant le cours de tant d'années, à travers les troubles domestiques et les guerres étrangères. A la vérité, cette force d'impulsion qui avait poussé le Brave et le Hardi contre les murs de Kiew, de Prague et de Presbourg, semblait faiblir. Déjà Boleslas Bouche-Torse ne faisait qu'appro-

cher des portes de ces capitales sans parvenir à s'établir un instant dans aucune. Avec moins de force que ses prédécesseurs, il les égale par son activité. Toute sa longue vie fut une guerre continue. Presque chaque printemps, il se portait vers l'Elbe ou vers les Carpathes, à la rencontre des Bohêmes; l'hiver, il courait en Poméranie poursuivre les païens sur les étangs glacés et assiéger leurs châteaux entourés d'eau. Au milieu de ces expéditions et de ces siéges, lorsque quelques jours s'écoulaient sans assaut, le roi s'ennuyait déjà de cette inaction, et en attendant qu'il pût se mesurer avec le Bohême ou l'Allemand, il s'élançait dans les forêts cherchant les ours et les sangliers et les combattant de sa personne. Souvent ces étranges chasses en pays ennemi finissaient par une bataille. Une fois Boleslas, avec quelques dizaines de ses compagnons, surpris et enveloppé par plusieurs centaines de Poméraniens, réussit à se dégager, revint en outre sur ses pas avec quelques chevaliers et mit en fuite l'ennemi épouvanté d'une telle audace. Dans la défaite de Hongrie, alors que tous l'avaient abandonné, il ne tourna pas bride, bien qu'il sût le danger pressant. — « Tu le vois, dit-il à l'hetman Wszebor, on nous a trahis. Soyons hommes. » — Et cela dit, il tira son glaive appelé *Zoraw* (la Grue) et s'en fraya une route.

De retour chez lui, il dut surveiller les démarches de son frère, réprimer les révoltes violentes de Swientopelk et de Skarbimir, enfin siéger à son tribunal et juger les affaires de tout l'empire. Deux fois dans le cours de ce règne, la Pologne respira durant quelques années de

paix. Boleslas fit alors, avec les Croisés, l'expédition de Palestine, et visita à pied le tombeau de saint Gilles en France, et celui de saint Étienne en Hongrie.

Le caractère de ce roi prouve la grande et heureuse influence qu'eut sur lui le christianisme. Boleslas le Brave, dès son avénement au trône, avait chassé sa famille pour servir ses vues politiques; il avait traîté avec cruauté les princes étrangers, il violait les femmes, il commettait des actes païens sans en ressentir de trouble de conscience. Boleslas Bouche-Torse, tant de fois trahi par son frère, supporta longtemps son infidélité, chercha même la conciliation, pardonna au rebelle Swientopelk; et quand il eut été forcé de punir le criminel, il racheta par un long chagrin l'emportement d'un instant: il fit pénitence et accomplit un pèlerinage, montrant par là à ses sujets combien il est nécessaire de se tenir en garde contre la cruauté. Son voyage en Palestine, auquel la nation semble n'avoir point pris part, ses efforts pour baptiser les Poméraniens retardés par le manque d'apôtres, montrent que Boleslas était pénétré de l'esprit du christianisme plus profondément et plus fortement que ses sujets. Ses guerres ruineuses avec les Bohêmes et les Hongrois paraissent avoir été un reste des anciennes expéditions païennes, sans but déterminé, et peut-être aussi une imitation tant de la politique des étrangers que de celle suivie jadis par Boleslas le Brave et Boleslas le Hardi.

D'ordinaire, c'est sur la fin d'une semblable époque, précisément quand le grand jour de l'héroïsme touche au crépuscule, que commence à poindre l'aurore de la poé-

sie épique. Après les grands actes se fait entendre la voix de la légende. C'est en elle que tout le passé vit renfermé et parvient à la postérité. Sous le règne de Bolas apparaît le premier chroniqueur-poète polonais, Martin Gallus. Témoin des grandes actions de Boleslas Bouche-Torse, il les célèbre en rimes latines, tantôt créant lui-même des chants, tantôt en traduisant du polonais, ou même de l'allemand. Voyant la Pologne dans la personne de son héros, Gallus sentit pour la première fois l'unité de la Pologne comme personne morale. C'est la Pologne entière qu'il chante et qu'il aime sans égard aux provinces séparées et à ses diverses populations. Il s'élève à la conception de la *patrie*. Dans aucun des chroniqueurs chrétiens contemporains on ne trouve un sentiment de l'unité aussi fort, aussi caractérisé, un aussi fervent patriotisme. Remarquons de plus que l'époque héroïque correspond d'une manière singulière à la première époque mythique, comme si elle en était le développement. Ce Leszek III, qui fut le dernier des Lechs, combattit, dit-on, contre l'Empereur, épousa sa fille, construisit des villes au bord de la mer, enfin partagea ses vastes États entre ses nombreux fils. Et notre Boleslas aussi a combattu et s'est apparenté avec l'empereur d'Allemagne. Qui sait si cette ancienne tradition nationale n'a pas influé sur ses actes. Alexandre le Grand cherchait en Asie les traces du héros fabuleux Bacchus. L'armée de Boleslas puisait avec enthousiasme dans ses casques l'eau de la Baltique et se réjouissait de posséder désormais les bornes du monde. Il en rejaillit sur la vie de Boleslas un reflet d'étrangeté.

La tradition assure que Judith, stérile, reçut de Dieu, à la prière de saint Gilles, le don d'un enfant héroïque, et que la naissance en fut prédite en France par un saint ermite. On connaît d'autre part la dernière prédiction du roi au sujet de Casimir. C'est ainsi que son règne commence par un miracle et finit par une prophétie.

Les dernières années de la Pologne héroïque concordent précisément avec le temps où la chrétienté d'Occident, animée au plus haut degré de l'esprit chevaleresque, inaugure l'épopée des croisades et produit les plus hauts caractères du moyen âge. Sans doute, aucun des Boleslas n'égale ce Godefroi de Bouillon, jeune chef de la Chrétienté, qui, simple d'âme comme un enfant, pur comme une vierge, fort comme un géant, sage comme un vieux politique, sembla montrer au monde, dans sa personne, la figure d'un archange. Mais il faut considérer que les Francs étaient établis sur une terre baptisée déjà par les Romains, trempée du sang d'innombrables martyrs chrétiens, vivifiée du souffle mystique d'ordres nombreux. Sur un si riche terrain, l'esprit du nord, plein de vigueur, fleurit rapidement et donna ses plus beaux fruits dans leur fraîcheur. Les Léchites trouvèrent la Slavie païenne et la convertirent de force; longtemps encore le paganisme réagissait et résistait opiniâtrément à l'épanouissement de la doctrine du Christ; c'est pourquoi les Boleslas ne purent pas, du coup, se montrer les hommes du monde nouveau, et restèrent plongés à demi dans le passé païen. Ils ressemblent aux rois Mérovingiens. La mission héroïque de

la Pologne était destinée à quelqu'un d'autre. Ce héros est encore maintenant dans le berceau; aux temps de la Pologne partagée, il sort de l'enfance ; ce n'est que sous les Jagellons qu'il apparaîtra jeune homme. Ce héros sera non pas un simple individu, mais tout l'ordre de la noblesse; alors que l'Occident aura vieilli, il prendra en main le glaive des croisades; mais, lui aussi, après avoir prodigué sa jeunesse, il ne parviendra pas à l'âge d'homme, et il laissera la suite de la tâche à son successeur, à son plus jeune frère : le peuple polonais.

LIVRE III

LA POLOGNE PARTAGÉE.

Gouvernement des seigneurs.

(1139)

Ladislas II.

Il était difficile que ceux qui régnaient fussent en concorde, car déjà il se manifestait dans le pays un nouveau pouvoir qui entrait en lutte avec l'ancien. Les seigneurs s'étaient accrus en importance et en forces ; les princes essayèrent longtemps encore de leur fermer le pouvoir ; de là vint que toutes les fois qu'un différend s'éleva entre les princes, le plus jeune qui se révoltait contre son aîné trouva toujours appui près des seigneurs. Cette lutte dura jusqu'à ce que la ligne aînée des princes, vaincue, eût quitté le pays ; après celle-ci, la seconde, également vaincue, fut chassée de la capitale ; et enfin, le plus jeune, Casimir, ayant pris le pouvoir, reconnut le nouvel ordre de choses en Pologne et l'organisa.

Aussitôt après la mort de Boleslas, son successeur, Ladislas II, sentit son abaissement. Quoique reconnu comme souverain de toute la Pologne, il voyait bien que ses frères, dont le règne était indépendant, ne lui laissaient que l'ombre de l'autorité. Apparenté avec l'empereur d'Allemagne, il comptait sur l'aide de ses parents. Sa femme Agnès, Allemande, accoutumée à la hiérarchie féodale, ne pouvait comprendre l'état de la Pologne et poussait son mari aux mesures violentes. Ladislas, qui s'était gagné beaucoup de partisans, tira des renforts de Ruthénie et résolut de chasser ses frères par les armes. C'était une illégalité flagrante et la violation du testament paternel. Il se trouva dans le pays des gens conscients de la loi et soucieux de la soutenir. Jacques, archevêque de Gnesen, et Wszebor, palatin de Sandomir, prirent la défense des plus jeunes princes. Un seigneur puissant, le comte Pierre Dunin de Skrzynna, qui était à la cour de Ladislas, semblait être leur ami. Le pape Eugène III, comme protecteur de la famille régnante, recommandait la concorde; il excommunia Agnès et bientôt aussi Ladislas. Le prince, indigné, fit couper la langue et arracher les yeux à Dunin; il offensa encore plus fortement les seigneurs par cette barbarie. A la vérité, il réussit à chasser ses frères de leurs héritages et les assiégea dans Posen; il n'effraya pas ses adversaires par ce succès, mais il perdait de plus en plus l'affection et la confiance de ses partisans. L'archevêque de Gnesen, Swinka, eut le courage de se rendre au camp et d'excommunier le prince en présence de l'armée. De secrètes ententes commencèrent entre les assiégeants

t la garnison ; enfin, à un signal donné, une sortie de ı ville et une attaque du côté de la campagne mirent ırmée de Ladislas en complète déroute. Le prince, rec un petit nombre des siens, s'enfuit en Silésie et peu ırès dut se réfugier en Allemagne (1148).

Boleslas IV le Crépu.

Le successeur de Ladislas, Boleslas le Crépu, rechercha lliance des puissances voisines ; il donna sa fille en ıriage au fils du marquis de Brandebourg, et, plus rd, il épousa lui-même Anastasie, princesse de Halicz. s alliances lui étaient nécessaires, car Ladislas, exilé, erchait à obtenir appui de l'empereur Conrad. Celui- occupé de la guerre de Palestine, retenu par les dons les promesses de Boleslas, différa de faire la guerre. ırès sa mort fut élu empereur Frédéric Barberousse, onarque vaillant et actif, qui, après avoir arrangé les aires d'Allemagne, rassembla une armée considérable marcha contre la Pologne. Il était alors impossible de i résister. Les Allemands passèrent l'Oder et s'approchè- nt de Posen. Boleslas dut s'humilier, demander pardon 'Empereur, se racheter à prix d'argent et promettre de ırnir trois cents lances. L'aplanissement des autres dif- ultés fut renvoyé à une entrevue future. Cependant, leslas, après s'être déshonoré par un tel traité, aug- enta sa honte en ne tenant aucune des promesses l'il avait faites, ce qui lui fut d'autant plus facile que

l'empereur Frédéric était absorbé par une guerre en Italie, et que, dans l'intervalle, le prétendant Ladislas était mort. Toutefois, prévoyant un nouvel orage du côté de l'Allemagne, il dut se réconcilier avec ses neveux exilés : il leur céda la Silésie, et, par contre, ils renoncèrent à tout droit de souveraineté en Pologne. En conséquence, les deux fils de Ladislas, Ladislas le Long et Mieczyslas, se partagèrent la Silésie. Si les Polonais, après avoir renversé Ladislas du trône, n'avaient pas exagéré leur vengeance, et, s'ils lui avaient laissé son patrimoine de Silésie, comme le pape l'ordonnait et comme le conseillait l'Empereur, ils ne se seraient pas attiré la guerre et n'auraient pas poussé les princes silésiens dans les bras des Allemands, avec lesquels, dès lors, la Silésie entre en rapports de plus en plus étroits (1163).

Pendant le temps de la guerre civile en Pologne, la prépondérance des Allemands croissait toujours davantage dans la Slavie d'au-delà de l'Oder. Henri le Lion, puissant duc saxon, pressait avec acharnement les Obotrites ; par ses expéditions répétées, il contraignit leurs princes à le reconnaître pour seigneur. C'est de ces princes que descend la maison de Mecklembourg, la seule d'origine slave qui soit encore régnante. Plus tard, l'empereur Frédéric, après avoir chassé Henri le Lion, porta ses armes dans les pays slaves du littoral, et les donna aux Danois avec l'île de Rugen, à titre de fief (1162). Les princes poméraniens, Boguslas et Mieczyslas, qui jusqu'alors reconnaissaient la suzeraineté de la Pologne, devinrent princes de la fédération germani-

que. D'un autre côté, Albert l'Ours, de la maison d'Anhalt, qui possédait l'ancienne Marche des bords de l'Elbe, s'enfonça plus loin dans la Slavie; il enleva par fraude au petit prince Przebyslas les terres des Stodéraniens et des Brezaniens , ultérieurement appelées Brandebourg; il fonda la nouvelle Marche et la Marche moyenne où est maintenant Berlin, et il prit le nom de margrave de Brandebourg (1147-1157).

Dans ces guerres périt le dernier petit roi indépendant obotrite, Niklot. Ses fils essayèrent vainement de résister aux Allemands. Warcislas, fils de Niklot, fait prisonnier, périt sur le gibet. Przebyslas, poursuivi, s'enfuit en Poméranie. Dans le temps que Zweryn, Custrin, Malachow tombaient aux mains des Saxons, le duc de Brandebourg acheva de subjuguer autour de l'Elbe et du Hawel les peuplades des Stodéraniens, Brezaniens et Hawliens. Les bourgs slaves se remplissaient d'Allemands; le peuple était emmené en captivité, ou bien cherchait son salut dans la fuite en Poméranie et en Danemark, où ils étaient de nouveau saisis et vendus aux étrangers comme esclaves.

Tandis que ces positions avancées de la Slavie se trouvaient détachées de la Pologne, la Prusse allait bientôt être également perdue. Depuis l'époque de Boleslas Bouche-Torse, les païens de ces contrées, considérés par les Polonais comme tributaires, gardaient en réalité leur indépendance, et, pour des motifs que nous expliquerons plus loin, ils devenaient de plus en plus hardis et menaçants. Les princes polonais résolurent de réduire les Prussiens par le glaive. La première expédi-

tion eut une heureuse issue; les Prussiens, effrayés par l'incendie de leurs villages, payèrent tribut et promirent de se baptiser; mais à peine les Polonais se furent-ils éloignés, les prêtres furent chassés et les néophytes massacrés. Boleslas, Mieczyslas et Henri se remirent donc en campagne, avec des forces plus grandes. Ils s'engagèrent trop imprudemment dans le fond du pays, entre des étangs et des forêts, et tombèrent dans une embuscade. La lourde cavalerie polonaise, surprise et cernée par une multitude de fantassins, éprouva une grande défaite. Henri, prince de Sandomir, vaillant chevalier récemment revenu de Palestine, périt en combattant courageusement, et les deux autres princes eurent peine à s'échapper avec les débris de leurs troupes (1167). La mort de Henri laissait sans maître les duchés de Lublin et de Sandomir. Un différend s'éleva au sujet de leur possession. En d'autres temps, les princes se seraient sans doute disputé les duchés par les armes; mais déjà, en Pologne, la cause nationale primait les intérêts personnels de ceux qui régnaient, déjà la nation avait des représentants, les seigneurs ecclésiastiques et laïques. Les princes furent obligés de soumettre leurs prétentions au jugement de la diète à Cracovie. Les évêques, les palatins et les castellans réunis reconnurent l'héritage à Casimir, en vertu du testament d'Henri. La seule ville de Sandomir fut cédée à Boleslas, sa vie durant, par Casimir. Les querelles et les guerres avec les Silésiens concernant la succession d'Henri furent apaisées et terminées.

Quelques années après, Boleslas acheva ses jours

(1173). Son règne avait été troublé et malheureux, ce qui résultait de sa situation difficile à l'égard des siens et des étrangers. Appelé au trône par les seigneurs, il dut leur céder toujours et ne put par conséquent, lui-même, rien entreprendre de grand. Ayant chassé son frère non-seulement du trône, mais même de son propre héritage, il s'engagea mal à propos dans une guerre avec l'Empereur, la finit honteusement et fut condamné à rester spectateur inactif des changements qui survenaient dans les pays limitrophes, sur les rives de l'Elbe, au-delà du Bug et sur les bords du Dniepr. La Pologne commençait à entrer dans une nouvelle époque, à s'organiser à l'intérieur, et, pour cela, elle avait besoin de tranquillité extérieure. Au dedans luttaient les nouveaux intérêts de l'ordre des seigneurs, qui grandissait; avant de parvenir au pouvoir, les seigneurs essaient leurs forces dans des troubles et des violences. L'année qui précéda la mort de Boleslas, Bolesta, castellan de Wizka, ayant eu dispute avec l'évêque de Plock, Werner, le fit assaillir chez lui et tuer. Le clergé et le peuple s'indignèrent d'une telle violence : Bolesta fut saisi et condamné au bûcher. Les seigneurs ecclésiastiques furent garantis contre la prépondérance des seigneurs laïques. Cependant la paix intérieure ne revint pas. Deux seigneurs cracoviens, Iaka de Miechow et Swientoslas, de concert avec de nombreux partisans, résolurent de renverser du trône Boleslas et d'y appeler Casimir. Le vertueux jeune homme repoussa avec indignation l'offre inique, et ce complot se dissipa ainsi sans résultat.

Boleslas laissa un fils mineur, Leszek. D'après l'institution de Boleslas Bouche-Torse, Cracovie et la monarchie devaient échoir au frère du feu roi, à Mieczyslas. Le père de Leszek laissa à son fils son domaine héréditaire de Mazovie et Kuyavie, et le plaça sous la tutelle de Casimir.

Mieczyslas III le Vieux.

Les seigneurs voulurent vainement changer l'ordre de succession en appelant Casimir au trône : ils essuyèrent un refus et durent accepter Mieczyslas. Ce prince valeureux, qui s'était fait connaître par le gouvernement de ses vastes terres héréditaires, et qui était apparenté avec les monarques voisins, voyait à regret la Pologne partagée entre plusieurs princes et si différente de la monarchie de son père. Il ne put dès l'abord avoir la compréhension d'une situation intérieure qui n'avait presque aucune analogie avec l'état de la Ruthénie voisine, ni avec le féodalisme allemand. Cependant, plus prudent que Ladislas, il n'employa pas la violence, mais il résolut de laisser ses frères en paix un certain temps, jusqu'à ce qu'il eût introduit l'ordre chez lui, c'est-à-dire ramené dans ses États l'ancienne obéissance. Il institua donc divers fonctionnaires, serviteurs du prince, qui devaient parcourir le pays, veiller au maintien de la loi et punir les infracteurs. De fait, Mieczyslas n'inventait rien de nouveau, il voulait revenir à l'ancien

ordre de choses. Il devint manifeste que les nouvelles coutumes s'étaient trop fortement enracinées, et que le nouveau pouvoir des seigneurs ne se laisserait pas ébranler. Pour comprendre cette lutte de Mieczyslas contre les seigneurs, jetons un coup d'œil sur l'état civil et politique de la Pologne.

Nous avons vu que les Slaves, avant la formation du royaume de Pologne, vivaient par communes, sans lien politique. Chaque commune s'administrait elle-même, suivant les anciennes coutumes. L'ordre civil répondait à un tel état politique. De même qu'il n'était pas laissé de liberté aux opinions individuelles, dans le conseil de la commune, puisque tout récalcitrant était contraint par le bâton à donner son adhésion; de même la propriété individuelle n'était guère envisagée que comme une portion de la propriété communale. Les lois slaves sur les biens, même postérieures, sont peu nombreuses et peu développées. D'ailleurs, les propriétés immobilières les plus importantes, telles que le pâturage, la forêt, l'eau, appartiennent indistinctement à toute la communauté jusque dans les derniers temps. Autour des campagnes et des villes slaves, on retrouve les restes de possessions de ce genre plus fréquemment que dans les autres pays, et les lois coutumières qui concernent la propriété commune sont plus parfaites que les lois qui définissent la propriété particulière. De la sorte, le Slave qui avait le pâturage, la forêt et l'eau, et qui ne faisait aucun commerce, n'avait assurément pas grand'chose en propre. Un jardin autour de sa chaumière, un peu de bétail et un chétif mobilier, c'était là tout son héritage.

D'autre part, cet avoir même était en quelque façon la propriété de la communauté, et il y en a des preuves : car, d'après un ancien usage, maintenant encore, après la mort d'un chef de maison, la volonté du seigneur ou la volonté de la commune partage entre la famille, et souvent même entre des étrangers, l'héritage du défunt appelé *pustka;* ou bien encore il fait retour à la communauté. De là vient que l'on ne voit point chez les populations slaves de traces d'un droit concernant les successions ; il paraît que les fils survivants habitaient ensemble jusqu'à ce que la famille, multipliée, obligeât les plus jeunes à quitter la maison ; mais, dans ce cas, on devait aider le jeune ménage, aux frais de la propriété commune. Cette communauté des biens est l'antique, le principal caractère des Slaves, et il résulte de leur vie agricole, de leurs idées religieuses. Ainsi donc, le droit de la commune sur les individus était très-étendu, et, en temps de guerre ou de nécessité publique, chacun devait combattre et fournir une portion de son blé et de son bétail à ceux qui défendaient la communauté ou délibéraient pour elle. Quand, sur les frontières de la Slavie, les communes et les tribus, attaquées par les ennemis, commencèrent à se choisir des chefs et de petits rois, toute l'autorité dans les communes passa forcément à ceux-ci, et ces petits rois devinrent les maîtres directs de leurs subordonnés ; ils ne laissaient aux communes le droit d'usufruit et de jugement qu'autant qu'ils n'avaient pas le besoin ou la possibilité d'exercer eux-mêmes ce droit. Lorsque les Lechs se furent établis dans la Slavie, ils s'en rendirent les

aaîtres absolus. Le chef des Lechs plaça partout ses onctionnaires et ses garnisons, qui tiraient profit des laves et veillaient à ce que la redevance fût strictement payée au chef. Le chef des Lechs devint donc, our ainsi dire, le représentant politique de toutes les ommunes et le véritable possesseur direct de tout le ays. Il faut convenir que nulle part, peut-être, le droit u souverain ne fut plus étendu et plus grand qu'en ologne sous le règne des Piasts. Le roi possédait toutes s forêts, tous les pâturages, toutes les eaux ; en outre, laque ménage était tenu à la redevance d'une cerine quantité d'oiseaux, d'œufs, de miel, de lin filé, e blé, en un mot, il fallait donner une partie de chaque opriété. De plus, chaque paysan devait, à des jours arqués, aller au travail et cultiver la terre commune, evenue terre royale.

Cependant, les fonctionnaires royaux, tels que les casllans, les juges et autres semblables, ainsi que les seineurs préposés à de vastes domaines, commencèrent à ire tourner à leur propre avantage toutes ces propriés et ne s'acquittèrent plus envers le roi que du service ilitaire. Peu à peu, une partie considérable des terres evint par l'usage la propriété des seigneurs, et les rois ur firent don des redevances ou droits sur les paysans. es nouveaux possesseurs, s'ils régnaient eux-mêmes ır les Slaves, s'efforçaient en revanche de protéger urs sujets contre l'oppression des seigneurs voisins, et ussi contre celle des fonctionnaires royaux. Le peuple ii-même préférait avoir un seigneur et un protecteur amédiat que de l'aller chercher au loin dans la capitale.

Un fait semblable se produisait, bien que d'une manière différente, dans l'Occident, où les hommes libres se soumettaient volontairement au vasselage envers les seigneurs, afin d'avoir une protection. Les terres de la Pologne restèrent donc partagées en trois genres de propriétés. D'abord, les biens royaux directs, qui occupaient une moitié de tout le pays, et dont le roi percevait l'argent et le blé qui étaient nécessaires pour subvenir aux besoins de l'État et pour nourrir les troupes. En second lieu, il y avait les biens distribués à la noblesse et aux seigneurs, à qui le roi avait cédé tous droits sur les paysans et qui n'avaient aucune obligation envers le trésor, sauf celle de fournir des relais pour les voyages des fonctionnaires du roi et de la cour. En troisième lieu, les biens dont avaient été gratifiés les couvents, et qui étaient libres de toutes redevances royales. En outre, le roi, comme chef militaire, possédait les villes et les châteaux, tant à l'intérieur que sur les frontières de l'État (*castra*), et il y établissait des fonctionnaires, *castellani*. A ces châteaux étaient annexées certaines dépendances de terres et villages, pour l'entretien des fonctionnaires et du château. Voilà quel était l'état du pays, quand Mieczyslas, ayant pris le gouvernement, se mit à revendiquer strictement tous ses droits de prince, depuis longtemps tombés dans l'oubli. Il établit des règlements sévères sur la chasse et la pêche ; il se mêlait de surveiller quels hommes les seigneurs établissaient sur leurs terres; il recherchait chez eux ses paysans transfuges. La monnaie donna aussi occasion à une grande oppression. C'était l'usage, à cette époque, de

refondre la monnaie chaque année, et parfois même plus souvent. Les percepteurs triaient la monnaie et punissaient pour la fausse, bien qu'il fût difficile de découvrir les véritables faux-monnayeurs. Le prince avait en vue d'atteindre, par ces procédés rigoureux, toutes les classes sans distinction, et particulièrement les seigneurs et le clergé. Cependant, les fonctionnaires inquiétaient les pauvres plus facilement et plus fréquemment. Il s'en suivit un mécontentement général. Gédéon, évêque de Cracovie, comme jadis Nathan à David, reprocha au prince en personne, par une spirituelle parabole, ses vexations et cruautés, ce qui irrita encore davantage Mieczyslas.

Enfin, les seigneurs ecclésiastiques et laïques, ayant à leur tête Gédéon et Étienne, palatin de Cracovie, s'adressèrent à Casimir en l'invitant au trône. Après une longue résistance, Casimir se laissa persuader. Il accepta à la condition que, pour rendre évident le consentement des citoyens, il s'en irait à Cracovie, sans être accompagné de troupes, et escorté seulement d'un petit nombre d'amis. On lui ouvrit les portes et on le salua comme prince et monarque. Mieczyslas s'enfuit en Grande-Pologne, et là il chercha les moyens de remonter sur le trône, en appelant à son aide les souverains indépendants, ses parents. Cependant son propre fils, Othon, irrité contre ses plus jeunes frères, leva les armes contre son père et trouva aussitôt appui auprès des seigneurs; car dans la Grande-Pologne, comme dans les terres de Cracovie, ils désiraient se débarrasser de l'autorité qui leur pesait, et, dans ce but, ils fomentaient toutes les ré-

voltes des jeunes princes. Bientôt fatigué de cette guerre de famille, le pays se donna à Casimir.

Casimir le Juste.

Après avoir établi l'ordre dans son domaine agrandi, le nouveau monarque garda sous son gouvernement immédiat la Grande-Pologne; la Poméranie citérieure ou Poméranie de Dantzick, qui s'étendait de l'embouchure de la Vistule à la Leba, fut confiée par lui au staroste Sambor; la Poméranie ultérieure ou de Slupy, qui s'étendait de la Leba à la Persanta, c'est-à-dire le pays des Cassubiens, fut donné à Boguslas, fils, à ce qu'il semble, de Warcislas, prince de la Poméranie de Stettin. Afin d'attacher ce Boguslas à la Pologne, Casimir lui donna le titre de duc. Cependant lorsque les descendants de Boguslas eurent hérité plus tard de la Poméranie de Stettin, et qu'ils furent devenus princes de l'Empire (1181), ils se germanisèrent et ils persécutèrent cruellement leurs propres compatriotes slaves. Cette même année, des querelles qui avaient éclaté entre les princes silésiens au sujet de la succession d'un de leurs frères, furent apaisées par Casimir; et même entraîné par sa libéralité dans un moment d'ivresse, à une fête de baptême, il fit don au prince de Silésie, Mieczyslas, des terres d'Oswiecim et de Bitom; mais ensuite il révoqua ce don, sans doute d'après le conseil du sénat.

L'heure avait sonné où les grands changements sur-

venus allaient enfin être légalisés et s'exprimer au dehors. Casimir convoqua une assemblée à Lenczyca (1180). Comme, depuis des siècles, il y avait en Pologne des assemblées communales dans les villages, pour l'ordre intérieur, ainsi il se tenait dans les provinces des assemblées de la noblesse qui, sous la direction des castellans, jugeaient les affaires et s'occupaient de l'administration locale, mais sans s'être élevées jusqu'alors à une signification politique. Elles prennent ce nouveau caractère en s'unissant et s'organisant à l'instar des synodes ecclésiastiques. D'après les coutumes de l'Église catholique, il n'y avait pas seulement des conciles généraux, il y avait aussi des synodes dans les archevêchés et les diocèses. Dans ces synodes on statuait parfois sur des matières civiles. Les seigneurs, qui s'étaient depuis longtemps accrus en richesse et en puissance, furent d'abord appelés dans le conseil privé des princes, puis enfin convoqués au synode avec les ecclésiastiques. Ils apprirent d'eux à régler l'ordre des délibérations et des décisions; ils participèrent à leurs priviléges; ce fut ainsi que se forma le sénat, qui partage désormais toute l'autorité avec le roi. Les papes avaient marqué l'ordre de préséance des évêques, l'usage assigna ensuite les places des palatins et des castellans. A cette première grande réunion de Lenczyca siégèrent l'archevêque et tous les évêques de Pologne, et même ceux de Silésie et de Poméranie. Bien que divisée sous le rapport politique, la Léchie apparaît dans l'Église de Pologne comme un seul État sous la suprématie d'un seul pasteur. On décréta d'un commun accord que l'ancienne loi de succession, établie par

Boleslas Bouche-Torse, cesserait d'être en vigueur, et que la couronne resterait dans la ligne cadette par ordre de primogéniture. On publia des règlements qui garantissaient le peuple contre quelques abus, et notamment contre la corvée des relais. C'était le plus onéreux des priviléges royaux. Tout envoyé de la cour avait droit de prendre partout des voitures, des chevaux et des guides sans rien payer. Souvent les fonctionnaires eux-mêmes se prévalaient de ce privilége pour leurs envoyés, et même les seigneurs sans fonctions en faisaient autant. Depuis lors le droit à la corvée des relais fut réservé au souverain seul. Il arrivait aussi, et il était passé en usage qu'à la mort des ecclésiastiques tout leur mobilier était la proie des princes et même des voisins, qui s'en emparaient par violence, aux dépens des héritiers légitimes. On proscrivit cet abus. Les arrêtés de Lenczyca furent munis de l'excommunication et enregistrés à la manière des décrets des conciles de l'Église en répétant après chacun la même formule : *qui annonam pauperum vi aut ingenio acceperit, anathema sit; qui legationis occasione angariaverit quadrupedem, anathema sit*, etc. Ainsi donc c'était de l'Église que venait l'esprit législatif, l'ordre d'institution de la loi et sa forme extérieure ; on s'adressa au chef de l'Église pour avoir sa sanction. Une ambassade extraordinaire fut envoyée au pape. Alexandre III confirma solennellement les lois de Lenczyca.

Le vertueux Casimir voyait avec chagrin le sort de son frère Mieczyslas ; il voulait se réconcilier avec lui et lui rendre la Grande-Pologne. Les seigneurs s'indignèrent à la seule mention d'un accord. Casimir ajourna l'affaire

et ferma les yeux sur les intrigues de Mieczyslas. Celui-ci rechercha vainement l'appui de l'Empereur, qui se préparait à passer en Palestine, mais il fut plus heureux dans ses instances près de Boguslas de Poméranie. Il s'empara ainsi derechef de Gnesen, d'où Casimir n'essaya pas de le chasser. La paix se fit entre les princes : cependant Mieczyslas ne s'en tint pas là. Il voyait son frère engagé dans la guerre de Ruthénie, où les Polonais s'étaient portés avec une armée après avoir pris parti pour Mscislas qui était exilé; ils défirent complétement Wszewolod de Belz, ainsi que le prétendant Wlodzimir, et rendirent Halicz à Mscislas. C'était un moment favorable pour fomenter des troubles en Pologne. Mieczyslas, appuyé par l'intercession des princes silésiens, se rendit de nouveau près de l'Empereur; en même temps il obtint par fraude, du prince mineur Leszek de Mazovie, le legs de son héritage, et il s'établit aussitôt en Mazovie. Cependant, Henri, fils de l'Empereur, qui arrivait avec une armée allemande, s'effraya d'un mauvais présage et s'en retourna. Les Mazoviens se soulevèrent contre le gouvernement de Mieczyslas, et Leszek, ayant changé son testament, légua son duché à Casimir, puis mourut peu de temps après (1185). A Halicz, la tranquillité fut de courte durée. Les boyards empoisonnèrent Mscislas; Casimir leur envoya pour prince son parent et pupille Roman; les habitants de Halicz appelèrent de Hongrie Wlodzimir; les Hongrois, après avoir chassé Roman, établirent sur le trône, au lieu de Wlodzimir, le fils de leur roi, André. Wlodzimir erra longtemps, et ayant ramassé quelques troupes, il fit des

incursions en Ruthénie et même en Pologne; enfin il réussit à se concilier Casimir qui lui donna secours. En 1188, Casimir partit à la tête de son armée avec le palatin Nicolas, assiégea Halicz et força les Hongrois à se rendre. Les Hongrois se vengèrent en pillant Podgorze; on leur rendit la pareille par le ravage de leurs frontières. Enfin, on en vint à négocier : l'intérêt de toute la Chrétienté fit taire alors les différends locaux, le retentissement des progrès et des triomphes des Sarrasins en Asie se répandit en Europe. Les papes essayaient par tous les moyens de réconcilier les rois chrétiens, afin de les engager à une nouvelle croisade. Urbain III ne vécut pas assez pour voir ses efforts aboutir; il apprit la prise de Jérusalem par Saladin, et mourut de chagrin. Célestin III écrivait lettres sur lettres à tous les rois; en Pologne, il insistait pour la paix et demandait des secours. Les Polonais offrirent des sommes considérables. On convint donc avec les Hongrois d'une suspension d'armes pour trois ans. Ce qui contraignit Casimir à négocier, ce fut la mauvaise volonté des seigneurs à l'égard de la guerre de Ruthénie. Peut-être que dans Halicz, par suite du voisinage de la Hongrie et de la Bohême, et l'effet de l'influence des mœurs et d'une religion différente, la classe constituée des boyards était défavorable aux princes imposés par Casimir, et trouvait de la sympathie auprès des seigneurs polonais; peut-être aussi les seigneurs étaient-ils offensés de ce que Casimir eût entrepris la guerre sans l'avis du sénat; toujours est-il que l'irritation contre le monarque s'éleva à Cracovie au plus haut degré. Mieczyslas, profitant de

cette disposition des esprits, se jeta dans la capitale et s'y proclama souverain. Les bourgeois, trompés par le bruit de la mort de Casimir, se soumirent au nouveau seigneur. Le palatin Nicolas et l'évêque Pelka s'enfermèrent dans le château; bientôt aussi Casimir, que l'on regrettait, revint et chassa l'envahisseur. Cependant, même alors, il ne se laissa pas persuader de reprendre à Mieczyslas son duché héréditaire. Mieczyslas, touché d'une telle générosité, garda désormais la tranquillité, et jusqu'à la fin du règne de son frère il lui resta fidèle.

Assuré du côté de la Ruthénie et de la Hongrie, Casimir fit une expédition contre les païens d'alentour. Il convoqua les troupes des princes de Silésie et de Grande-Pologne, et, après les avoir réunies aux siennes, il passa la Vistule près de Torun (Thorn); il contraignit les païens, en ravageant leurs campagnes et semant l'épouvante, à lui payer les tributs ordinaires; après quoi il tourna ses armes contre les Jadzwingues. Cette peuplade lithuanienne étendait ses établissements depuis la Prusse et la Lithuanie, et elle pénétrait au loin dans la Slavie, en suivant le cours du Bug jusque vers la Volynie. Les Jadzwingues étaient les plus sauvages des Lithuaniens; ils étaient ceux qui s'étaient le plus profondément enfoncés au milieu des étrangers, et ils faisaient souffrir leurs voisins de leurs incursions. Les Ruthènes leur faisaient une guerre acharnée du côté de la Volynie, les Polonais les repoussaient de la Mazovie. Casimir se fraya une route jusqu'à leur ville principale, Drohiczyn, et après avoir écrasé les troupes qui vinrent le combattre, il força le petit roi de Drohiczyn

à se livrer (1192). De retour de l'expédition, il conclut un traité avec les Hongrois, à Nowawies, dans la terre de Zips, sur la base de l'ancienne alliance, consacrée par la tradition, entre saint Adalbert et saint Etienne. Les monts Tatry devaient être l'éternelle frontière des deux pays, sous peine d'anathème.

La Pologne eut enfin la paix. Casimir, plein de projets concernant la réforme des lois, la construction de villes et d'églises, convoqua une nombreuse assemblée de seigneurs et d'évêques à Cracovie. Il passa le jour solennel de saint Florian à prier dans les églises et à distribuer des aumônes. Le lendemain, à table, il conversait précisément sur l'immortalité de l'âme et sur la vie future, quand tout à coup il tomba de sa chaise et mourut, laissant à la nation d'immenses regrets (1194).

Ce prince réunissait en lui des qualités qui sont rares non-seulement dans un souverain, mais même dans un citoyen privé. Modeste, sincère, affable, on ne le vit jamais accessible à la colère ni à l'avidité. Par ces qualités il sut faire plus que d'autres ne firent par les talents militaires ou par une fine diplomatie. Placé sous la tutelle de ses frères, remis en otage à l'Empereur, il supporta patiemment son état sans susciter de guerres civiles ni de réclamations. Bientôt il hérita de son frère Henri; puis il fut, presque de force, élevé au trône. S'il se fût laissé emporter par le désir de la vengeance contre son frère Mieczyslas, il l'aurait jeté pour toujours dans les bras des Allemands et peut-être la Grande-Pologne se serait-elle détachée de la Pologne, comme précédemment la Silésie. Par sa douceur et sa

justice, il désarma son frère et donna la paix au pays. Il reçut aussi l'héritage de Leszek de Mazovie qu'il n'avait pas convoité et pour lequel Mieczyslas avait tant fait d'efforts. Heureux dans ses luttes contre les Ruthènes, les Prussiens et les Jadzwingues, il évita une guerre imminente avec l'Empereur par une protection singulière de la Providence. Déjà une redoutable armée allemande était en marche contre la Pologne; il arriva que la maison dans laquelle s'était arrêté l'empereur Henri s'écroula en tuant et blessant beaucoup de seigneurs allemands. Dans ce siècle cela était considéré comme un mauvais présage. On avança cependant plus loin; mais, lorsqu'au moment de l'entrée d'Henri à Hale, les cordes des cloches se furent subitement rompues, le souverain allemand, effrayé, abandonna l'expédition. Au milieu des guerres et des troubles, Casimir s'occupait activement des améliorations intérieures. Il fonda des couvents à Suleyow, Plock, Koprzywnica et dans le faubourg de Kleparz à Cracovie. Il s'efforça de répandre les lumières; par son ordre Kadlubek, pieux évêque et plus tard moine de Cîteaux, recueillit dans les anciennes chroniques et légendes l'histoire des origines de la nation et en continua les annales. Quoique les seigneurs eussent élevé Casimir au trône et qu'ils gouvernassent avec lui, ce prince réussit pourtant à protéger le peuple des campagnes; il publia la première loi qui supprimait quelques abus des seigneurs envers les paysans. Il était de taille élevée, et d'un visage noble. De son mariage avec la princesse ruthène Hélène, il laissa deux fils en bas âge : Leszek et Conrad.

Tout favorisait étrangement les vues des seigneurs après la mort de Casimir. Le sceptre tombait aux mains de deux enfants mineurs; le gouvernement du pays restait donc de nouveau au sénat. Le Conseil, rassemblé à Cracovie sous la direction de l'évêque Pelka, commença pour la première fois à débattre officiellement les droits des prétendants au trône et même dès lors on pesa les bons et les mauvais effets de l'élection et de l'hérédité. On maintint les décrets de Lenczyca, confirmés par le Saint-Père et par l'Empereur; cependant l'évêque lui-même, bien que favorable à Leszek, déclara que ce n'était pas en vertu des décisions d'une puissance étrangère, mais par la libre volonté de la nation, par égard pour les vertus et les mérites de Casimir, qu'il appelait au trône les enfants de ce prince, et il conseilla de se hâter de faire un choix, disant qu'une ruche d'abeilles ne pouvait rester sans mère, et que de même la Pologne ne pouvait rester sans souverain. Cet exemple d'une république d'abeilles avait sans doute déjà été cité plus d'une fois en Pologne; car dans la suite il devint l'une des maximes populaires de la politique. Toute l'assemblée répondit au discours de l'évêque par des acclamations.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE II.

(p. 49)

LE TRÔNE DE POLOGNE DANS LA FAMILLE DES PIASTS JUSQU'AU PARTAGE DU ROYAUME.

(Epoque correspondante à l'histoire de la Léchie jusqu'à Popiel.)

LIVRE III.

(p. 155)

LA POLOGNE PARTAGÉE

Gouvernement des seigneurs.

